LES

ILLUSTRES

FRANÇOISES.

TOME PREMIER.



L'autore è [illegible]

LES

ILLUSTRES

FRANÇOISES,

HISTOIRES

VÉRITABLES.

NOUVELLE ÉDITION

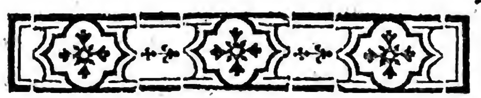
Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A LILLE;
Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire, rue
de St. Nicolas.

M. DCC. LXXX.

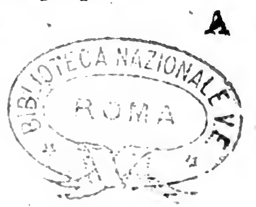


PRÉFACE.

J'Avertis les curieux qui voudront déterrer les noms de mes héros & de mes héroïnes, qu'ils prendront une peine fort inutile, & que je ne ſais pas moi-même quels ils étoient, ou quels ils ſont; ceci n'étant que des hiſtoires différentes que j'ai entendu raconter en différens temps, & que j'ai mis par écrit à mes heures perdues.

A l'égard des noms que je leur ai donné, j'ai cru les leur devoir donner françois, parce qu'en effet ce ſont des François que je produis, & non pas des Etrangers.

Quoique je poſe la ſcène de toutes les hiſtoires à Paris, elles ne s'y ſont pas toutes paſſées; les Provinces m'en ont fourni la plupart.





Preſque tous les romans ne tendent qu'à faire voir, par des fictions, que la vertu eſt toujours perſécutée, mais qu'enfin elle triomphe de ſes ennemis, en ſuppoſant néanmoins, comme eux, que la réſiſtance que leurs héros ou leurs héroïnes apportent à la volonté de leurs parens, en faveur de leurs maîtreſſes ou de leurs amans, ſoit en effet une action de vertu. Mon roman & mes hiſtoires, comme on voudra les appeller, tendent à une morale plus naturelle & plus chrétienne, puiſque par des faits certains on y voit établi une partie du commerce de la vie.

L'hiſtoire de Des Ronais fait voir que ſi tous les pères & mères en agiſſoient à l'égard de leurs enfans, comme Dupuis en agit à l'égard de ſa fille, ils en ſeroient toujours honorés & reſpectés; & qu'on ne verroit point dans la misère, des vieillards qui s'y ſont

mis en faveur d'enfans assez dénaturés pour se moquer d'eux dans la jouissance des biens dont ils se sont dépouillés en leur faveur.

Celle de Contamine fait voir qu'une fille sage & vertueuse peut prétendre à toutes sortes d'établissemens, malgré la bassesse de sa fortune.

Celle de Terny fait connoître le tort qu'ont les pères & mères, en violentant leurs enfans ; & leur fait voir qu'ils peuvent bien les empêcher de se choisir un parti à leur fantaisie, mais qu'ils ne doivent point les contraindre à en embrasser un malgré eux, sur-tout lorsqu'ils connoissent leurs enfans d'un génie hardi & entreprenant.

Celle de Jussy fait voir qu'une fille, qui a eu de la foiblesse pour un amant, doit, pour son honneur, soutenir son engagement toute sa vie ; n'y ayant

que sa constance qui puisse faire oublier sa fragilité.

Celle de Des Prez fait voir à quels malheurs une passion trop écoutée aboutit. Elle fait voir aussi qu'une femme ne doit compter que sur son époux ; & que lorsqu'il n'est plus en état de la soutenir, elle est abandonnée de tout le monde : elle fait voir en même temps qu'une femme intéressée sacrifie tout à ses intérêts.

Celle de Des Frans fait connoître que quelques fonds qu'une femme puisse faire sur sa propre vertu, elle doit être toujours en garde, & cela avec d'autant plus de soin, qu'elle a de beauté & de mérite, parce que c'est ce qui est cause qu'on l'attaque plus opiniâtrement ; & que tôt ou tard elle est peut-être la dupe de sa propre confiance : elle fait voir aussi à quelle extrêmité un amour outragé peut se porter.

Celle de Dupuis fait voir qu'un libertin se retire de son libertinage lorsqu'il s'attache à une femme de vertu : on y voit tout l'excès d'un amour au désespoir, tant parce qu'il dit de lui-même, que parce qu'il dit de Gallouin, en justifiant Sylvie : & ce qu'il dit de Gallouin, montre que, si un homme est capable de tout pour ses plaisirs, lorsqu'il se livre à des réflexions chrétiennes, il n'en fait que de bonnes & de profitables.

L'histoire de Vallebois fait voir que la vertu défendue jusqu'aux extrémités, triomphe toujours. Et en même-temps, elle fait voir que des étrangers sont souvent plus touchés de nos malheurs, que ne le sont nos plus proches. Elle fait aussi connoître que le mérite & les bonnes qualités ne sont pas logés uniquement chez les Grands.

Dans celle du Comte de Livry on

voit une chose qui n'est que trop ordinaire; c'est que les cadets dénués des biens de la fortune, tâchent de réparer le tort qu'elle leur a faite, par un mérite & des qualités qui les relèvent autant au dessus de leurs ainés, que ceux-ci leur sont supérieurs par les biens que leur droit d'ainesse leur adjuge. On y voit encore que des sentimens modestes sur son propre mérite réussissent toujours à gagner les cœurs, & qu'au contraire l'orgueil & l'arrogance ne servent qu'à nous faire mépriser. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est les ménagemens qu'un père y garde avec sa fille pour l'amener de son bon gré à ce qu'il désire, & l'adresse d'une fille qui, sans désobéir à son père, & sans abuser de sa complaisance pour elle, trouve toujours quelque prétexte pour éloigner un mariage qu'el-

le craint autant que ſon père le ſouhaite.

Celle de Salvagne nous montre que la perſévérance eſt un ſûr moyen pour plaire à une Dame qui n'eſt point engagée ailleurs, & que les femmes ne traitent jamais mieux leurs amans que quand elles appréhendent de les perdre.

Enfin celle de Bréville nous fait voir qu'un homme poſſédé de la paſſion des richeſſes eſt capable de tout, juſqu'à ſacrifier ſa propre ſœur, qui ſignale elle-même l'inconſtance ſi naturelle à ſon ſexe, en perdant le ſouvenir d'un homme qu'elle ne devoit jamais oublier.

Voilà, je crois, une bonne partie des rencontres qui ſe trouvent ordinairement dans le monde; & la morale qu'on peut en tirer eſt d'autant plus ſenſible, qu'elle eſt fondée ſur des faits certains.

J'ai fait exprès des fautes d'Anachronisme : je n'en citerai qu'une. Je fais chanter à Sylvie, sur le Boulevart de la porte St. Antoine, un air de l'Opéra de Proserpine, & je pose la scène à Paris plus de dix ans après ; cependant je dis que le Quai Pelletier n'étoit point encore bâti. Je l'ai fait afin de détourner d'autant plus les curieux des idées que la lecture de ces histoires pourroit leur donner.

Les vers de Dupuis mourant, les Lettres de sa fille, celles de Madame de Terny, & celles de Sylvie, ces deux dernières dans un Couvent, ne sont point de ma façon, & sont en effet des gens dont je veux parler. Il y aura peut-être quelque curieux qui les aura déja vues.

On ne verra point ici de braves à toute épreuve, ni d'incidens surprenans ; & cela, parce que tout en étant

vrai ne peut être que naturel. J'ai affecté la ſimple vérité ; ſi j'avois voulu, j'aurois embelli le tout par des aventures de commande ; mais je n'ai rien voulu dire qui ne fût vrai : & s'il y a quelque choſe qui puiſſe paroître fabuleux, ce ſera l'action de Dupuis qui ſe perce le corps dans la chambre de Madame de Londé ; cependant je n'ai pas dû la taire, puiſqu'elle eſt vraie.

On ne trouvera rien non plus d'emprunté d'ailleurs. Tous les incidens en ſont nouveaux, & de ſource : du moins il ne m'a point paru qu'ils aient été touchés par perſonne.

Quelques Lecteurs de ceux qui ne liſent pour chicaner un Auteur ſur un mot mal-à-propos mis, ou qui ne ſera pas de leur goût, en trouveront ſans doute ici qui leur feront condamner tout l'ouvrage ; mais la naïveté de l'hiſtoire a voulu cela pour la plus

grande partie, aussi-bien que quelques phrases qui paroîtront embarrassées. Si j'avois écrit des fables, j'aurois été maître des incidens que j'aurois tourné comme j'aurois voulu; mais ce sont des vérités qui ont leurs règles toutes contraires à celles des romans. J'ai écrit comme j'aurois parlé à mes amis dans un style purement naturel & familier; néanmoins j'espère qu'il n'écorchera pas les oreilles délicates, & qu'il n'ennuyera pas le Lecteur.

J'ai vu quelques femmes qui se sont déchaînées contre ce que la veuve dit à sa sœur, dont Dupuis rapporte la conversation dans son histoire. J'en ai vu d'autres qui ont trouvé que cet endroit étoit le plus sensible & le mieux touché de tout l'ouvrage, & qui m'ont avoué même, qu'il rapportoit les vrais sentimens de la plus

grande partie de leur ſexe. Les unes & les autres ſont ce qu'on appelle des femmes de vertu; d'où vient donc leur contrariété? C'eſt que chacun a ſon goût, & plus ou moins de ſincérité, ſuivant ſon humeur & ſon tempérament.

Si ce premier effort de ma plume eſt bien reçu du Public, j'en pourrai donner un autre, où on verra quelque choſe qui ne déplaira peut-être pas. L'hiſtoire de Rouvière, celle de Querville, & celles qui ſoutiendront le paradoxe que je fais avancer à Des Ronais, qu'il eſt plus avantageux à un honnête homme d'épouſer une femme vertueuſe, dont il eſt aimé, qu'il n'aime pas, que d'en épouſer une qu'il aime, dont il n'eſt point aimé, offrent quelque choſe digne de curioſité.

Quoiqu'il en ſoit, le deſtin de celui-ci réglera le deſtin de l'autre; je

le donne au Public de bonne volonté, ſans y être forcé par perſonne. Je le déclare, afin qu'on m'en ait l'obligation, ſi le préſent le mérite, ou que je ne ſonge plus à la ſuite, ſi le Public n'en eſt pas content.

Il ne me reſte qu'un mot à dire, qui eſt que le commencement où l'entrée de mon hiſtoire eſt un peu embrouillée pendant quatre ou cinq feuillets : c'eſt que j'ai ſuivi, pour la liaiſon de mes hiſtoires, la première idée qui m'eſt venu dans l'eſprit, ſans m'appliquer à inventer une économie de roman ; mais l'obſcurité qui peut en provenir n'eſt pas eſſentielle, & ne ſe répand point ſur les hiſtoires qui n'ont rien d'obſcur, ni d'embrouillé, parce que tout s'y ſuit.

Comme je n'ai interrompu le récit d'aucune, n'ayant voulu laiſſer au Lecteur aucune impatience de trou-

ver la fin d'un récit, après en avoir vu le commencement, il y a eu des gens qui ont trouvé mauvais que j'aie reculé la justification de Sylvie, jusques à ce que Dupuis racontât ses aventures.

Il faut remarquer là-dessus, que Des Frans raconte son histoire en présence de Madame de Londé, & que Dupuis auroit eu mauvaise grace de dire en la présence de cette Dame, que le frère se seroit servi des secrets de la magie la plus noire pour triompher de Sylvie.

Il falloit, dit-on, que cette veuve n'eut pas été présente au récit de Des Frans; & Dupuis, qui n'auroit pas eu besoin de taire la vérité, auroit rendu justice à son frère. J'en tombe d'accord; mais pourquoi bannir cette Dame de la société puisqu'elle y étoit en en effet? & qu'outre cela le récit

qu'elle entend faire à Des Frans, lui donne sujet d'en faire un autre, qui sera compris dans la suite de cet ouvrage, si je le continue. Car quoique je donne à cette Dame toute l'austérité & tout le sérieux qu'une femme puisse avoir, il faut observer que ce n'est qu'un caractère contraint, que son second mariage avec Dupuis remit dans son naturelle, qui n'étoit point ennemi de la joie.

Il ne me reste qu'un mot à dire au sujet des noms dérivés de ceux de baptême que j'ai donnés à mes héroïnes, tels que Manon, Babet & d'autres. J'ai suivi en cela l'usage qu'on suivoit, lorsque les choses que je raconte se sont passées, où l'on voyoit des filles de distinction & de qualité nommées comme je les nomme.

La corruption du siècle n'avoit

point été portée jusques à défigurer tellement les noms, qu'on ne sait à présent quel est le frère d'une fille lorsqu'on parle d'elle. Ce mauvais usage est venu des Provinces; où un simple Bourgeois qui n'aura qu'une chaumière, en fera, à l'exemple de la pauvre Noblesse, autant de noms différens qu'il aura d'enfans; & ces noms, qui dans leur enfance ne sont que des sobriquets, par la suite des temps deviennent les noms usités qui font oublier celui du père.

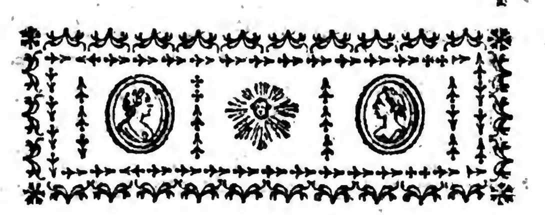
Cet abus a infecté Paris, où nous voyons, à la honte de notre siécle, autant de différens noms qu'il y a d'enfans dans une famille, tant garçons que filles. Cela est commode pour les mères qui s'aiment, & qui voudroient que leurs enfans restassent toujours au berceau; parce qu'elles voudroient bien se cacher à elles-

mêmes leur âge, comme elles tâchent de le cacher au Public ; ce qui eſt une juſte matière de riſée pour les gens qui connoiſſent le domeſtique. En effet, y a-t-il rien de plus plaiſant que de voir une Marchande, prête à ſe mettre à table, dire d'un ton plaignant à une ſervante : Eh mon Dieu, où eſt donc Mademoiſelle une telle ? Allez lui dire, Toinette, que nous l'attendons pour dîner. Cette Marchande ne veut-elle pas cacher que Mademoiſelle une telle eſt ſa fille.

Les gens dont je parle vivoient dans un temps, où on obſervoit un niveau plus juſte. On n'y voyoit point de femmes de Secrétaires, de Procureurs, de Notaires ou de Marchands un peu aiſés, ſe faire nommer Madame. Les gens de bon ſens voudroient bien ſavoir, ſi ces femmes prétendent être Madame à Car-

reau, ou Madame à Chaperon ? Ce n'eſt pourtant pas là ce qui ſurprend, parce que la vanité & l'ambition ridicule ont toujours été propres aux femmes ; mais ce qui étonne, c'eſt la ſotte complaiſance de leurs maris de le ſouffrir, & de payer ſouvent cet excès bien cher.







LES ILLUSTRES FRANÇOISES, HISTOIRES VÉRITABLES.

PARIS n'avoit point encore l'obligation à Mr. Pelletier, depuis Ministre d'Etat, d'avoir fait bâtir ce beau Quai, qui va du Pont Notre-Dame à la Grêve, que sa modestie avoit nommé le Quai du Nord, & que la reconnoissance publique continue à nommer de son nom, pour rendre immortel celui de cet illustre Prévôt des Marchands; lorsqu'un Cavalier fort bien vêtu,

mais dont l'habit, les bottes & le cheval crottés, faisoient voir qu'il venoit de loin, se trouva arrêté dans un de ces embarras, qui arrivoient tous les jours au bout de la rue de Gêvres; & malheureusement pour lui, les carrosses venant à la file de tous côtés, il ne pouvoit se tourner d'aucun. Un valet qui le suivoit étoit dans la même peine, & tous deux en risque d'être écrasés entre les roues des carrosses, si ils avoient fait le moindre mouvevent contraire. La bonne mine de ce Cavalier le fit regarder par tous les gens des carrosses, dont il étoit environné. La crainte qu'ils eurent du danger qu'il couroit, les obligea de lui offrir place. Il acceptoit leurs offres, & ne délibéroit plus que du choix d'une des places qui lui étoient offertes, lorsque l'un de ces Messieurs, vêtu d'une robe de Palais, l'appella plus haut que les autres. Il le regarda, & crut le reconnoître. Il vit bien qu'il ne se trompoit pas, lorsqu'il recommença à crier, en se jetant presque tout le corps hors de la portière. Venez ici, Mr. Des Frans. Ha!, Monsieur, répondit-il, en descendant de cheval, quelle joie de vous voir & de vous embrasser! il alla à lui, monta dans son carrosse, & fit monter son Valet derrière, aimant mieux risquer ses chevaux, que de laisser ce garçon dans le hasard d'être blessé. Cette action qui fut remarquée, ne laissa plus douter que ce ne fût un homme de qualité. Les Maîtres des

carrosses recommandèrent à leurs Cochers de prendre garde à ne point offenser ces chevaux. Des Frans entendit cet ordre général, & remercia ces Messieurs d'un air qui leur fit connoître qu'ils ne se trompoient pas dans la bonne opinion qu'ils avoient de lui. Ces civilités respectives eurent leur effet; & les chevaux, contre toute apparence, sortirent de cet embarras dans le même état qu'ils y étoient entrés. Le Valet remonta sur le sien, conduisant celui de son Maître par la bride, & suivit le carrosse dans lequel il étoit monté.

Que j'ai de joie de vous voir & de vous embrasser, mon cher Mr. Des Frans, dit-il, en entrant dans ce carrosse! Et moi, répondit le Conseiller, car c'en étoit un effectivement, je reçois aujourd'hui en vous embrassant, la joie la plus sensible que j'aie eue depuis long-temps. Vous vous rendez donc, poursuivit-il, à vos amis, après les avoir attristés par votre absence? Oui, reprit Des Frans, je me rends à mes amis, à mes parens, & à moi-même, en me rendant à ma patrie, dont mes malheurs m'ont si long-temps banni; & c'est un heureux augure pour moi, d'avoir trouvé en arrivant, le plus cher & le plus sincère de mes anciens camarades. Je ne vous questionnerai point, ajouta-t'il, sur votre santé, je m'apperçois qu'elle est bonne, mais vous voulez bien que je vous demande des nouvelles de ma famille. Madame votre

mère eſt morte, dit le Conſeiller : Je le ſais depuis long-temps, reprit Des Frans, en ſoupirant ; mais mes oncles, n'avez-vous rien à m'en dire ? Non, répondit le Conſeiller, ſi ce n'eſt qu'ils ne ſont point à Paris ni l'un ni l'autre. Tant pis, reprit Des Frans, car je ne ſais préſentement où aller loger. Vous ne vous ſouvenez plus que nous ſommes bons amis, reprit en riant le Conſeiller ; ma maiſon eſt aſſez grande pour vous & pour moi, & à préſent que je ſais que vous n'avez point de retraite fixe, vous me feriez injure, ſi vous preniez un logement ailleurs que chez moi, où j'eſpère que vous ſerez logé avec aſſez de commodité, parce que comme j'ai cru me marier il n'y a pas long-temps, j'ai meublé une maiſon très-vaſte, & je ſuis ſeul qui l'occupe. Je ne refuſe point vos offres, reprit Des Frans : Ce qui m'y auroit pu obliger eût été la crainte de vous incommonder ; mais puiſque vous m'aſſurez qu'il n'en ſera rien, je reprends volontiers les anciens erremens de notre amitié, & j'agirai avec vous ſans façon. C'eſt m'obliger, reprit Des Ronais, & vous ne me feriez pas plaiſir d'en uſer autrement.

Comme ils en étoient là, le carroſſe arriva au logis, où ils mirent pied à terre. Des Ronais le conduiſit dans une chambre, & ordonna qu'on ſervît promptement. Voulez-vous que nous vivions ſans façon, lui dit

Des Frans ? C'est ainsi que je l'entends, reprit Des Ronais. Cela étant, ajouta Des Frans, ne trouvez pas mauvais que je ne sois point aujourd'hui des vôtres à dîner, ni peut-être encore à souper. Je suis engagé ailleurs, où il faut que je me rende incessamment. Ce n'est qu'à cette condition qu'on m'a laissé venir ; & je ne veux rester ici qu'autant de temps qu'il m'en faut pour changer de linge & d'habit, & faire prendre ma mesure ; c'est pourquoi je vous supplie d'envoyer chercher votre Tailleur. Quoi ! dit le Conseiller, vous ne dînerez point avec moi ? Non, répondit Des Frans, je vous supplie de m'en dispenser, & croyez qu'il faut que des affaires d'honneur & de conséquence m'appellent ailleurs, puisque je romps si promptement visière à la civilité, en ne vous tenant pas compagnie. Vous êtes le maître, dit Des Ronais, mais tout au moins, en attendant votre Tailleur, vous boirez bien un coup à ma santé. Quatre si vous voulez, reprit Des Frans, en riant ; mais laissez-moi m'habiller ; car dans l'état où je suis, crotté & vilain, je me fais peur à moi-même.

Des Ronais le laissa seul avec son valet, qui avoit apporté une valise. Il changea d'habit & vint rejoindre son ami dans une Salle où il l'attendoit. Il s'informa de ses anciennes connoissances, & sur-tout de Dupuis & de Gallouin. Il apprit que Dupuis étoit toujours

de ſes amis, & que Gallouin étoit mort. Il eſt mort; interrompit-il, avec précipitation! Oui, répondit le Conſeiller, il eſt mort comme un Saint, & d'un genre de mort qui vous étonnera, quand vous le ſaurez; il y avoit quatre ans qu'il étoit Capucin. Comment, reprit encore Des Frans avec précipitation. Gallouin eſt mort Capucin. . . . Il vouloit pourſuivre lorſque le Tailleur entra. Il ſe fit prendre la meſure, & lui laiſſa de l'argent pour lui faire un habit à la mode, & riche pour le lendemain, & une autre pour ſon valet, après quoi il ſortit, en diſant au Conſeiller qu'il étoit au déſeſpoir de le quitter ſi-tôt; car, ajouta-t-il, outre le plaiſir que j'ai d'être avec vous, ce que vous m'avez dit de Gallouin me donne une envie de m'inſtruire de tout ce qui le regarde, que vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous en ignorez le ſujet, que je vous apprendrai moi-même. Si vous voyez Mr. Dupuis avant moi, je vous conjure de me recommander à lui, & de l'aſſurer que je ſuis revenu ſon ami autant & plus que je n'étois parti. Des Ronais lui demanda quand il reviendroit, il répondit que ce ſeroit le plutôt qu'il pourroit, & ſortit.

Cependant Des Ronais qui étoit le plus intime ami de Dupuis, quoiqu'il fût brouillé avec ſa couſine, le fit avertir de l'arrivée de Des Frans. Il vint à cette nouvelle, & ne le trouva pas, non plus que trois autres fois qu'il

qu'il revint, parce que celui-ci ne retourna que le troisième jour. D'où revenez-vous donc depuis si long-temps, lui demanda Des Ronais, en l'embrassant si-tôt qu'il le vît? Je viens, répondit Des Frans, de voir une femme fidelle, & d'assister à son mariage, qui s'est fait la nuit même de mon arrivée. Comment donc, dit Des Ronais en riant, vous avez déja trouvé des aventures, & il n'y a que deux jours que vous êtes ici? Oui, reprit Des Frans en riant, & même de fort surprenantes. Je n'y ai pris au commencement que le seul intérêt de la curiosité, & ensuite un dessein effectif de rendre service à un fort honnête homme, si l'occasion s'en fût présentée. Je vous dirai une autre fois ce que c'est; pour le présent, poursuivit-il, parlons d'autres affaires. Commencez par me dire comment vous avez passé le temps de mon absence, & apprenez-moi tout ce que vous savez de Gallouin. Je ne sais rien que le public ne sache, dit Des Ronais; mais Dupuis qui doit venir ici vous en dira des nouvelles certaines, car ils n'ont jamais rien eu de secret l'un pour l'autre, & leur confidence a duré jusqu'à sa mort, qui est encore toute récente. Il est venu ici quatre fois vous voir; je viens de l'envoyer avertir que vous êtes ici, & je ne doute pas qu'il ne vienne. J'aurai dû le prevenir, dit Des Frans, mais cela étant, je l'attendrai, & j'apprendrai par lui ce que je veux savoir. Mais

je voudrois bien apprendre de vous-même, ce qui vous est arrivé en particulier. Vous m'avez dit que vous avez été sur le point de vous marier, & que cela n'a point réussi. Je voudrois bien en savoir la cause, & si c'étoit un mariage d'amour, ou mariage d'intérêt, que vous avez manqué. Vous le saurez quand il vous plaira, répondit le Conseiller. Ce sera donc tout-à-l'heure, reprit Des Frans. Je n'aurois pas le temps de vous en instruire, dit Des Ronais, parce que Dupuis arrivera bientôt, & je ne veux pas parler devant lui de ma rupture avec sa Cousine. Est-ce ma belle Commère, demanda Des Frans? Oui, c'est elle, reprit-il; Dupuis n'en a point d'autre; c'est la plus infidelle fille qui soit au monde. Vous me surprenez, dit Des Frans, de l'accuser d'infidélité, elle dont on vantoit tant autrefois la sincérité & la candeur. Elle a bien changé, reprit Des Ronais en soupirant; elle a soutenu son caractère de franchise si long-temps, que j'ai pensé en être la dupe; mais enfin j'en ai été détrompé, dans le temps même que nous devions conclure ensemble, & c'est ce que je vous apprendrai si-tôt que nous en aurons le loisir. Le Tailleur qu'on avoit envoyé querir, & qui arriva dans le moment, les empêcha de poursuivre. Il habilla Des Frans d'un air de propreté, qui le remit dans sa bonne mine ordinaire.

Dupuis entra un moment après. Ils se firent

l'un à l'autre toutes les caresses que deux parfaits amis peuvent se faire, après avoir été long-temps sans se voir. Ce n'étoit point de ces carresses feintes & étudiées, que la corruption du siècle a introduites : c'étoit un sincère & véritable épanchement de cœur. Des Ronais fit les honneurs de chez lui ; ils se mirent à table, & s'entretinrent de leurs anciennes connoissances, & se rendirent compte en gros de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation, attendant qu'un plus long loisir leur permît d'entrer dans un plus ample détail. Voilà, poursuivit Dupuis, l'état où nous en sommes, fort affligés de la mort funeste du pauvre Religieux. Elle me touche, dit Des Frans, je n'étois pas son ennemi jusqu'au point de lui souhaiter un pareil malheur. Vous auriez eu tort de l'être, reprit Dupuis, il avoit pour vous une véritable estime, & une sincère amitié ; l'injure qu'il vous a faite a été cause de sa retraite. Il ne m'avoit point offensé, reprit Des Frans, fort embarrassé. Il connut pourtant bien ce qui en étoit, continua Dupuis : je suis plus informé de vos affaires que vous ne pensez, mais ne craignez rien, votre secret n'est su que de moi, & ne le sera jamais d'autre sans votre aveu. Je vous dirai ce qui en est, reprit Des Frans, lorsqu'il vous plaira de m'entendre. Je n'ai plus d'intérêt à rien cacher, & j'ai même promis à Mr. Des Ronais de l'instruire

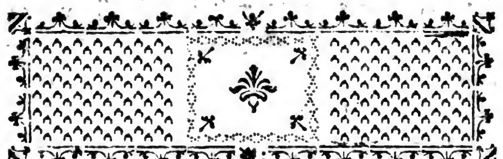
de tout ; ainsi vous pouvez tout dire. Cela étant, repris Dupuis, je m'expliquerai plus intelligiblement devant lui, que je n'aurois fait. Je lui demande pardon d'avoir eu quelque chose de secret pour lui ; mais lorsqu'il saura quel est se secret, je suis sûr, qu'honnête homme comme il est, il conviendra que le vôtre étoit d'une nature à ne jamais être révélé sans votre consentement ; & ne voulant plus, dites-vous, le cacher à Mr. Des Ronais, je vous assurerai devant lui, que Gallouin n'a pas cru vous offenser, puisqu'il ne savoit point que le Sacrement vous eût joint vous & Sylvie ; & qu'elle ne vous a point fait d'injure volontaire, puisqu'elle a été forcée à ce qu'elle a fait par une puissance plus forte que la nature. Je ne m'étonne pas de ne vous voir pas demander de ses nouvelles, vous en savez de plus certaines que nous : cependant, vous ne nous avez point empêché de porter nos conjectures jusqu'à la vérité par une lettre qu'elle lui écrivit environ six mois après son départ & le vôtre. Sylvie a écrit à Gallouin, reprit Des Frans tout surpris ! Et vous dites que l'injure qu'elle m'a faite n'étoit pas volontaire ? Oui, répondit Dupuis, elle lui a écrit ; mais que cette lettre ne vous fasse aucune peine, Gallouin s'est rendu Capucin, & outre cela il est mort. Il ne peut plus vous donner d'ombrage ; & la lettre dont je vous parle, est ce qui l'a tout-à-fait déterminé à

la retraite. Sylvie la lui écrivoit de ſon Couvent, & lui mandoit qu'elle avoit pris ce parti, ſans l'inſtruire du lieu. Quoi ! interrompit encore Des Frans, joignant les deux mains, Sylvie a encore été aſſez perfide pour écrire à Gallouin qu'elle étoit Religieuſe. Il a été aſſez ſimple pour la croire & pour l'imiter ! Il n'eſt rien de plus certain, dit Dupuis. Mais interrompit Des Ronais, parlant à Des Frans, quelle part avez-vous là-dedans, que vous me paroiſſez ſi ému ? Tout, répondit-il. C'eſt un myſtère qui n'eſt point connu de vous, Monſieur, ajouta Dupuis. Mais vous, interrompit Des Frans, en s'adreſſant à lui-même, comment l'avez-vous approfondi ce myſtère que je croyois ignoré de toute la terre ? Vous le ſaurez, reprit Dupuis, lorſque je vous raconterai ce qui m'eſt arrivé en mon particulier : cependant ne vous chagrinez point de cette lettre; elle eſt toute chrétienne, & d'une véritable Religieuſe, qui ne ſonge qu'à ſon ſalut, & à celui de ſon prochain : je vous en ferai voir une copie que Gallouin m'a permis de faire. Mais dites-moi, en attendant, ce qu'elle eſt devenue, & où elle-eſt ? Elle eſt morte, répondit Des Frans. Ils ſont donc morts tous deux, reprit triſtement Dupuis, & peut-être tous deux de mort violente. Non, répondit Des Frans, la mort de Sylvie a été naturelle. J'avoue, pourſuivit-il, que ſes auſtérités peuvent avoir uſé ſa vie ; mais

du moins la fin n'en a point été avancée par aucun secours étranger. Vous avez raison, interrompit Des Ronais, tout étonné, de dire que le mystère dont vous me parlez me passe. Je n'aurois jamais soupçonné que vous eussiez rien eu de commun avec Gallouin & Sylvie; ni que c'eût été pour elle, que vous vous fussiez battu avec lui. Ce sont eux pourtant, reprit Des Frans en soupirant, qui ont donné le mouvement à toutes les actions de ma vie, & qui m'ont fait regarder ma patrie comme mon enfer : je vous en informerai, lorsque le repos m'aura rendu une partie de la tranquillité qui m'est nécessaire. Je prendrai encore pour témoin Mr. de Jussi, dont vous avez tant entendu parler. Est-il à Paris, demandèrent à la fois Des Ronais & Dupuis? Oui, répondit Des Frans; nous arrivâmes avant-hier ensemble. Il y a deux ans que nous ne nous sommes point quittés, & j'ai été à sa noce jusqu'à ce matin. Il a enfin épousé sa maîtresse la belle Babet Fenouil : il m'a conté une partie de son histoire, & j'ai vu le reste. Cela doit être curieux, reprit Dupuis. Cela l'est aussi, répondit Des Frans. Autre incident, dit Des Ronais en riant; dès le même jour que vous arrivez, vous assistez à un mariage, & ce mariage se contracte par un homme qui est banni depuis plus de six ans, à cause de sa maîtresse; par un homme que tout Paris croit mort depuis quatre ans, & qui retrouve sa

maîtresse fidelle. Elle a dû l'être pour son honneur, reprit Dupuis. Je suis charmé de sa constance, ajoute des Frans. Il est rare, reprit Des Ronais, d'en trouver parmi les femmes dans le siécle où nous vivons. Vous n'avez pas tant de sujet de vous plaindre de sa mauvaise foi que vous voulez le faire croire, lui répondit Dupuis. J'ai voulu cent fois vous désabuser, poursuivit-il, mais vous êtes tellement prévenu, que vous n'avez jamais voulu m'écouter, non plus d'autres que moi: peut-être écouterez-vous mieux Mr. Des Frans; & la première fois que nous serons seuls, ou qu'il se donnera la peine d'aller voir ma Cousine, comme elle m'a chargé de l'en prier, on le priera de tâcher de vous faire entendre raison. Qu'y a-t-il donc, interrompit Des Frans, où je puisse rendre service à ma belle Commère? Il y a, reprit Dupuis, que Mr. Des Ronais veut être brouillé avec elle sur l'équivoque d'une lettre. Ma Cousine a fait honnêtement tout ce qu'elle a pu, & plus même qu'elle ne devoit, pour le désabuser; plusieurs amis communs s'en sont mêlés, mais tout aussi inutilement que moi: il veut être en colère malgré les gens, & ne veut croire que sa prévention. Ma Cousine, à qui j'ai dit que vous êtes arrivé, & que vous logez chez lui, vous supplie d'aller chez elle. Elle croit que vous ne donnerez pas assez à la colère de son amant, pour lui refuser une visite. Non, assu-

rément, répondit Des Frans. Je fais mon devoir, & vous me faites tort de croire qu'il faille m'en avertir; j'irai dès-demain. Vous apprendrez tout d'elle, poursuivit Dupuis; si je pouvois rester, je vous en instruirois en présence même de Mr. Des Ronais; mais il faut que j'aille trouver Madame de Londé. Quelle est cette Dame, demanda Des Frans? C'est, répondit Des Ronais, la sœur de défunt Gallouin, & la maîtresse de Mr. Dupuis qui la doit épouser, & avec qui il devroit être déja marié. C'est elle qu'on appelloit Mad. Nanette, & qui est à présent veuve de Mr. de Londé, l'un des plus agréables & des plus honnêtes hommes qui aient jamais été au monde. Je la connois, reprit Des Frans; allez, Monsieur, poursuivit-il, en s'adressant à Dupuis, la compagnie d'une maîtresse est toujours plus agréable que celle de ses amis. Je ne puis me dispenser de me rendre aujourd'hui près d'elle, dit Dupuis; mais je vous promets de me rendre auprès de vous demain matin, & de ne vous point quitter; pour à présent je vous prie de m'excuser. Après ce compliment il sortit, & Des Frans & des Ronais étant restés seuls, le premier pria son ami de lui tenir parole, & de lui raconter ce qui s'étoit passé entre sa maîtresse & lui. Il le fit en ces termes.



HISTOIRE DE MONSIEUR DES RONAIS, ET *DE MADEMOISELLE* DUPUIS.

Je ne vous dirai point quelle étoit ma famille, vous la connoiſſez, puiſque nous ſommes nés voiſins. Je ne vous entretiendrai point non plus de ma jeuneſſe, puiſque nous avons été élevés enſemble. Je vous dirai ſeulement ce qui s'eſt paſſé depuis votre départ, qui ſurprit tout le monde qui vous connoiſſoit. Les uns diſoient

que vous étiez retourné dans les Troupes; les autres disoient que vos parens appréhendant que vous fissiez à Gallouin une querelle plus funeste que la première, vous avoient fait mettre en lieu de sûreté; les autres, qui apparemment visoient plus juste, disoient que vous étiez allé avec Sylvie, qui disparut en même temps que vous, ou peu après: Enfin, chacun en disoit ce qui lui en sembloit, & faisoit passer ces conjectures pour des faits certains; vos seuls parens ne s'expliquoient pas. Madame votre mère même étoit plus réservée que les autres; ce qui faisoit croire qu'elle avoit beaucoup de part à votre éloignement. Gallouin & Dupuis faisoient tous leurs efforts pour découvrir le lieu de votre retraite; & enfin, comme Dupuis vous l'a dit, il alla six mois après se rendre Capucin, sans autre raison apparente que le dégoût du monde, quoiqu'en effet il y en eut de secrettes qui me sont inconnues, & que Dupuis doit nous apprendre.

Votre retraite ou votre départ ayant été long-temps le sujet de la conversation de vos amis & de leur tristesse, sur-tout de celle de Mlle. Grandet, qui croyoit avoir de grands droits sur votre cœur, fit différens effets. Les uns s'en consolèrent assez-tôt, d'autres par la longueur du temps, & la seule Mlle. Grandet ne s'en consola pas facilement. Elle a été mariée depuis, mais très-mal; & si sa mère ne l'avoit pas violentée, elle seroit encore fille,

& vous auriez eu beaucoup de part à son célibat. Elle est présentement veuve plus belle que jamais ; elle a refusé plusieurs partis fort avantageux, parce qu'étant maîtresse d'elle-même, elle ne veut plus être obligée de contraindre les sentimens qu'elle a toujours eu pour vous. Mlle. Dupuis m'en a parlé dans ces termes ; & je ne fais aucune difficulté de le croire, parce qu'elles sont inséparables, & n'ont point de secret l'une pour l'autre : c'est peut-être sur ce sujet là qu'elle veut vous parler. Vous me flattez, interrompit Des Frans, je ne mérite pas l'attachement d'une aussi parfaite personne qu'elle. D'autres vous diront ce qui en est, reprit Des Ronais, je n'en dirai pas davantage : quoiqu'il en soit, elle fut inconsolable de votre départ ; mais son secret fut caché. Elle devint tout d'un coup retirée ; elle s'exila des compagnies, & ceux qui voulurent la voir, furent obligés d'aller chez sa mère. Comme son proche voisin, j'y allai souvent, & la douceur de sa conversation me plut tellement, que sans être son amant, je lui rendis beaucoup de soins, & devins un de ses intimes amis.

Comme j'y étois, Mlle. Dupuis y entra avec sa mère. Elle n'avoit environ que quinze à seize ans ; vous l'avez vue dans cet âge-là, puisque vous aviez tenu un enfant ensemble fort peu de temps auparavant. Elle n'étoit sortie du Couvent, où elle avoit été mise

dès l'âge de six ans, que pour venir voir son père. Elle y rentra après avoir été environ trois mois dans le monde; & cela, parce que sa mère ne vouloit pas qu'on lui vît une fille si grande. Cette femme se piquoit de beauté & de jeunesse; elle n'avoit pas tout le tort, mais cela lui a fait faire quelques démarches qui ont un peu nui à sa réputation. Elle étoit honnête femme cependant; & quoique son amour-propre ne fût pas un modèle de vertu parfaite, il n'y a jamais eu que son mari qui en a douté; & si elle s'est mal gouvernée, il est certain que Dupuis a eu les yeux plus fins que le reste du monde. Je n'ai point envie de vous rien cacher; vous allez juger vous-même ce qui en peut être, lorsque je vous aurai dit ce qu'il fit le propre jour qu'elle mourut, il y a environ quatre ans & demi.

Dupuis, comme vous savez, étoit homme d'Epée, qui avoit beaucoup couru le monde. Il avoit fait des voyages fort éloignés, dont il n'étoit pas revenu plus riche. Il étoit homme d'esprit, franc, sincère, n'ayant fourbé que sa fille & moi, se moquant de la bagatelle. Il avoit toujours été malheureux du côté de la fortune, rien ne lui avoit réussi; & c'est ce qui est cause, que, quoique sa fille soit unique, elle n'est pas si riche, à beaucoup près, que Dupuis & son frère, quoique les pères des uns & des autres aient également partagé la succession de leur

aïeul, & que le bien de ceux-ci, qui n'a point été augmenté, soit encore divisé entre eux. Dupuis, comme je vous l'ai dit, avoit fait des pertes terribles. Heureux pourtant d'avoir reconnu avant sa mort qu'il n'étoit pas né pour amasser beaucoup de bien, & de s'être enfin résolu à ne plus confier rien à la fortune, & à ne la plus tenter avant qu'elle l'eût mis tout-à-fait hors d'état de le faire. Il avoit été outre cela, extrêmement débauché. Il reçut au Siége de Charenton trois coups dans le corps, dont il pensa mourir. Tous les Sacremens lui furent administrés, après une Confession générale, dont il n'eut d'absolution qu'en promettant de changer de vie, & d'épouser sa femme. Il fut marié dans son lit; & lorsqu'il se porta bien, on fit courir le bruit qu'il avoit été marié *incognito*, il y avoit plus d'un an, & qu'il n'avoit pas voulu découvrir son mariage, crainte que cela ne lui fît quelque affaire avec Mr. le Prince de Lonne, de la main de qui il avoit refusé un bon parti. Comme on aime à gloser sur les affaires d'autrui, des gens toujours à l'affût pour médire des autres, observerent que Mlle. Dupuis, (car il ne l'a jamais fait appeller Madame,) accoucha environ six mois après la blessure de son mari, & prétendirent que la consommation avoit précédé la bénédiction de plus de trois mois. Quoiqu'il en soit, elle mit au monde la belle Manon Dupuis, dont je vous parle,

qui est votre commère, & n'a point eu d'autres enfans depuis.

Après la naissance de cet enfant, elle véquit fort bien : mais comme elle étoit jeune, parfaitement belle & bien faite, Dupuis âgé de plus de cinquante-huit ans, ruiné de ses fatigues & de ses blessures, prit la maladie des vieillards. Il devint soupçonneux, & contre l'ordinaire, il prétendit voir plus clair que personne dans la conduite de sa femme, & ne véquit pas avec elle dans une union fort grande. Il avoit tort cependant ; la plus déchaînée médisance s'est bornée à dire, qu'elle aimoit à être parée & à être vue, mais elle n'a jamais attaqué sa vertu.

Elle mourut, comme je vous ai dit, il y a environ quatre ans & demi, aux jours gras : le propre jour de sa mort son mari se masqua, & alla chez le Marquis de Verry. Ce Marquis donnoit à souper, après lequel il devoit y avoir Bal, & la Fête étoit faite pour une fille de très-grande qualité, qu'il épousa quatre jours après. Il avoit été averti de la mort de Mde. Dupuis, & on remarqua que cette nouvelle l'avoit attristé. Il étoit en effet de ses amis, mais non pas son amant, & n'a jamais parlé d'elle qu'avec vénération. Dupuis fort proprement masqué entra dans la Salle, où il étoit avec belle compagnie, & lui présenta un Momon de cinquante Louis d'or ; le Marquis topa, & perdit masse & paroli,



& ne voulut pas jouer davantage. Un des conviés prit sa revanche, & perdit aussi-bien que plusieurs autres qui jouèrent contre Dupuis, qui gagna six cens Louis; & c'étoit, à ce qu'il disoit, la seule journée de bonheur qu'il eût eu en sa vie, mettant la mort de sa femme & son gain dans le même rang.

Comme il avoit joué beau jeu, on le prit pour un homme très-riche, du moins ses manières le disoient. On le pria de se démasquer; il parut vouloir s'en défendre d'abord, mais enfin il se démasqua. Le Marquis qui le reconnut fit un grand cri. Comment, dit-il, un homme dont la femme vient d'expirer, se déguise & court le Momon! Malheureux, poursuivit-il, sont-ce là les larmes que vous répandez, & que vous devroit arracher la perte d'une des plus belles & des plus vertueuses femmes du monde? Doucement Mr. le Marquis, répondit Dupuis, ne vous emportez pas. La perte de ma femme est plus grande pour vous que pour moi. Toute la différence que j'y trouve, c'est que j'en avois la propriété & vous l'usufruit; l'un vaut bien l'autre. Pour le masque & le Momon, si j'avois perdu mon argent, j'aurois peut-être pleuré; du moins j'aurois été triste, & par-là j'aurois fait ma cour aux femmes, qui auroient cru que j'aurois regretté la mienne; mais à-présent je suis en droit de me réjouir. Je perds une femme qui me chagrinoit, & je



gagne six cens Louis. J'ai sujet de joie, & vous non, puisque vous perdez dans un même jour une Cloris qui ne vous coûtoit rien, & votre argent; & là-dessus je vous donne le bon soir, & sortit sans attendre de réponse.

Je vous donne à penser dans quels sentimens il laissa ses auditeurs qui s'éclatèrent de rire. Le Marquis le traita de fou & de brutal, pria ses amis de tenir l'aventure secrette, & défendit à ses gens d'en parler, protestant devant Dieu, qu'il ne demandoit dans sa femme qu'autant de vertu qu'il en avoit trouvé dans Madame Dupuis. Cependant comme celui-ci avoit de l'esprit, & que sa mésintelligence avec sa femme étoit connue, il craignit qu'on ne lui fît quelque affaire, d'autant plus qu'il commençoit à courir des bruits de poison. Il envoya donc querir des Médecins & des Chirurgiens, fit ouvrir le corps de sa femme; & sa mort s'étant trouvée naturelle, il prit leurs certificats, & la fit porter en terre.

Vous voyez bien par-là qu'il prétendoit être mieux informé que personne de la conduite de sa femme; & c'est-là ce qui a donné lieu au public de la soupçonner, la maxime étant certaine qu'un mari qui doute de la conduite de son épouse, autorise les autres à en croire du mal.

Pour sa fille il ne pouvoit pas la nier; c'étoit son portrait : & ce qui me surprend,

c'eſt que plus elle a grandi, plus elle a embelli, & plus elle lui a reſſemblé ; c'étoit pourtant un des hommes du monde le plus laid, n'ayant rien de beau que le front, les yeux & la taille. La mort de ſa mère ne la fit point ſortir de Couvent; Dupuis ne vouloit point être chargé d'une fille de dix-ſept à dix-huit ans. Il ne la retira auprès de lui que lorſqu'il ne pût plus agir. Elle parut dans le monde il y a environ trois ans, & prit le ſoin d'un bien qui devoit lui appartenir un jour. Elle étoit âgée d'environ vingt ans ; je l'avois vue, comme je vous ai dit, quelques quatre ans auparavant chez Mlle. Grandet, mais quoiqu'elle fût déja d'une beauté admirable, ce n'étoit rien au prix de ce qui me parut à cette ſeconde vue, qui fut encore chez la même, mais qui pour lors avoit épouſé un nommé Mongey. Je n'entreprendrai point de vous faire ſon portrait, il eſt au-deſſus de mes expreſſions. Figurez-vous une taille admirable & un port de Princeſſe ; un air de jeuneſſe, ſoutenu par un peau d'une blancheur à éblouir, & de la délicateſſe de celle d'un enfant, telle qu'on peut l'apporter d'un Couvent, où ordinairement on ne ſe hâle point tant que dans le monde. Elle a les yeux pleins, bien fendus, noirs & languiſſans, & vifs & lorſqu'elle le veut, le front admirable, large & uni, le nez bien fait, la bouche petite & vermeille, & les dents comme de

l'ivoire, la physionomie douce & d'une Vierge. Tout cela étoit soutenu par une gorge qui sembloit faite autour, potelée & charnue, la main très-belle, le bras comme le col, la jambe bien faite, la démarche ferme & fière, & toutes ses actions & ses paroles animées, mais remplies d'une certaine modestie naturelle qui m'enlevoit : en un mot, c'est une beauté achevée. Je ne pus m'en défendre ; je me livrai tout entier. J'avois conservé mon cœur jusques-là, je le rendis ; je l'aimai, ou plutôt je l'adorai dès le moment que la vis. On ne dispose pas de son cœur comme on veut : je me représentai les bruits qui avoient couru de sa mère après sa mort, le peu de bien qu'elle avoit, & je crus que quoiqu'elle fût la plus belle personne que j'eusse jamais vue, je ne la regarderois qu'avec indifférence. Je me trompai : je la vis le lendemain à la messe ; un regard qu'elle jeta sur moi, qui sembloit me demander mon cœur, détruisit toutes mes résolutions. J'excusai sa mère ; son père ne me parut plus qu'un brutal & un scélérat, & je me figurai qu'une femme qui n'auroit pas été tout-à-fait vertueuse, n'auroit pas pu mettre au monde une fille si accomplie. Je m'abandonnai à ma passion ; mes soins furent bien reçus. Je parlai ; elle m'écouta, mais sans me rendre aucune réponse positive. Je fus long-temps dans l'incertitude, & je n'en sortis que par une aventure,

qui me fit connoître qu'elle m'aimoit assez pour songer sérieusement à m'épouser.

Il y avoit un jour un Ecclésiastique chez elle ; on parla de plusieurs choses indifférentes, & insensiblement la conversation tomba sur le mariage, & sur ce qui pouvoit l'empêcher ou le faire casser. Il dit qu'autrefois l'Eglise étoit plus rigide qu'à présent, mais que la corruption des mœurs des Chrétiens l'avoit forcée d'avoir de la condescendance ; qu'autrefois on ne permettoit pas que des gens qui avoient tenus un enfant ensemble, s'épousassent. Qu'à présent on n'en faisoit aucun scrupule ; que même on n'en demandoit point de dispense. Que cependant cette alliance spirituelle devoit empêcher la corporelle. Que l'expérience journalière faisoit voir que les enfans qui naissoient d'un pareil mariage, aussi-bien que ceux qui venoient de père & de mère, parens de sang, étoient toujours malheureux dans leur fortune, & souvent corrompus dans leurs mœurs. Que Dieu faisoit voir qu'il avoit ces sortes d'alliances en horreur, par le peu de bénédiction qu'il y répandoit, quelque dispense qu'on pût obtenir & que l'Eglise pût accorder pour aller au-devant du scandale, & le plus souvent pour le couvrir du manteau de sa charité.

Il faut savoir qu'il demeuroit auprès de chez elle un fort honnête homme, dont la femme étoit prête d'accoucher, & qu'ils lui



avoient plusieurs fois dit qu'ils nous prendroient elle & moi pour tenir leur enfant. Cette femme accoucha le lendemain de cette conversation ; son époux vint me trouver, & pour réponse à son compliment, je lui promis d'être chez lui l'après-midi. Je croyois qu'elle seroit ma commère, le père & la mère le croyoient aussi, & nous nous trompions. Ce que cet Ecclésiastique avoit dit, lui tenoit au cœur : en effet lorsque cet homme lui eut fait son compliment, & qu'il lui eut dit qu'il avoit ma parole pour elle, comme elle l'avoit plusieurs fois promis; je ne me suis engagée qu'en riant, dit-elle, & je vous supplie de m'en dispenser : il y va de la vie de votre enfant, parce que tous ceux que je tiens, meurent, & que de plus de vingt que j'ai tenus, il n'y en a pas un vivant. Elle mentoit, car elle n'en a jamais tenu qu'un avec vous, qui se porte encore fort bien, mais elle ne vouloit pas en tenir avec moi; & quelque chose qu'on pût lui dire, elle ne voulut point être ma commère : je fus choqué de son procédé, que je crus injurieux ; je lui en parlai le jour même. Elle se mit à rire de mes reproches; & comme je les continuois, elle me fit insensiblement souvenir de ce que cet Ecclésiastique avoit dit. J'ai bonne mémoire, poursuivit-elle en rougissant, & en me quittant. Quoique cette déclaration si peu attendue, fût épineuse pour une fille, &

qu'elle ne pût pas dire plus, il est certain que sa manière fut accompagnée de tant de pudeur, que j'en restai en même temps surpris & charmé. Tout ce que cet homme avoit dit me revint en un moment dans l'esprit; je vous avoue que depuis je n'y avois fait aucune réflexion. Je nommai cet enfant avec Madame de Mongey, qu'elle même me donna pour commère, & elle assista à la collation.

Je la remercia d'une déclaration si extraordinaire; nous nous expliquâmes, & nous résolûmes que je la ferois demander à son père. Pour moi j'étois en pouvoir de disposer de moi, ayant l'âge qu'il me falloit, & plus de parens à qui je dusse compte de mes actions. Suivant toutes les apparences, Dupuis ne devoit pas être fâché que je songeasse à sa fille. Ma famille égaloit la sienne, mon bien étoit plus considérable que le sien, & j'étois en état de prétendre à un parti plus avantageux. Tout cela nous faisoit croire que ce seroit une affaire aussi-tôt faite que proposée; nous nous trompions. Il répondit aux gens qui lui parlèrent, qu'il m'étoit fort obligé de l'honneur que je voulois lui faire, mais qu'il ne pouvoit l'accepter; & cela, dit-il, parce qu'il ne pouvoit la pourvoir sans se défaire d'une bonne partie d'un bien qui le faisoit subsister honnêtement, & qui étant divisé avec son gendre, se trouveroit très-médiocre: outre qu'il l'avoit sauvé du nau-

frage du reste, avec assez de peine pour en jouir tranquillement le reste de ses jours. Qu'il n'avoit retiré sa fille auprès de lui que pour en être soigné & soulagé sur la fin de sa vie, & non pas pour la faire passer dans les bras d'un homme, qui pourroit l'empêcher étant femme, d'avoir pour lui les égards & l'attachement qu'elle avoit étant fille. Que si elle ne se conformoit pas à sa volonté, il savoit fort bien que ce qu'il avoit de bien, étoit à lui. Qu'elle ne pouvoit lui demander que celui de sa mère, qui, comme elle savoit elle-même, ne lui avoit jamais apporté de quoi faire chanter un aveugle. Qu'il falloit, si elle vouloit l'avoir après sa mort, qu'elle le gagnât pendant sa vie par son attache, sinon qu'il savoit bien à quoi s'en tenir. Que c'étoit là sa dernière résolution, qu'il ne changeroit pas, & qu'il prioit qu'on ne lui parlât jamais de la marier, si on vouloit rester de ses amis.

Une réponse si précise fut un arrêt décisif. Sa fille en pleura; j'en fus au désespoir; mais il n'y avoit point de remède. Dupuis étoit entier dans ses volontés; il avoit pris sa résolution de longue main, ainsi il nous fut tout-à-fait impossible de l'en faire changer, quoique nous missions toutes choses en œuvre; & nous en fîmes une, qui bien loin de nous servir, comme nous l'avions espéré, pensa nous perdre sans retour.

Ce fut de lui faire parler par son Confesseur, qui lui représenta que sa fille ne trouveroit pas toujours un parti aussi avantageux que moi. Qu'elle devenoit d'un âge, pour lequel il falloit avoir de la condescendance; qu'il étoit temps de la marier: que je consentois de la prendre telle qu'elle étoit pour lors sans un sol, à condition seulement de lui assurer le sien par le contrat de mariage; qu'ainsi il en jouiroit toujours: qu'en prenant un gendre, il se faisoit un double appui, au lieu qu'il n'avoit qu'une fille: que la conscience même l'obligeoit à prévoir mille fâcheuses extrêmités où une fille violentée & remplie de passion, peut se porter. Que les exemples qui se présentoient tous les jours, devoient lui faire craindre que sa fille ne les suivit: qu'il étoit de son intérêt & de son honneur de prévenir le tout par un prompt mariage. Enfin cet Ecclésiastique lui dit tout ce qu'une rhéthorique charitable & chrétienne pouvoit lui mettre à la bouche, & ne réussit pas. Il avoit affaire à un homme que ses malheurs avoient aigri, & que le monde avoit instruit: ainsi il lui répondit article par article suivant son génie.

Qu'il convenoit que le parti, suivant toutes les apparences, étoit fort avantageux, mais qu'il n'avoit compté de son bien avec personne; qu'ainsi on ne savoit s'il y auroit plus d'un côté que d'autre; & que peut-être

à sa mort, sa fille paroîtroit un parti aussi avantageux pour moi, que je paroissois l'être alors pour elle : que pour l'âge de sa fille, il n'étoit pas assez avancé pour l'obliger à rien précipiter ; que trois ou quatre années plus ou moins ne la rideroient pas : que se mariant plus tard, elle n'auroit pas tant d'enfans, mais qu'ils seroient d'une santé plus vigoureuse, & qu'elle, qui se seroit tout-à-fait formé l'esprit, conduiroit mieux son ménage, & seroit revenue des dissipations de la jeunesse : qu'à l'égard de son bien que j'offrois de lui laisser pendant sa vie, on ne l'entendoit pas mal, de prétendre lui faire grace, en lui laissant simplement l'usufruit d'une chose dont il avoit la propriété : que l'un & l'autre lui appartenoient, & qu'il vouloit les conserver jusqu'à sa mort, n'étant nullement d'humeur à se dépouiller avant que de vouloir se coucher : que quand une fois il se seroit privé du droit de disposer de son bien à sa fantaisie, sa fille & son gendre croiroient que cet usufruit seroit un vol qu'il leur feroit le reste de ses jours : qu'il n'étoit pas assez bon pour se laisser mourir pour leur faire plaisir, & qu'il ne vouloit pas les exposer à offenser Dieu en souhaitant sa mort : que le monde n'étoit rempli que de vieillards qui s'étoient rendus malheureux eux-mêmes par la sotte bonté qu'ils avoient eue pour leurs enfans, qui au grand scandale de la piété & de

la

le religion, ne les regardoient plus & les méprisoient, après en avoir tout tiré ; qu'il ne vouloit pas leur ressembler : qu'il vouloit que sa fille dépendît toujours de lui, sans se mettre au hasard de dépendre d'elle, ni de son gendre ; qu'il savoit fort bien que pour amener un père au but, les enfans faisoient les plus belles promesses du monde ; mais que la signature faisoit tout oublier. Que pour lui il répondoit devant Dieu que sa fille ne lui manqueroit jamais de parole de ce côté-là, étant bien résolu de n'en point courir les risques. Que pour l'appui qu'on lui offroit dans son Gendre, il n'en avoit aucun besoin, ses affaires ne demandant ni protecteur, ni solliciteur ; qu'elles étoient claires & nettes, & qu'elles ne craignoient ni saisies ni procès, parce qu'il ne devoit pas un sol à qui que ce fût. Que pour sa personne il ne lui falloit qu'un valet & sa cuisiniere, & une garde dans ses maladies, & pour s'appuyer, sa canne ou le bâton dont on faisoit son lit. Qu'à l'égard de la conscience il n'étoit pas trop bon Casuiste ; mais que comme elle ne répugnoit pas au sens commun, il ne comprenoit pas que son salut dépendît du mariage de sa fille. Qu'il sembloit qu'on voulût lui faire appréhender quelque libertinage de sa part, & l'en rendre responsable devant Dieu, faute de l'avoir marié. Qu'à cela il n'avoit qu'un mot à répondre. Qu'il avouoit que les pères & mères

étoient coupables de la mauvaiſe conduite de leurs enfans, lorſqu'ils forçoient leur inclination, ſoit pour le mariage, ſoit pour le couvent. Qu'il ſe tenoit pour juſtifié de ce côté-là, ſon inclination n'étoit pas de la marier de ſa vie, & qu'après ſa mort, elle choiſiroit elle-même. Qu'il n'avoit point envie non plus de la mettre dans un Couvent, puiſqu'il l'en avoit retirée, & qu'elle lui étoit utile dans le monde. Qu'il ne l'empêcheroit point non plus d'y aller, ſi elle vouloit, ce qu'il ne craignoit pas, puiſqu'elle avoit tant d'envie d'être mariée. Que les pères & mères étoient encore coupables, lorſque leurs enfans, pour avoir les choſes néceſſaires, étoient obligés par leur léſine de recourir à la bourſe d'autrui. Qu'il n'en étoit pas ainſi à ſon égard, ſa fille ayant avec lui, non-ſeulement le néceſſaire, mais encore tout le ſuperflu qu'elle pouvoit ſouhaiter, tant pour ſes habits que ſon divertiſſement. Qu'il ne lui avoit jamais rien refuſé; & qu'au contraire il avoit toujours été le premier à prévenir ſes beſoins, en lui garniſſant ſa bourſe, ſans attendre qu'elle lui demandât rien (ce qui étoit vrai, car il en agiſſoit fort bien de côté-là;) & qu'en un mot elle faiſoit la dépenſe ſans rendre compte. Que ce ne ſeroit donc pas la néceſſité qui la porteroit au mal, mais le ſeul plaiſir des ſens. Qu'à cela, il ſavoit un reméde infaillible, qui étoit de ne la point

quitter de vue, ou d'ordonner à sa femme de chambre, qui étoit une espèce de gouvernante, de rester toujours avec elle, de la mener toujours à la messe avec elle, & de la faire rester tout le jour dans sa chambre, sans la laisser sortir qu'avec des gens qui en répondroient, & qu'il empêcheroit fort bien toutes sortes de dévotions & de pélerinages hors de sa porte. Qu'à l'égard des lettres & des billets doux, il les laisseroit volontiers courir, parce qu'il savoit fort bien que ce n'étoit pas-là ce qui multiplioit l'espèce. Qu'il n'empêcheroit pas même que nous ne nous vissions; mais qu'il feroit en sorte que ce ne seroit point en particulier; & que si malgré tout, il en étoit la dupe, elle la seroit plus que lui devant Dieu & devant les hommes: devant Dieu, puisqu'il ne seroit point damné pour les péchés d'autrui; & devant les hommes, en la laissant à sa discrétion propre, sans prendre en elle plus d'intérêt qu'à la plus indifférente des créatures. Qu'il croyoit pourtant qu'elle étoit sage, & trop bien élevée pour faire une sottise; mais que si elle en faisoit, elle en pâtiroit toute seule. Qu'outre qu'elle n'auroit rien de lui, il en useroit à son égard comme Madame de l'Epine en avoit usé à l'égard de sa fille, que cet exemple étoit tout récent.

Quelle étoit cette Dame de l'Epine, interrompit Des Frans? C'est, reprit Des Ro-

nais, une femme, dont la fille contracta à son insu un mariage qui n'étoit pas tout-à-fait dans l'ordre : elle vint pour accoucher chez sa mère, qui la sacrifia à Mr. Des Prez, père de son amant; & la pauvre fille fut conduite à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut le même jour. Je m'en souviens, reprit des Frans, j'en ai entendu conter l'histoire par un Parisien à Lisbonne. Il n'en savoit peut-être que le bruit commun, reprit Des Ronais: Dupuis la sait d'original, il faudra l'engager à la dire; elle est belle & curieuse. Nous verrons cela, reprit Des Frans, je suis fâché de vous avoir interrompu; poursuivez, je vous supplie, la longue réponse de Mr. Dupuis, elle me paroît bien dure, mais pourtant pleine de bon sens. Sa réponse finit-là, reprit Des Ronais, mais non pas sa conversation avec son Confesseur. Il entendit quelque bruit, & ne doutant pas que sa fille & moi ne fussions aux écoutes, comme en effet nous y étions, fort embarrassés de notre figure, il invectiva d'une manière étrange, & qui mortifia tellement votre commère, qu'elle ne put s'empêcher de pleurer; c'est ce qui nous fit retirer, après avoir entendu le beau sermon qu'il lui faisoit, sans faire semblant de parler à elle.

Car, Monsieur, disoit-il à ce Confesseur, ne faut-il pas que je sois malheureux ? J'ai fatigué & travaillé toute ma vie plus qu'on ne peut croire : jamais rien ne m'a réussi. J'ai

perdu presque tout mon bien par des coups de fortune, dont je ne me plains pas, parce qu'il n'y a point eu de ma faute, & que c'est Dieu qui l'a voulu: je n'ai plus qu'un moment à vivre; goûteux & paralytique, l'on veut me dépouiller du reste d'une fortune fort ample; & qui encore? une fille qui me doit tout, & à qui ma seule bonté y donne droit après ma mort. On veut m'obliger de quitter un bien dont je ne puis me passer, & de le donner à un homme, qui peut-être ne m'en aura jamais d'obligation: car enfin ma fille n'est pas faite tout exprès pour trouver un mari d'autre matière que les autres, & qui suive une régle particulière. Je juge de lui par moi-même; j'aurois juré lorsque je faisois l'amour à sa mère, que je l'aurois aimée éternellement. Elle fut assez sotte pour le croire, & pour me laisser faire tout ce que je voulus: il est pourtant vrai que je n'eus avec elle que trois ou quatre nuits de plaisir, que nous passâmes à la dérobée; & qu'après cela, ce ne fut plus le cœur qui me ramena auprès d'elle, ce fut simplement le corps. Il est encore vrai que si elle n'avoit point été grosse, ou que je n'eusse point été assez malade pour ne plus espérer en revenir, je ne l'aurois jamais épousée, malgré les sermens que j'avois fait & la promesse qu'elle avoit de moi; tant il est vrai que les faveurs prématurées dégoûtent un honnête homme. Je ne l'épou-

sai qu'à cause de l'enfant qu'elle portoit; encore fut-ce par un cas de conscience qu'on me fit, & que je disputai le plus qu'il me fut possible, contre un père Jesuite qui me confessa, & qui m'y obligea. Je ne l'aimois plus, la jouissance avoit tué l'amour. Je m'étonne encore, toutes les fois que j'y pense, comment on put me faire venir jusques-là; mais on me disoit à tout moment que j'allois mourir; & à force de l'entendre dire, je le crus, la peur de la mort m'avoit démonté. Quand on est dans cet état-là, les choses paroissent dans un autre point de vue qu'en santé. Ma femme étoit sage, à ce qu'on disoit, je le croyois ainsi, & on attachoit mon salut éternel à sa main. Je la pris, non pour l'amour d'elle, mais pour légitimer son fruit & me mettre en Paradis. Je n'y ai point été pourtant, puisque je suis encore sur terre; mais du moins je n'ai point été en Enfer, puisque je suis resté dix-huit ans avec elle en Purgatoire, où j'ai fait pénitence de n'être pas mort. Elle s'est enfin laissé mourir, & franchement elle ma fait plaisir; & il est si vrai que je ne l'aimois plus lorsque je l'ai épousée, qu'une heure après la bénédiction, je fis mon testament, par lequel je ne lui laissois que très-peu de chose pour vivre, & lui ôtois le maniment du bien que je laissois à son enfant. Ce testament n'a pas eu lieu, puisqu'elle est morte avant moi. J'ai vécu avec

elle avec assez de tranquillité, parce qu'il y falloit vivre : mais sans la considération de ma fille, que j'ai toujours aimée & que j'aime encore, sa mère auroit assurément mal passé son temps. Je me suis bouché les yeux sur sa conduite, non pas que je ne m'apperçusse fort bien de tout, mais parce que je n'ai jamais aimé l'éclat. Je ne voulois pas publier moi-même des choses qu'il étoit de mon honneur de cacher, & qui auroient rejailli sur sa fille ; & outre cela, elle a toujours fort bien sauvé les apparences, qui est le point essentielle de la conduite d'une femme, le reste n'étant à mon sens qu'une pure bagatelle.

Je vous dis ceci, Monsieur, poursuivit-il, sous le sceau de la Confession, & seulement pour vous faire connoître que j'ai toujours été malheureux, soit dans ma jeunesse, par mes fatigues & mes pertes, soit dans mon mariage par ma femme, qui avoit trouvé le secret, à force de me faire enrager, d'être la maîtresse de me faire taire, & de faire tout à sa tête, ou enfin sur mes vieux jours par mes maladies, & par une fille qui m'ayant toutes sortes d'obligations, veut me quitter, me réduire à rien, & peut-être ne me plus regarder que comme son persécuteur. Mais puisqu'elle se détache si facilement de moi, je vais travailler à me détacher d'elle ; & la première fois qu'on me parlera de la marier, & que je saurai que cela vien-

dra d'elle, ou la première sottise qu'elle fera qui viendra à ma connoissance, je l'abandonnerai & me retirerai dans un endroit où je donnerai tout ce qui me reste, & où j'aurai le bonheur de mourir avec tranquillité. Je ne sais s'il poursuivit ; sa fille qui se retira bien mortifiée de sa curiosité, & de ce que j'avois tout entendu aussi-bien qu'elle, m'obligea d'en faire autant.

Nous avions lieu de soupçonner qu'il avoit eu la malice de vouloir nous dégoûter l'un de l'autre ; elle de moi par son exemple à lui ; & moi d'elle par celui de sa mère. Cela nous donnoit à tous deux des pensées tellement confuses, que nous n'osions nous regarder. Enfin le Confesseur sortit, & nous rapporta ce qu'il avoit dit au sujet du mariage, sans nous parler de la mère, ni de ce qui pouvoit nous chagriner par rapport à l'un ou à l'autre. Il nous dit seulement que nous ne devions point songer à nous marier ; que c'étoit de la peine & du temps perdu. Qu'il ne nous conseilloit pas de lui en parler davantage. Qu'il étoit inébranlable dans sa résolution ; & que si nous nous obstinions à vouloir l'en faire changer, nous nous nuirions à nous-mêmes, & que pour lui il ne lui en parleroit jamais, vécut-il cent ans. Dieu m'en préserve, repris-je. Je ne sais de quel air je dis cela ; mais le Confesseur & Mlle. Dupuis s'en mirent à rire.

Après que cet Ecclésiastique fût sorti, elle monta dans la chambre de son père, qui la faisoit appeller. Elle me dit de venir la voir dès le soir même, & que nous passerions la soirée sur sa porte, si nous ne pouvions par nous aller promener. Je le lui promis; pour elle elle alla trouver son père. Le monde n'est pas prêt de finir, lui dit-il, si-tôt qu'il la vit, comme elle me le dit le soir même: vous pensez donc, poursuivit-il, qu'un Prêtre vous feroit gagner votre procès comme à votre mère: Non, non, détrompez-vous, on n'a pas tous les jours des crises de dévotion. Ne vous mêlez pas de me faire faire des leçons, je suis trop vieux pour en prendre; je ne vous en fais point moi. Je vous laisse gouverner à votre fantaisie; mais observez-vous si bien que je n'aie point lieu de me plaindre de vous. J'avois résolu de vous empêcher de voir Des Ronais, cet amant si poli & si chéri; mais j'ai changé de pensée, cela feroit trop parler les gens. Votre mère a donné assez de prise aux caquets, je veux vous en sauver. Si vous voulez que je songe à vous, ne m'en faites point souvenir vous-même. Pour lui & pour vous, gouvernez-vous si sagement que le public & moi soyons contens de votre conduite. Vous me connoissez, vous savez que le ton Pédagogue n'est point mon caractère. Je ne vous ai jamais rien dit là-dessus; je crois que vous avez toujours été sage, j'espère que

vous la serez toujours. Je ne vous en parlerai jamais, je vous le promets, mais ne me donnez point lieu d'agir; car il ne me faudroit qu'un moment pour vous rendre malheureuse, & pour vous faire pleurer toute votre vie. Après cela il se tût, & lui a tenu parole, car depuis ce temps-là il ne lui en a jamais ouvert la bouche. Il fallut donc me résoudre à quitter la partie, ou à filer le parfait amour en fidele héros de Roman, jusques à sa mort, qui arriva environ dix-huit mois après.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'on m'aimoit. Toutes les faveurs qui n'étoient point criminelles m'étoient accordées; tous les jours je la voyois; nous allions même fort souvent nous promener ensemble; j'étois bien venu chez Dupuis, qui me faisoit mille amitiés, quoiqu'il se doutât bien, que s'il n'eût tenu qu'à moi, je l'aurois envoyé dans l'autre monde.

Je fus obligé d'aller en Angoumois, pour quelques affaires de famille, où j'avois le principal intérêt. Je crus n'être que six semaines au plus à mon voyage, j'en fus bien davantage. Je la priai avant mon départ de me donner son portrait; après quelques petites façons, elle me le promit, & me demanda le mien. Je le lui promis, & le lui donnai le premier, comme elle l'avoit souhaité. Il étoit simplement dans une boite de vermeil doré avec un miroir dedans à la droite du portrait.

Elle ne me donna le ſien que le jour que je partis; il étoit bien plus galant & bien plus riche que le mien. Il étoit d'émail, parfaitement bien travaillé, d'une mignature fine, & parfaitement reſſemblant; il y avoit un rang de perles autour en dedans, & un autre autour du miroir. La boîte étoit auſſi d'émail, & repréſentoit d'un côté, au dos du portrait, Didon ſur un bucher, le poignard à la main; une mer couverte de vaiſſeaux dans l'enfoncement, faiſant voir la fuite d'Enée, & autour il y avoit ces paroles:

Je ſuivrois ſon exemple.

L'autre côté, au dos du miroir, repréſentoit un Cavalier, dont le cheval paroiſſoit aller à toutes jambes, & un amour qui voloit devant lui, paroiſſoit tenir la bride de ſon cheval, & l'éloigner d'une Ville & de pluſieurs femmes peintes dans l'enfoncement. Les mots écrits autour, étoient ceux-ci:

Rien ne retient un amant conduit par l'Amour.

Ce préſent étoit très-riche, & le Peintre & le Joaillier qui avoient travaillé au mien, auxquels je le montrai, me dirent que tout y étoit achevé, & que la boîte & le portrait valoient au moins deux cens louis. La galan-

terie étoit spirituelle ; le Cavalier m'ordonnoit de revenir le plus promptement que je pourrois, & d'éviter les occasions de manquer à la fidélité que je lui avois juré ; & Didon m'assuroit de la sienne jusqu'à sa mort. Didon s'est pourtant démentie ; mais ce n'est pas encore le temps d'en parler.

Je vous laisse à penser quels remerciemens je lui fis, & combien je lui promis de constance ; elle m'en promit autant de sa part. Je partis, & malgré une assez longue absence je revins plus amoureux encore que je n'étois allé. Il me parut qu'elle avoit aussi plus de vivacité dans son amour qu'à mon départ. Je trouvai ses expressemens plus animés. Je lui avois écrit tous les ordinaires, & tous les ordinaires aussi j'avois de ses Lettres ; je lui envoyois même de petits présens tels que je les trouvois.

J'avois connu son esprit dans nos conversations ; & il est certain que jamais fille n'en a eu de plus aisé. Elle ne rêve point à ce qu'elle dit, & parle plus juste qu'un autre ne pourroit penser ; mais ses Lettres l'emportent sur tout, j'en suis charmé. C'est un style concis, châtié, naturel & pathétique, revêtu d'un certain caractère touchant, qui pénètre mille fois plus que la parole animée du son de la voix & des gestes du corps. J'étois tellement content d'avoir une maitresse si parfaite, que pour me justifier auprès de quelques Dames de Province, qui ne trouvoient pas bon que je fusse si

indifférent dans leur pays, je leur montrai son portrait. La richesse le fit admirer; elles se récrièrent sur la beauté qui y étoit renfermée, & me dirent que les manières de devises qui y étoient, pouvoient bien n'être pas de son invention. Elles me dirent que ce seroit une personne parfaite si elle avoit autant d'esprit que de charmes dans le visage. Je leur répondis que tout venoit d'elle; je leur montrai une Lettre que je venois de recevoir, il n'y avoit pas une heure. J'ai encore toutes celles qu'elle m'a écrites, je vous les montrerai quand il vous plaira, & c'est tout ce qui me reste d'elle; car pour me dispenser de les lui rendre à notre rupture, je lui ai écrit que je les avois brûlées. Comme celle-ci vient au sujet, je ne puis me dispenser de vous la lire. En achevant ces mots, il prit un petit coffre où il y avoit plusieurs Lettres; il en ouvrit une, & lut ces paroles.

LETTRE.

» SI je me croyois, je ne vous écrirois
» pas; je suis tout de bon en colère contre
» vous. Est-il rien de plus offensant pour moi,
» que cette liberté d'esprit que je remarque
» dans vos Lettres, & que cette santé par-
» faite dont vous jouissez, & dont vous pre-
» nez tant de soin de m'instruire? Vous m'a-
» vez dit mille fois que vous m'aimiez, je
» vous ai cru: vous m'aviez promis d'être de

» retour dans un mois ; je vous ai laissé par-
» tir sur cette assurance : il s'en est déja passé
» quatre depuis, & après une si longue ab-
» sence vous êtes content & vous vous por-
» tez bien. Que vous êtes heureux d'avoir un
» esprit & un cœur à l'épreuve de l'absence
» & de la jalousie ! Je ne vous ressemble pas,
» je suis jalouse jusqu'à la fureur ; ma jalousie
» va jusqu'à souhaiter que tout le monde vous
» haïsse, afin que rebuté par tout, vous
» soyez obligé de revenir à moi. Ce sentiment
» vous est trop injurieux pour me durer long-
» temps ; je fais dans le moment même des
» souhaits tout opposés ; & je me dis à moi-
» même, que plus vous serez aimé, & plus
» vous aurez de maitresses ; plus je me justi-
» fierai à moi-même l'attachement que j'ai
» pour vous. Je voudrois que pour vous voir,
» toutes les filles empruntassent mes yeux ;
» mais je voudrois que vous ne regardassiez
» que moi. Je voudrois que toutes vos maî-
» tresses eussent un vrai mérite ; afin que
» leur sacrifice relevât le mien. N'en croyez
» rien, l'amour-propre me fait parler, je ne
» veux de vous aucun sacrifice, je ne veux
» que de l'amour, & je ne vous demande seu-
» lement que de ne me point sacrifier. Si vous
» l'avez fait, ne me l'avouez pas, je tâcherai
» de me tromper moi-même. Le moyen ce-
» pendant de ne pas regarder votre indolen-
» ce, votre sang-froid dans vos Lettres, la

» longueur de votre absence, & votre par-
» faite santé ; & le moyen sur tant de pré-
» somptions contre vous que je puisse m'aveu-
» gler moi-même, jusqu'au point de me croi-
» re toujours aimée ? C'est avec une espèce
» de certitude que je vous crois infidèle. Les
» Belles de Province m'ont supplantée ; un
» objet présent est toujours plus touchant qu'-
» une maîtresse absente. Vous n'avez de moi
» qu'un portrait, qui n'est qu'une idée, & de
» simples couleurs ; je suis au désespoir de
» vous l'avoir donné, vous le comparez avec
» vos Belles, elles vous plaisent, & il ne
» vous plaît plus. Le change avantageux porte
» avec soi son excuse dans un cœur incons-
» tant ; que de raisons contre moi ! Quand
» reviendrez-vous ? Ne vous verrai-je plus ?
» M'avez-vous oubliée ? Si vous m'aimez au-
» tant que vous voulez me le faire croire,
» ne préféreriez-vous pas l'amour à toutes
» choses ? N'avez-vous plus d'autre marque
» à me donner de votre passion, que de l'é-
» criture, qui peut-être me trompe ? Ah Dieu !
» je suis si troublée que mon inquiétude paroît
» jusques sur le papier. J'avois résolu de vous
» quereller en commençant ma Lettre, mais
» votre idée qui s'est présentée à mon esprit,
» a fait évanouir mr colère. Mlle. Mallet a
» fait aujourd'hui ses vœux ; la voilà enfin
» Religieuse. Qu'elle est heureuse, si son
» cœur est libre ! Mais qu'elle sera malheu-

» reuse si elle se ressouvient de Beaulieu,
» avec quelques-uns des mouvemens que j'ai
» lorsque je pense à vous.

Cette Lettre acheva le portrait de Mlle. Dupuis : les Dames furent charmées, & malgré moi presque elles se firent mes confidentes. Je pressai la conclusion de mes affaires le plus que je pus ; je restai cependant encore près de deux mois à Angoulême ; & pendant tout ce temps-là, les Lettres qu'elle m'écrivoit furent le sujet des conversations. On me félicitoit sur mon choix ; on m'animoit même à être fidèle pour une fille qui paroissoit si bien le mériter.

J'avois un rival à Paris ; c'étoit le fils d'un Officier de la Maison du Roi, qui s'étoit mis sur le pied de faire l'amour à votre commère, pendant les derniers jours de mon absence ; mais comme c'étoit un jeune homme tout sortant des classes & du droit, & avec cela aussi sot qu'un Parisien qui n'a jamais quitté de vue le clocher de sa Paroisse, elle s'en divertissoit, & m'en écrivoit d'un style, contre lequel la gravité de Caton n'auroit pas tenu. Je n'ai jamais vu d'homme si bien tourné en ridicule ; je montrois ce qu'elle m'en écrivoit, & tout le monde admiroit comme moi la délicatesse de la satyre. Enfin sa manière d'écrire & l'amour effectif qui paroissoit dans ses Lettres, lui firent autant de partisans qu'il y avoit de gens qui les vissent, & le nombre n'étoit pas petit.

Je revins, comme je vous ai dit, plus amoureux que je n'étois parti, & dans le dessein de faire tout pour l'épouser. Dupuis avoit vu quelqu'unes des Lettres que j'écrivois à sa fille sur cet article, & avoit pris ses précautions, comme je vous le dirai tout à l'heure. Vous ne sauriez concevoir la tendresse des embrassemens qu'elle & moi nous donnâmes à ce retour, si ardemment attendu des deux côtés. Nous pleurâmes de joie l'un & l'autre; je restai presque sans sentiment à ses pieds, & je m'apperçus qu'elle n'étoit guères mieux que moi. Nous reprîmes bientôt nos sens, & enfin je résolus de faire un dernier effort pour l'épouser à quelque prix que ce fût. Dans ce dessein, j'allai dès le lendemain matin voir Dupuis, pendant que sa fille étoit allée à la messe; je choisis ce temps-là exprès.

Je me jetai à ses pieds, & lui demandai sa fille toute nue; c'est-à-dire, que je m'offrois à la prendre sans bien, sans aucun engagement de sa part, & même sans aucune espérance de son côté. Je lui demandai seulement qu'il voulût bien me la donner, que je le laissois le maître des articles, & que sans avoir un sou d'elle, & sans même espérer en avoir jamais rien, je m'offrois à l'avantager de tout ce qu'il voudroit, & à reconnoître que j'en avois reçu une dot, telle qu'il la fixeroit lui-même.

Pouvois-je faire plus? Il me parut embar-

raſſé de mon empreſſement ; mais comme il l'avoit en partie prévu, comme je vous l'ai dit, ayant lu quelques-unes de mes Lettres, & qu'il s'y étoit préparé, il répondit que ma longue abſence lui avoit fait croire que je ne ſongeois plus à ſa fille, & que les choſes avoient changé de face depuis mon départ. Je ſuis engagé, pourſuivit-il, avec un de mes intimes amis, dont le fils aime ma fille auſſi-bien que vous, & qui, je crois, ne lui déplaît pas. Je la lui ai promiſe, & tous les démons de l'Enfer ne me feroient pas manquer à ma parole ; cependant je n'ai point envie de la violenter ; ſi elle ne conſent pas à l'engagement que j'ai pris pour elle, il n'y faudra plus ſonger. Achevez, lui dis-je, en me rejetant à ſes pieds, d'où il m'avoit fait relever ; & puiſqu'enfin vous conſentez à la marier, donnez-là moi ſi elle le veut bien.

Le tranſport où j'étois me fit ajouter pluſieurs raiſons dont je ne me ſouviens pas, & qui enfin le touchèrent ſi vivement, qu'il me promit de me la donner ſi elle ſe déclaroit pour moi, & que ſi elle ſe déclaroit pour l'autre, je chercherois parti ailleurs. Je le veux bien, lui dis-je, il ne ſera pas difficile, je crois, de la faire expliquer, & je me tiens ſûr de ſon conſentement. Tant mieux pour vous, me dit-il, ſi cela eſt elle eſt à vous ; mais gardez-vous de vous tromper vous-même. Vous ne connoiſſez pas les filles, elles ſont plus fines

que vous ne pensez, & se réservent des ressources que le plus fin de tous les hommes ne pourroit pas prévoir. Je ne crois pas, repliquai-je, que Mlle. Dupuis en ait qui puissent me chagriner. Tant mieux pour vous, dit-il encore. Je n'en pus tirer autre chose; mais en me remettant au choix de sa fille, c'étoit me donner gain de cause. Il m'avoit voulu donner de la jalousie, j'en pris en effet, mais qui fut bientôt dissipée.

J'attendis sa fille dans une salle en bas; elle revint peu après, & fut surprise de me voir si matin chez elle; je n'y allois ordinairement que les après-midi: mais elle la fut bien plus quand je lui eus dit ce qui m'avoit amené. Vous nous perdez, me dit-elle; la démarche que vous avez faite, sans m'avoir consultée, va attirer d'étranges suites: vous ne deviez pas en venir jusques-là sans m'en avertir, & sans avoir mon consentement.

Cette réponse me mit tout-à-fait en colère. Je lui dis que je n'en craignois point les suites, & que s'il y en avoit à appréhender, ce n'étoit que pour elle. Que de l'air dont elle me parloit, je voyois bien que son père avoit raison de douter de son choix en ma faveur, & qu'apparemment elle se destinoit au nouvel amant dont il m'avoit parlé. Je le prenois d'un ton si haut, & j'étois tellement animé, que je ne sais si je ne lui aurois point dit d'injures; mais elle ne m'en donna pas le temps. Mon

père, me dit-elle, joignant les mains toute surprise, vous a dit que j'avois un nouvel amant? Oui, il me l'a dit, répondis-je, & il m'a bien dit plus, puisqu'il m'a dit que vous l'aimiez. Ecoutez, reprit-elle tranquillement, cela me fait soupçonner quelque tour. Je ne vous ai jamais donné sujet de vous défier de ma sincérité, l'explication que nous pourrions avoir ici ensemble ne se pourroit pas faire sans qu'on nous entendit, & le secret nous est nécessaire pour plus d'une raison. Trouvez-vous, poursuivit-elle, à trois heures cet après-midi, dans le jardin de l'Arcenal, nous parlerons-là tête-à-tête, sans être interrompus, & je m'expliquerai avec vous d'une manière à vous rassurer. Comme ces paroles étoient soutenues d'un grand air de bonne-foi, je me rendis, & j'acceptai le rendez-vous. Nous nous y trouvâmes, & nous parlâmes ensemble fort long-temps. Je lui dis mot pour mot tout ce que j'avois dis à son père, & ce qu'il m'avoit répondu.

Je ne sais que vous dire, me dit-elle, je suis plus embarrassée que vous. Le respect que je dois à mon père m'empêche de rien dire contre lui: cependant le mieux que j'en puisse juger, c'est qu'il nous joue, car il sait bien que je ne consentirai jamais à aucun mariage qu'avec vous, & sur ce pied-là il ne veut point me marier de sa vie. A l'égard de l'amant qu'il me donne, je ne sais sur qui jeter les yeux.

Je n'ai vu personne depuis votre départ que le jeune Du Pont: son père est ami du mien; mais pour l'aimer, la manière dont je vous en ai écrit me persuade que vous ne le croyez pas : mon père même ne le regarde que comme un enfant. Si son père a parlé au mien, c'est ce que je ne sais point; en tout cas, il y a là-dessus un bon remède. Il vous a dit que j'étois à vous si j'y consentois, ce sera une affaire bientôt faite. Je suis prête à lui déclarer mes sentimens quand il vous plaira, quoiqu'il ne les ignore pas, pour les lui avoir dit plus d'une fois : mais je les lui déclarerai encore devant vous & devant toute la terre, s'il est besoin, & dès aujourd'hui même, si vous voulez. Je ne crois pas qu'on puisse parler plns juste: voyez ce que vous voulez que je fasse, je le ferai sans hésiter. Croyez-moi, hâtez-vous de le faire expliquer, puisqu'il vous a donné parole. Mettez-le dans la nécessité de vous la tenir; & pour cela, faites-moi parler devant lui, & à lui-même. Je la pris au mot, & la suppliai que ce fût dans le moment.

Nous remontâmes ensemble dans le carrosse qui l'avoit amenée, qui étoit un fiacre, n'ayant pas voulu nous servir du carrosse de son père, ni du mien, & nous arrivâmes dans le dessein de lui parler tous deux, & d'avoir tout un coup un oui ou un non. Mais nous avions à faire à un homme qui ne se gouvernoit pas comme nous pensions. L'ardeur dont

je lui avois parlé le matin, & l'amour qui éclatoit dans mes paroles, avoient surpris un de ces instans de pitié, ausquels les diables sont sujets quelquefois malgré eux. Il m'avoit accepté, & s'en étoit repenti dans l'instant même; car il ne vouloit absolument pas marier sa fille. Ainsi il chercha les moyens de rompre l'engagement où il s'étoit mis de me la donner, si elle vouloit même se donner à moi: mais il ne vouloit pas que je puisse accuser sa fille de notre rupture, parce qu'il ne vouloit pas je rompisse avec elle. Il me regardoit comme la devant épouser un jour, quoiqu'il ne voulût pas que ce fût pendant sa vie. Son but n'étoit que de me reculer, & non pas de me rebuter. C'étoit dans ce dessein que pendant mon absence il étoit entré en effet en parole avec le père de Du Pont, quoiqu'en effet il ne voulut pas donner sa fille à un homme d'un mérite si mince & si peu aisé; & comme il ne doutoit pas que je ne le misse bientôt dans la nécessité de conclure, en faisant expliquer sa fille devant lui & moi, il résolut de nous prévenir. Voici ce qu'il fit.

Il avoit entendu le rendez-vous de sa fille & de moi: à peine fut-elle sortit qu'il envoya querir Du Pont le père, pour une affaire qu'il supposoit pressée. Il vint aussi-tôt, & le hasard fit que dans le même moment son fils venoit voir Mlle. Dupuis, & qu'ils entrèrent tous deux en même-temps. Si-tôt que Dupuis le

vit, il se résolut de les jouer aussi-bien que sa fille & moi. Après les premières civilités, il dit à Du Pont le père, qu'il avoit réfléchi sur ce qu'ils avoient dit ensemble au sujet du mariage de leurs enfans; & que se sentant vieux & cassé, il étoit résolu de terminer le plutôt qu'il pourroit. Le jeune Du Pont, chatouillé, ne donna pas le temps à son père de répondre, il parla le premier; & s'il ne fit pas voir beaucoup d'esprit, du moins fit-il voir beaucoup d'amour. Il sauta au cou de son prétendu beau-père, & lui dit que c'étoit un bonheur auquel il ne s'attendoit pas; mais qu'il le recevoit pourtant de bien bon cœur. Le père plus modéré remercia Dupuis d'aussi bonne-foi, que si celui-ci en avoit eu dans la proposition qu'on lui faisoit; & comme elle lui étoit très-avantageuse, il l'accepta sur le champ. On parla des articles du contrat. Du Pont se dépouilloit en faveur de son fils de sa Charge chez le Roi, dont il avoit la survivance. Ils accordèrent à Dupuis tout ce qu'il leur demanda; & enfin l'affaire fut traitée si sérieusement, que c'eût été une chose conclue, & dont Dupuis n'auroit pas pu se dedire, si sa fille avoit voulu y consentir: mais c'étoit ce qu'il savoit bien qu'elle ne feroit pas, & ce n'étoit qu'en vue de lui jouer un tour comme celui-là, & de l'obliger à s'opposer à ce qu'il paroîtroit vouloir, qu'il avoit toujours protesté de ne la point violenter. Ainsi, sans cou-

rir aucun risque, il se donnoit une Comédie, dont les acteurs étoient d'autant plus inimitables, qu'ils étoient naturels, & que leur rôle n'étoit ni fardé ni étudié.

Nous arrivâmes comme ils en étoient encore sur les articles de ce prétendu mariage. La vue de Du Pont me fit taire d'abord, parce que je ne les connoissois point : mais je ne fus pas long-temps sans les connoître, le compliment du fils m'instruisit. Mademoiselle, dit-il, en s'adressant à elle, voulez-vous bien que je vous témoigne ma joie du bonheur que Monsieur votre père m'assure en vous donnant à moi, car je vous crois trop sage pour l'en dédire. Il alloit continuer ses impertinences, si je ne l'avois interrompu. M. Dupuis vient, dites-vous, Monsieur, lui dis-je, de vous donner parole pour le mariage de sa fille & de vous? Oui, Monsieur, me dit-il. Hé bien Monsieur, lui répartis-je, Monsieur lui-même m'a promis ce matin qu'il laisseroit décider Mademoiselle. J'y prétends aussi-bien que vous, & tout aussi-bien fondé pour le moins; je la remets pourtant à son choix : & vous, Monsieur, qui la croyez trop sage pour dédire celui de Monsieur son père, je vous crois trop sage, trop bien né, & trop honnête-homme vous-même, pour vouloir la violenter, & pour ne vous pas soumettre à ce que son inclination en voudra bien ordonner. Parlez, Mademoiselle, lui dis-je, l'occasion ne peut être plus belle,

belle, ni plus favorable. Elle rougit, mais ne balança pas un moment. Elle se jeta à genoux devant son père, sans regarder les Du Pont, & je lui entendis dire en ma faveur, tout ce qu'une fille sage, honnête, spirituelle, & passionnée peut dire de plus fort; elle finit par assurer son père qu'elle ne feroit jamais rien de contraire à la vertu, qui pût lui déplaire; mais qu'elle le prioit de vouloir bien ne la point forcer, en disposant d'elle malgré elle-même.

Je pris ma partie aussi; & quoique je me doutasse bien de la fourberie, je ne laissai pas de lui parler si bien, que Du Pont le père, qui est honnête homme, entreprit notre protection. Il dit à Dupuis qu'il n'auroit jamais voulu entendre parler de l'engagement où ils venoient d'entrer, si les sentimens de Mlle. sa fille, & les miens lui avoient été connus; qu'il ne pouvoit pas mieux faire que d'unir deux personnes, dont les cœurs paroissoient si vivement pris, & que c'étoit le conseil qu'il lui donnoit en honnête homme, & qu'il l'en prioit en ami.

Dupuis qui ne s'attendoit pas à cette prière, en fut déconcerté pendant un moment; mais comme il avoit pris sa résolution, il dit sans façon, que sa fille étoit un insolente de parler de la sorte devant tant de monde; qu'elle manquoit au respect qu'elle lui devoit, & à la retenue qu'elle se devoit à elle-même; que

tout ce qu'il pouvoit faire pour la punir, étoit de la laisser telle qu'elle étoit ; qu'il ne la violenteroit point, puisqu'il le lui avoit promis, mais que tout au moins, puisqu'elle le dédisoit, il ne consentiroit pas à son choix. Vous m'avez promis, lui dis-je, de me la donner si elle y consentoit, & je vous somme de votre parole. Bagatelle, reprit-il ; vous me teniez l'épée dans les reins, & j'avois oublié que j'étois engagé avec M. Du Pont. Je vous rends votre parole, reprit celui-ci, que cela ne vous empêche point de conclure avec Monsieur. Il n'en sera rien autre chose, reprit Dupuis avec colère, & en se tournant de l'autre côté de son lit ; & en effet, il nous fut impossible d'en tirer davantage.

Du Pont le père ne savoit qu'en penser ; le fils étoit au désespoir de voir ses espérances évanouies ; Mlle. Dupuis sortit tout en pleurs ; mais moi qui connus pour lors toute la fourberie, je ne pus me taire. Il y a long-temps, Monsieur, lui dis-je, que je songe à Mlle. votre fille, vous savez que je ne lui suis pas indifférent. Vous faites venir Monsieur à la traverse, & vous me le préférez. Je n'ai pas l'honneur de le connoître, mais l'amour-propre me flatte assez, pour mettre en ma faveur toute la différence qui est entre nous, & je crois que Monsieur ne me le disputeroit pas, pour peu qu'il me connût, du moins je ne voudrois pas me changer pour lui de quelque

manière que ce soit. Je suis fâché de m'expliquer si ouvertement, mais l'injustice que vous me faites m'y oblige. Quoiqu'il en soit, Monsieur, & quelque soit le motif qui vous fasse agir, je suivrai l'exemple de Mademoiselle votre fille, & ne vous dirai rien, de crainte que la passion dont je suis animé ne me fît sortir du respect que je dois au père d'une fille que j'aime jusqu'à la fureur & à l'idolâtrie. Je sortis effectivement, & vint la rejoindre. Je la trouvai toute en larmes; j'avois besoin d'être consolé, mais sa douleur me toucha plus que la mienne. Nous nous dîmes l'un à l'autre tout ce qui nous vint à la bouche, & nous ne conclûmes rien que de nous aimer éternellement, malgré les traverses que son père nous suscitoit. Elle me fit voir une crainte tendre que je ne me rébutasse, dont je fus pénétré, & contre laquelle je la rassurai par mes sermens d'une fidélité éternelle.

Les deux Du Pont descendirent environ demi-heure après. Je croyois aller avoir une querelle sur les bras, je fus trompé. Le père est honnête homme, qui me dit qu'il ne se sentoit point offensé de la manière dont je l'avois pris, ni du mépris que j'avois fait de son fils en sa présence; qu'il donnoit cela à la passion, & qu'il faudroit n'être pas raisonnable pour demander de la raison dans un amour au désespoir. Un discours si honnête attira mes excuses, & votre commère fit quelque

chose de plus fort ; car après s'être excusée d'avoir parlé si librement sur la nécessité où elle avoit été de s'expliquer, elle ajouta, en adressant la parole au fils : Vous savez bien, Monsieur, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on veut. Si je vous avois connu avant Mr. Des Ronais, votre mérite m'auroit touché ; mais vous n'avez paru à mes yeux qu'après que mon cœur a été tout rempli. Je n'ai pu vous y donner que de l'estime ; vous êtes trop honnête homme pour prendre mal ce que je vous dis, & la très-humble prière que je vous fais devant Monsieur votre père, c'est de ne plus donner sujet à aucun éclat. Je vous entends, Mademoiselle, interrompit le père, car tout cela étoit de l'algèbre pour le fils, je vous engage ma parole qu'il ne vous importunera plus ; & dès-à-présent je lui ordonne de prendra de vous un congé éternel. Il ne faut jamais, poursuivit-il, parlant à son fils, qu'un honnête homme soit de trop quelque part que ce soit. Vous avez joué ici un vilain rôle, ne vous y exposez plus, & pour cela promettez à Mademoiselle de ne la venir jamais voir ; & puisque votre amour a été mal reçu, que du moins votre obéissance à sa volonté vous tienne lieu de mérite. Il le fit en jeune homme fort docile, & nous nous séparâmes après mille civilités de part & d'autre.

Je fus donc délivré de mon rival sans en être plus heureux. Votre commère & moi

connoissions bien la fourbe de son père qui nous avoit joués. Il n'y avoit plus d'apparence de rien tenter. Nous n'espérions plus rien de favorable que du temps ; & cependant je mourois de chagrin de voir vivre quelqu'un. Ce quelqu'un ne parla non plus à sa fille des Du Pont ni de moi, que si nous n'eussions jamais été. Il ne lui en fit ni pire ni meilleur visage, ni à moi non plus, qui continuai d'aller chez lui à tous momens. Il observoit un silence sur tout ce qui nous regardoit, qui nous embarrassoit ; mais nous n'avions rien à craindre, il ne nous vouloit aucun mal. Il nous avoit fatigués & rebutés, c'en étoit autant qu'il en falloit, il n'en demandoit pas plus.

Je vous ai dit qu'il avoit voulu tout rompre, sans que sa fille me donnât le moindre sujet de me plaindre d'elle.

Je vous ai dit qu'il me regardoit comme un homme qu'il lui destinoit pour époux ; mais je ne vous ai pas dit qu'il m'aimoit. Il étoit vrai cependant, & il me le marqua d'une manière fort généreuse environ un mois après.

Il faut que vous sachiez que j'avois eu l'agrément pour la Charge dont je suis à présent revêtu. Il en étoit tombé une à vendre par la mort du Titulaire ; il s'agissoit de payer. J'avois environ les deux tiers de l'argent qu'il me falloit, mais je m'étois engagé de fournir le tout en un seul paiement. Pour mon malheur

un Banquier qui avoit plus de vingt mille écus à moi, mourut dans cet intervalle de temps; & comme ces sortes de gens font souvent belle figure aux dépens d'autrui, & que les affaires de celui-ci étoient hors d'état de pouvoir me rembourser si promptement, je comptois mon argent perdu, ou du moins fort aventuré. Je cherchai de l'argent de tous côtés; mais mon crédit n'étoit pas assez bien établi pour trouver assez-tôt une somme si considérable, dans un temps où les banqueroutes étoient fort fréquentes, & l'argent très-rare. J'étois donc dans une peine qui ne se peut comprendre. Je ne sais par où Dupuis l'apprit, puisque je n'en avois rien dit à sa fille, & qu'elle ne le sut que lorsqu'il l'envoya chez moi. Il emprunta de l'argent de tous côtés, mit même une partie de sa vaisselle d'argent en gage; & enfin lorsque je m'y attendois le moins, je la vis entrer chez moi. Elle me dit que son père ayant su que j'avois besoin d'argent comptant, m'envoyoit douze mille écus, & qu'elle avoit ordre de lui de me dire que si cela ne suffisoit pas, je le lui fisse savoir, qu'il répondroit pour moi par-tout, & qu'il me trouveroit tout ce qui me seroit nécessaire. C'étoit plus qu'il ne me falloit avec le comptant que j'avois. Elle me dit ce qu'il avoit fait, & qu'elle avoit craint, lui voyant si promptement tant emprunter & tant vendre, (car elle croyoit la vaisselle vendue) qu'il ne lui jouât

quelque tour ; mais enfin qu'elle ne se sentoit pas de joie voyant quel dessein il avoit eu.

Je vous avoue que cette générosité me toucha très-sensiblement, sur-tout dans la nécessité où j'étois d'argent comptant ; car il m'envoya cet argent presque le midi, & c'étoit l'après-dîner du même jour que je devois faire le paiement. Mon premier soin fut d'aller d'abord le remercier. Je lui rendis toutes sortes de graces, & lui avouai sincérement qu'il me tiroit d'un très-grand embarras. Il interrompit mes remerciemens, & sans changer la manière dont il avoit coutume d'agir avec moi, il me dit d'aller terminer mes affaires. Qu'on connoissoit ses amis dans le besoin ; qu'il étoit le mien plusque je ne pensois, quoiqu'il fût bien persuadé que j'aurois voulu le voir au diable. Venez, ajouta-t'il, souper avec nous. Quand je vis qu'il agissoit sans façon, j'agis de même. J'allai à mes affaires, dont par son secours je sortis à ma satisfaction.

Je soupai chez lui, & voulus continuer à lui marquer ma reconnoissance de l'obligation que je lui avois. Il m'interrompit toujours ; comme j'en reprenois souvent le discours : Hé morbleu, dit-il, puisque vous en voulez tant parler, il faut que j'en parle aussi. N'est-il pas vrai, dit-il, que si je vous avois donné ma fille avec mon bien, je ne vous

aurois pas rendu service, parce que je ne l'aurois peut-être pas pu, ou que vous n'en eussiez pas eu besoin ? N'est-il pas vrai encore que si vous aviez épousé ma fille toute nue, comme vous me le demandiez, vous croiriez que ce seroit son bien que je vous aurois donné, & non pas le mien ? N'est-il pas vrai encore que parce que vous ne m'êtes rien, vous m'avez plus d'obligation de ce que j'ai fait, que vous n'en auriez si vous étiez mon gendre ? N'est-il pas vrai que vous en avez plus de reconnoissance, & qu'en un mot cela vous touche davantage ? J'avouai que oui ; & voilà justement l'endroit, reprit-il. Mon cher ami, poursuivit-il, en me frappant sur l'épaule, sois toujours le maître du tien, & laisse à tes enfans, quand tu en auras, le soin de te faire la cour, sans te mettre jamais en risque de la leur faire. Il est agréable d'être le maître, sur-tout chez soi. Tu auras des enfans un jour, agis-en avec eux, comme j'en agis avec toi & Manon, (car je vous regarde tous deux sur le même pied,) & tu en seras toujours craint & respecté.

Quoique sa morale me fit enrager, je ne laissois pas de la trouver de fort bon sens, & si tout le monde en agissoit comme lui, les enfans auroient pour leurs parens plus d'égards & de vénération. Car, comme il disoit, les enfans trouvent toujours bien leurs pères &

leurs mères ; mais les pères & les mères ne trouvent pas toujours leurs enfans : outre que c'est une honte de dépendre de ceux qui nous doivent la vie ; & qu'au contraire il est naturel & de droit Divin que nous dépendions de ceux qui nous ont mis au monde.

J'admirois cet homme qui me confioit volontiers son bien, & qui ne vouloit pas me donner sa fille, par une ferme résolution de ne se point dégarnir, car enfin il m'aimoit, & il est même très-constant qu'il avoit une telle confiance en moi, qu'il ne parla jamais de lui faire ni obligation ni billet ; & que lorsque je lui rendis une partie de l'argent qu'il m'avoit envoyé de trop, & que je lui donnai ses sûretés par écrit pour le reste, il les prit effectivement, mais me demanda si j'avois envie de mourir avant lui, & ajouta que les gens d'honneur ne devoient point exiger entr'eux ces sortes de précautions, filles de la défiance.

Si cette occasion m'avoit donné à connoître qu'il prenoit part à mes intérêts, une autre qui survint peu de temps après, me fit connoître qu'il en prenoit à ma personne.

Il y avoit une jeune fille assez jolie, qui demeuroit chez Madame de Ricoux, chez qui je logeois ; car ce n'est que depuis la mort de Dupuis & ma réception dans ma Charge, que je tiens mon ménage ; avant cela je m'étois mis en pension chez cette Dame, qui est

ma parente ; & pour tout train je n'avois qu'un cocher, un valet de chambre, & un laquais. Je donnois à mes gens leur argent à dépenser, & je mangeois avec cette Dame. On disoit que cette fille étoit de bonne famille : effectivement elle n'avoit pas les manières d'une misérable. Elle venoit assez souvent dans mon appartement & dans ma chambre, soit pour nettoyer, soit pour prendre mon linge, & raccommoder ce qui en étoit déchiré. Elle y vint quatre ou cinq fois de suite que j'étois seul; & elle y venoit sans nécessité apparente. J'eus de la tentation ; je ne faisois l'amour avec votre commère, que comme les Anges, le corps malgré moi n'y avoit point de part, & je ne demandois pas mieux qu'un amusement. Cette fille étoit gaillarde & de bonne humeur ; j'étois porté au badinage : & enfin, comme le diable se mêle de tout, nous travaillâmes à faire un troisième. Il y avoit long-temps que ce commerce duroit sans éclat, & sans que qui que ce soit le soupçonnât ; mais enfin il fut découvert.

Dupuis avoit des amis par-tout ; il fut informé que cette fille étoit prête d'accoucher, qu'elle me faisoit un procès à l'Officialité, & qu'elle avoit le matin même obtenu un décret contre moi. Je n'étois point encore revêtu de la Charge que j'ai. Il me dit tout, & me jeta par là dans la plus grande confusion que j'aie eu de ma vie. Il

eſt vrai pourtant qu'il n'avoit pas voulu me parler devant ſa fille, mais elle écoutoit tout ; lequel vaut le mieux ? ce n'eſt qu'une bagatelle, reprit-il, mais qui ne laiſſeroit pas de vous faire de la peine ſi vous étiez arrêté ; & cela ne feroit pas un bon effet pour votre réputation, ſur-tout ſur le point d'être reçu à une Charge qui veut un homme détaché des plaiſirs & de mœurs réglées. Reſtez chez moi, continua-t'il, on ne viendra pas vous y chercher, & les choſes pourront s'accommoder ; mais il eſt bon de ſavoir, ſi lorſque vous avez fait avec elle votre première ſottiſe, vous avez promis de l'épouſer, ou ſi vous avez fait quelque préſent. Je ne lui ai rien promis, lui dis-je, mais je lui ai donné trente louis d'or. C'eſt acheter un péché mortel bien cher, dit-il en riant, & depuis ce temps-là, ajouta-t'il, ne lui avez vous rien donné ? Non, lui repondis-je ; car elle n'a pas voulu rien prendre, quoique je lui en aie pluſieurs fois offert. Elle avoit ſes vues, dit-il, mais n'importe, c'eſt-à-dire, que l'intérêt l'a fait tomber la première fois, & que le plaiſir l'a ramenée à ſa chûte. Laiſſez-moi faire, pourſuivit-il, nous en ſortirons bien ; reſtez ici, & m'y attendez. Il envoya chercher une chaiſe à porteur, y ayant fort long-temps qu'il ne ſe ſervoit plus de carroſſe, qui n'étoit plus qu'à ſa fille ; & malgré tout ce qu'elle & moi

lui pûmes dire, il sortit, quoiqu'il y eut plus de six mois qu'il n'eût pas vu le pas de sa porte, ayant même la permission de faire dire la messe chez lui.

Il alla par-tout où il voulut; je ne sais pas comment il s'y prit, mais en moins de quatre heures de temps il revint chez lui avec un parchemin dans sa poche. Voici, dit-il, en me le montrant, *emplastrum contra contusionem*; votre belle ne peut plus vous faire arrêter; & vous pouvez la faire arrêter elle. Je ne crois pas, poursuivit-il, que vous soyez assez scélérat pour faire mettre cette pauvre diablesse en prison, mais il faut lui en donner la peur, puisque vous le pouvez. Tous les Huissiers savent que vous avez un décret contr'elle, elle le saura bientôt elle-même, laissez-là venir; elle se rendra traitable, & nous l'aurons par composition. En effet, il envoya chercher un sergent qu'il connoissoit pour être des bons amis de cette fille. Il lui mit le décret en main, mais il ne lui donna point d'argent, de peur qu'il ne voulût le gagner: il lui promit seulement de le payer après la capture. Ce sergent fit ce qu'il en avoit espéré. Il avertit cette fille, qui se trouva fort embarrassée, voyant bien qu'on lui feroit de terribles affaires, si malgré des gens infiniment plus riches qu'elle, & bien plus puissans, elle s'obstinoit à vouloir m'épouser malgré moi. Dans le même temps on

lui fit parler d'accommodement, & Dupuis s'y prit si bien & si vivement, que ce fut une affaire terminée en deux jours à peu de frais. Il est vrai qu'il m'en coûta de l'argent, & que je promis de prendre l'enfant; mais sa mort qui arriva quinze jours après sa naissance, me délivra du soin de l'élever. Dupuis & sa fille firent encore plus pour se mettre l'esprit en repos. Ils ont marié cette fille à un homme de Province, & Dupuis qui lui fit un présent de nôce, m'obligea de contribuer à sa dot.

Cette affaire-ci m'avoit un peu brouillé avec votre commère, qui prétendoit que je lui avoit manqué de fidélité. Elle m'en fit la mine pendant quelque temps, & n'eut point de repos que cette fille ne fût partie avec celui qui l'avoit épousée. Pour Dupuis il n'en fit que rire. Cela donna matière à d'aussi plaisantes conversations entre lui, sa fille & moi, qu'on puisse jamais en avoir. Il n'étoit nullement prévenu en faveur du sexe; & ne se mettoit pas sur le pied de garder tant de mesures, & d'examiner ses paroles devant elle. C'est une terrible chose que ces démangeaisons de la chair, disoit-il, sur-tout pour de jeunes filles. Les exemples de tant de malheureuses qu'elles voient tous les jours, ne les rendent pas plus sages; au contraire, plus il y a de libertines aujourd'hui, & plus il y en aura demain. Je

me figure, poursuivit-il, qu'elles se parlent ainsi à elles-mêmes. Telles & telles ont fait des enfans, & se sont perdues de réputation & d'honneur ; c'est qu'elles n'ont pas eu l'esprit de cacher leur secret comme telle & telle, dont on ne parle seulement pas. Madame une telle accoucha il n'y a que six mois ; elle souffrit des douleurs inconcevables ; elle fut si mal que l'on désespéra de sa vie, elle-même crut en mourir ; elle juroit son Dieu & son ame, que si elle en pouvoit réchapper, son mari ne l'approcheroit jamais ; elle renonçoit à tous les hommes : cependant malgré ses douleurs & ses sermens, la voilà encore grosse, & outre son mari, on dit qu'elle a encore un amant favorisé ; il faut donc que ce soit un grand plaisir que celui de la compagnie d'un homme. La curiosité porte à en goûter ; les réflexions émeuvent les sens ; un gaillard les surprend dans le moment de la tentation, elles résistent un peu pour faire honneur à leur défaite : enfin elles succombent par foiblesse, & poursuivent par libertinage. Il n'y a que la première chasse qui coûte. Au commencement d'une aventure une fille est honteuse. Quelque plaisir qu'elle sente, un reste de pudeur lui en fait dissimuler une partie. Elle n'est encore que patiente ; le temps l'apprivoise insensiblement, & elle devient enfin agente. Alors, à beau jeu,

beau retour; le Cavalier s'épuise, la belle qui ne fait qu'entrer en goût, court au change, & en fait tant, qu'à la fin le diable emporte la voiture & les Cavaliers.

Il étoit impossible de s'empêcher de rire, lorsqu'il se mettoit sur cette matière. Comme il étoit naturellement malin & goguenard, il assaisonnoit ses paroles d'un certain ton de voix & d'un air railleur, qui valoit mieux que le reste. Sa fille sortoit lorsqu'elle voyoit qu'il commençoit, mais il avoit le secret de la faire rester malgré elle, en la faisant mettre à table dans un coin. Elle s'étoit insensiblement accoutumée à l'entendre; elle lui répondoit même assez souvent, & défendoit son sexe le mieux qu'elle pouvoit, sans lui faire changer d'opinion. Mais, lui dit-elle un jour, si vous êtes si fort persuadé de la fragilité des filles, pourquoi souffrez-vous que moi qui suis la vôtre, vive sur ma bonne foi, comme j'y vis? Et pourquoi ne craignez-vous pas que je fasse quelque sottise aussi-bien que les autres? Croyez-vous que par une règle particulière je me gouverne bien, vous qui ne croyez pas qu'il y ait une fille qui soit sage? Car enfin si j'avois été d'humeur à me gouverner mal, qui m'en auroit empêchée, puisque vous m'en avez laissé toute la liberté? Si j'avois eu envie d'avoir un galant, j'en aurois bientôt trouvé; & sans allez trop loin, Mr.

Des Ronais que voilà, s'eſt pluſieurs fois offert à mon ſervice, & s'y offriroit bien encore, ou je ſuis fort trompé. Vous ne la feriez pas, repris-je, & je vous dirai ſincèrement devant Monſieur votre père, que vous n'êtes qu'une ſotte de ne lui pas juſtifier, par votre exemple, les ſentimens qu'il a du général. Il n'eſt pas queſtion de cela, interrompit Dupuis, chacun dans le monde agit ſelon ſes lumières. Je ne ſuis ni Eſpagnol, ni Portugais, ni Italien, ni Turc; je ne me méfie point de la continence d'une fille, ſur des grilles, ni ſur des verroux. La ſageſſe d'une fille n'eſt rien, à moins qu'elle ne vienne de ſa propre vertu, ſans aucun ſecours étranger. Tout le monde a cela de propre, particuliérement les femmes, de ſe porter avec ardeur à tout ce qui eſt défendu. C'eſt ce qui fait qu'il y a aſſurément plus de libertines en Italie & en Eſpagne qu'en France, où les femmes ſont libres, & où tout au moins elles ne font que très-rarement les premières avances. La véritable vertu d'une fille conſiſte à être tentée, & à ne pas ſuccomber à la tentation; & c'eſt ce qui fait que nos Françoiſes, qui conſervent leur chaſteté, ſont mille fois plus louables que les femmes des autres Nations, que je viens de nommer, parce qu'elles ſont toujours dans l'état de tentation par le commerce du monde, & qu'elles y réſiſtent, au lieu que les autres ne doivent leur ſageſſe

qu'aux murs qui les environnent. Ce qui fait que dès la première fois qu'on se trouve seul à seul avec elles, on débute comme les brutes, par la conclusion ; & quoiqu'on dise que l'Espagne est le pays de l'amour, les gens de bon goût sur la galanterie, ont toujours plus de satisfaction d'une femme qui fait acheter ses faveurs, ou qui n'en accorde point du tout ; & c'est cette sagesse plus naturelle à nos Françoises qu'à aucune autre Nation du monde, qui fait le sujet de l'admiration & de l'attache de leurs amans. Mais d'abord qu'il y a de la contrainte, bien loin qu'une fille trouve des charmes dans sa vertu, elle s'en dégoûte, & fait tout son possible pour obéir à son amant au hasard de tout.

Par exemple, poursuivit-il, si lorsque je n'ai pas voulu vous marier ensemble, je t'avois défendu, dit-il à sa fille, de voir Mr. Des Ronais, mets la main à la conscience, n'est-il pas vrai que tu ne m'aurois pas obéi. Lorsqu'une fille donne des rendez-vous à un amant, qu'elle voit malgré ses parens, c'est un temps dérobé qu'elle y emploie ; mais dont elle ne perd pas un moment. Un Cavalier avance plus là ses affaires en un quart d'heure, qu'il ne fait en six mois quand il voit sa maîtresse tous les jours. C'eut été dans cette occasion que j'aurois craint que tu n'eusses suivi le penchant ; au lieu qu'en te laissant vivre avec lui à ta fantaisie, il n'a presque employé

ſon temps qu'à ſe plaindre, & à me donner au diable entre cuir & chair, & qu'il t'a laiſſée en repos; ce qu'il n'eût pas fait dans des endroits écartés, tels qu'on les choiſis pour les rendez-vous: outre que je n'avois rien preſque à craindre ici de Mr. Des Ronais, ma propre expérience me le faiſant connoître.

J'ai été jeune autrefois, pourſuivit-il; j'aimois une fille que je recherchois pour le ſacrement. J'en étois aimé; & quoique je fuſſe effronté avec les autres, celle-là ne m'inſpirois que du reſpect; ou du moins l'amour que j'avois pour elle, quoique violent, ne m'a jamais laiſſé la hardieſſe d'entreprendre avec elle ce que j'entreprenois toujours avec les autres. Ainſi, je ſais par moi-même qu'on agit toujours autrement avec une fille qu'on veut épouſer, qu'avec une autre, quoique d'égale qualité. Me trompai-je, continua-t'il, parlant à moi? Eſt-il vrai que les momens que vous auriez paſſé ailleurs, n'auroient pas été auſſi innocens que ceux que vous avez paſſé chez moi. Je ne ſais ce qui en eût été, répondis-je, mais je crois que j'aurois toujours eu le même reſpect, & que Mademoiſelle eût toujours été également ſage. Et moi je n'en crois rien, dit-il, du moins ſuis-je certain que vous ne lui auriez pas prêché la vertu, & j'aurois appréhendé qu'elle n'eût ſuivi vos conſeils; car quand une fille a de la confiance

aux gens, elle s'abandonne à leur conduite; & Dieu ſait où vous l'auriez menée. Mais quel plaiſir prenez-vous, repris-je, à nous laiſſer, Mademoiſelle & moi, au haſard de ſuccomber? Que ne conſentez-vous à notre mariage, puiſque vous paroiſſez l'approuver? C'étoit la fin ordinaire de nos converſations, & c'étoit à quoi il ne répondoit qu'en changeant de propos, ou en diſant qu'il n'y avoit rien de preſſé.

C'étoit ainſi que nous paſſions le temps. J'allois chez lui à tous momens, j'y mangeois tous les jours; & pour être en effet le gendre de la maiſon, il ne me reſtoit qu'à partager le lit de la fille. Ce fut à quoi je tâchois de la faire conſentir; mais j'eus beau lui faire remarquer les diſtinctions que ſon père avoit pour moi, & ſa tendreſſe pour elle, qui nous étoient de ſûrs garans de ſon conſentement, ſi notre commerce éclatoit d'une manière ou d'autre; & qu'il conſentiroit à notre mariage avec facilité, quand il n'y auroit plus pour lui d'autre parti à prendre, & qu'il verroit que nous aurions pris le nôtre; toute ma rhétorique fut inutile. Elle me laiſſoit parler & dire tout ce que je voulois, mais elle ne ſe laiſſoit point perſuader. Elle me répondoit en riant, qu'elle ne vouloit pas ſe mettre au haſard de me perdre, & qu'elle m'aimoit trop pour en venir juſques-là; que mon aventure, & ce que ſon père avoit dit

sur un sujet pareil, étoit son préservatif : Eh qui vous presse, poursuivit-elle en riant ! Ne savez-vous pas trouver ailleurs ce qu'il vous faut ? Non, répondis-je. Je puis trouver ailleurs quelque plaisir du corps, mais ce n'est qu'avec vous que je puis goûter ceux du cœur. Hé mon Dieu ! disoit-elle, la différence est, je crois, bien imaginaire.

Je n'en pus jamais tirer autre réponse. Enfin, par la suite du temps, je m'étois fait une manière de vie que je ne comprenois pas moi-même. Je voyois tous les jours un homme, dont la vie me faisoit mourir de chagrin, & que je ne pouvois pas haïr ; car outre ce qu'il avoit fait pour moi, il me recevoit comme son fils, & me faisoit rire. Je voyois tous les jours une fille que j'aimois jusqu'à la fureur, & dont j'étois aimé, à ce que je croyois, & cependant je ne ressentois aucun de ces mouvemens impétueux, auxquels l'amour rend si sujet ceux qui sont remplis de passion. Tout ce que j'en puis dire, c'est que ne voyant pas jour à réussir, après avoir tant manqué d'entreprises, le cœur & le corps s'étoient fait une habitude de se laisser conduire par l'esprit & par la raison, & s'étoient rendus traitables.

Enfin, après avoir vécu long-temps de cette sorte, Dupuis tomba tout d'un coup dans une très-grande foiblesse. La Nature défaillit en un instant. Il avoit assez vécu pour

songer à la mort. Il s'y prépara en bon Chrétien ; & comme cette fois-là il vit bien qu'il n'en pouvoit revenir, il voulut se reconcilier avec moi, & me faire lire jusqu'au fond de son cœur. Après qu'il eut reçu tous ses sacremens, il nous fit venir dans sa chambre sa fille & moi. Il en fit sortir tout le monde ; il la fit asseoir sur son lit, & moi dans un fauteuil à son chevet.

Il me conta en peu de mots, & sans se flatter, toute sa vie. J'y vis une suite perpétuelle de pertes & de malheurs ; mais parmi tant d'infortunes & beaucoup de débauches, j'y remarquai un fond de probité inépuisable. Il a été assurément un des plus honnêtes hommes du monde, d'une conscience nette & droite, & s'il l'avoit moins été, outre qu'une partie de ses malheurs ne lui seroient point arrivés, il auroit acquis des biens immenses, qu'il a mieux aimé mépriser que de faire plier sa bonne foi & son bon cœur. Il me dit que la certitude où il avoit été depuis très-long-temps de n'être point né pour être heureux, étoit ce qui l'avoit forcé de se précautionner contre tout. Qu'il n'avoit jamais douté que sa fille & moi n'en eussions fort bien usé à son égard, s'il avoit permis notre mariage. Que cependant il avouoit n'avoir jamais pu vaincre dans son cœur la crainte du futur. Je ne vous donne rien, poursuivit-il, en vous donnant ma

fille, elle est à vous par toutes sortes de raisons. Je vous demande pardon à l'un & à l'autre, de m'être si long-temps opposé à votre union ; mais je suis plus excusable que condamnable, de n'avoir pu vaincre dans mon cœur une foiblesse qui y étoit, & que la seule approche de la mort en chasse. Je sais que vous l'aimez véritablement, je ne saurois la remettre en de meilleures mains que les vôtres. Je vous la recommande pour elle-même ; j'ose y joindre ma considération, qui est celle d'un mourant, qui vous proteste, avec vérité, qu'il vous a toujours infiniment aimé & estimé pendant sa vie. Donnez-vous la main l'un à l'autre, j'espère qu'elle vous sera aussi chère après votre mariage, qu'elle vous l'a jamais été, parce que j'espère qu'elle sera toujours la même, & qu'elle ne vous fera jamais repentir de l'honneur que vous lui faites. Je prie Dieu qu'il vous comble de ses bénédictions. Je vous donne la mienne, poursuivit-il, en parlant à sa fille, mais c'est à la charge que vous vous en rendrez digne par votre vertu, & par un sincère & inviolable attachement à la personne de Mr. Des Ronais. Rendez graces à Dieu de vous avoir destinée à un homme comme lui ; ayez pour lui toute la tendresse qu'il mérite, & toute la reconnoissance que vous devez à l'honneur qu'il vous fait, car naturellement il pouvoit mieux

prétendre que vous, & ayez pour lui, sans fard & sans étude, toute la fidélité, la soumission & le respect qu'une honnête femme doit à son époux; c'est à ces conditions que j'attache ma bénédiction. Allez, poursuivit-il, s'adressant à moi, dites à mon Confesseur ce que je viens de vous dire, & demandez-lui s'il n'y a pas moyen de vous épouser dans ma chambre même. Je n'ai plus rien à prétendre au monde, & je mourrois tout-à-fait content si je pouvois vous voir l'un à l'autre, & voir ma fille, avant ma mort, dans une alliance assurée; que mille contre-temps peuvent faire manquer quand je ne serai plus. Hâtez-vous, si vous voulez que j'en aie la satisfaction; je sens mes forces, & je n'ai pas plus de trois heures de vie.

Il sembloit qu'il prévît ce qui devoit arriver après sa mort; mais le voyant dans une si bonne disposition, j'en voulus profiter. Je ne croyois pas qu'il fût si bas qu'il le disoit; car je lui voyois, outre un jugement net & un discours solide, une parole forte & les yeux vifs. Le pauvre homme se sentoit & se connoissoit mieux que moi. J'avois une douleur très-véritable de l'état où je le voyois. Les pleurs de sa fille qui étoient sincères me pénétroient. J'admirois la tranquillité dont il la consoloit; car il est certain qu'il mourut en Stoïque, & qu'il ne lui échappa jamais,

ni impatience, ni aucune parole qui marquât le moindre retour vers le monde. Je parlai à son Confesseur en sa présence; il m'avoua de tout. Le Confesseur nous dit qu'il ne pouvoit pas nous donner la bénédiction du mariage, sans la permission de l'Archevêque de Paris; mais qu'il ne doutoit pas de l'obtenir, dans l'état qu'étoient les choses. Nous le priâmes de se donner la peine d'y aller. Il le fit après avoir pris nos noms & nos qualités, & laissa un autre Ecclésiastique auprès de Dupuis. Nous y restâmes aussi. Ce fut-là que je vis dans un mourant une véritable & sincère résignation, & un véritable détachement de toutes choses : enfin, des sentimens tels que je souhaite les avoir, lorsque je serai dans le même état. Il nous récita ces vers-ci, que lui-même avoit faits.

SENTIMENS
DE DUPUIS MOURANT.

Bientôt enseveli dans un profond sommeil
Je ne verrai plus le Soleil.
Bientôt débarrassé des troubles de la terre;
Et bientôt au nombre des morts,
Je ne me verrai plus dans l'esprit & le corps
Contraint de soutenir une éternelle guerre.

Un

Un trépas desiré vient me fermer les yeux,
Je ne reverrai plus cet œil brillant des Cieux.
Je ne trouverai plus sa lumière importune,
Mes malheurs sont égaux au nombre de mes jours;
Je ne gémirai plus des coups de la fortune,
Ma mort en arrête le cours.



Ce n'est pas un mal que la mort;
Je m'y prépare sans effort.
Toujours obéissant aux Loix de la Nature,
Lorsqu'elle l'a voulu ma mère m'a conçu,
J'ai suivi volontiers ma pénible aventure,
Et je rends volontiers le jour que j'ai reçu.



Mortels, qui commencez aujourd'hui votre vie;
Je ne vous porte point d'envie.
Les troubles d'ici bas sont pire que la mort,
Si du fonds du néant j'avois pu les connoître;
Et que Dieu m'eût laissé le maître de mon sort
Je n'aurai jamais voulu naître.



Tous les jours opposés à de nouveaux malheurs;
Tous les jours exposés nouvelles douleurs
D'un corps sujet à pourriture;

Se sentir de chagrin dévorer jusqu'aux os ;
Voilà, foibles mortels, notre vive peinture ;
Ce n'est point en vivant qu'on trouve du repos.



Contre tous ces malheurs la mort m'ouvre un asyle,
Je m'y jette l'esprit tranquille.
Je ne reconnois point d'horreur dans le trépas.
Dans l'immense bonté du Créateur du monde,
Après les troubles d'ici bas,
Je ne vois qu'une paix profonde.

Comme je ne me souvenois pas d'avoir jamais vu ces vers, je lui demandai si c'étoit lui qui en étoit l'auteur. Il me dit que oui, & qu'il les avoit faits quelques mois auparavant. Je le priai de me les dicter ; il le fit, & ce furent presque ses dernières paroles ; car en me serrant la main & en demandant des prières, il expira entre mes bras. Sa mort m'arracha des larmes, & je secondai très-sincèrement la douleur de sa fille, qui étoit excessive.

La permission de nous marier arriva après son dernier soupir ; & elle nous fut inutile par l'obstination de cet Ecclésiastique, qui ne voulut jamais s'en servir, & qui nous dit que Monseigneur n'avoit accordé cette permission que pour satisfaire l'esprit d'un

homme mourant, & lui mettre la conſcience en repos du côté du monde, en l'obligeant à n'y plus ſonger. Qu'il nous marieroit très-volontiers, ſi Mr. Dupuis étoit encore en état d'en être le témoin & de le voir; mais que ſon dernier ſoupir avoit changé le tout, & que notre mariage ne regardant plus que nous, & nullement le mort, à qui il étoit déſormais indifférent, nous n'étions pas dans la ſituation de nous diſpenſer des cérémonies ordinaires de l'Égliſe.

Ce fut une néceſſité, il en fallut paſſer par-là. Quelque bonne mine que j'ai fait depuis à cet Eccléſiaſtique, il eſt certain que je lui veux tous les maux du monde; & il eſt en effet cauſe de tout le mal qui m'eſt arrivé depuis. Son zèle n'étoit pas condamnable dans le fonds, mais un ſacrement eſt toujours un ſacrement, de quelque manière qu'il ſoit adminiſtré; & à mon égard je me ſerois tenu auſſi bien marié que ſi je l'avois été par le Pape même, à la face de toute l'Europe: ce Confeſſeur fut plus circonſpect, & je perdis ma rhétorique auſſi-bien que Madame Dupuis & notre ami ſon fils, qui comme moi, firent leur poſſible. L'infidelle Manon, qui avoit ſon deſſein déjà formé, & qui apparemment n'avoit été retenue que par la préſence de ſon père, qui auroit blâmé ſon inconſtance, en fut, je crois, fort aiſe. Cependant je fus aſſez dupe pour croire

qu'elle agissoit de bonne-foi, quand faisant tréve à ses larmes pour un moment, elle pria cet Ecclésiastique de nous marier, & lui offrit même un présent fort considérable pour l'obliger de nous donner la bénédiction; mais la perfide voyoit bien qu'il étoit trop obstiné pour le faire.

Comme, excepté l'empêchement que Dupuis avoit toujours apporté à son mariage, jamais père n'en avoit usé mieux que lui, il est certain qu'elle en eut un regret très-sensible. Je la consolai le mieux que je pus, & m'affligeant avec elle, je la conduisis chez moi, ayant pris cette maison-ci, si-tôt mon affaire arrivée chez Madame de Ricoux, avec qui j'étois brouillé à cause de cette fille, qu'elle disoit que j'avois débauché chez elle; & n'y mangeant plus, je ne voulus plus y loger. J'y amenai donc Mlle. Dupuis, à qui Mlle. Grandet, pour lors veuve, & Madame de Contamine vinrent tenir compagnie, & je retournai chez elle, où j'avois laissé Madame Dupuis & son fils, belle-sœur & neveu du mort, & plusieurs autres parens, qui tous me regardoient comme le maître du logis, & qui me laissèrent faire comme je l'entendois. J'avois pris de votre commère toutes les clefs de l'appartement de son père & du sien. Je fis apposer le scellé, que je fis lever deux jours après. J'ordonnai la pompe funèbre, des prières, & de tout le

reste : enfin j'agis en tout, comme si j'avois été effectivement le maître. Lorsqu'on fit l'inventaire, je m'emparai de tout, je fis comme pour moi-même. L'infidelle me faisoit pourtant travailler pour un autre; mais je n'étois pas devin. Elle signa tout ce que je lui dis de signer, & ne signa pas ce que je ne voulus pas qu'elle signât. Enfin elle se rapporta de tout à moi, & ne s'en est pas repentie. Comme son père ne lui avoit pas laissé un sol de dettes, & qu'elle étoit seule fille & héritière, il n'y eut pas un mot de contestation. Elle n'eut qu'à essuyer les formalités de Justice, comme mineur émancipée, & Dupuis comme son curateur, toute la famille lui ayant déféré cet honneur, sans charge. Elle se mit en possession de tout de plein droit, & lorsque tout fut net chez elle & en bon ordre, je l'y reconduisis si abattue, que je n'osai lui parler de si-tôt de notre mariage.

Madame Dupuis sa tante, mère de notre ami, qu'apparemment elle avoit prié d'en agir ainsi, lui représenta en ma présence, que si elle se marioit si-tôt après la mort de son père, cela donneroit à parler; qu'on diroit dans le monde tout le contraire de la vérité, & qu'elle devoit laisser passer quelque temps. Cette raison étoit foible; chacun savoit ce qui en étoit : cependant je la pris pour bonne. Elle consentit la première

à différer, & la perfide ne cherchant qu'à gagner du temps, pour trouver un prétexte de rupture, me pria d'y consentir aussi. Cela me chagrina; je fis néanmoins tout ce qu'elle voulut. Je n'avois pas coutume de la contrarier en rien, & je consentis d'autant plutôt, qu'il m'étoit arrivé quelque affaire en Angoumois où il étoit à propos que j'allasse. Ce voyage devoit être environ d'un mois sur le lieu, & le temps d'aller & de venir, faisoit environ celui qu'elle vouloit retarder. Et comme sa tante lui dit encore qu'il n'étoit pas honnête qu'une fille seule tînt sa maison avec tant de domestiques, je lui conseillai d'aller passer ce temps-là chez elle, parce que j'espérois que la compagnie qu'elle y verroit, & sur-tout l'esprit jovial de son cousin, la retireroient insensiblement du fonds de sa tristesse; elle me crut, alla chez sa tante, & y est encore.

Quinze jours après, ou environ, j'allai la voir pour la dernière fois, étant la veille de mon départ; je lui vis écrire quelques lettres par la poste. Je ne m'en inquiétai point, sachant bien qu'étant pour lors maîtresse de son bien, dont une partie est située en Province, elle pouvoit avoir relation pour ses affaires avec des gens à qui elle étoit obligée d'écrire. Je m'apperçus pourtant qu'il y en avoit une entr'autres, dont elle avoit voulu me cacher l'adresse. Vou-

loir cacher quelque chose à un amant, c'est justement vouloir lui donner de la curiosité. Les termes où nous en étions pouvoient me permettre de lui demander à qui elle écrivoit. Je ne le fis pourtant pas. Je me contentai de laisser tomber un gant, & en le ramassant je levai la tête que j'avois baissée, & comme cette adresse étoit au-dessous, j'y lus le nom de Gauthier, sans savoir en quelle Ville. Cette adresse étoit de sa main, & le cachet étoit le sien : mais n'ayant jamais entendu parler d'aucun nom comme celui-là, je ne m'en embarrassai pas davantage.

Je partis pour mon voyage, au retour duquel nous devions être mariés. Nos adieux furent encore plus tendres qu'à mon premier voyage. J'agis cette fois-ci en homme impatient de jouir de sa conquête. Je ne vis uniquement que les gens à qui j'avois à faire. Je sacrifiai une partie de mes droits pour terminer promptement, & enfin je fus de retour à Paris quinze jours avant qu'on m'y attendît.

J'allai chez elle dès que je fus arrivé, avant même que d'aller chez moi ; elle n'y étoit pas. Il arriva dans le moment même que j'y étois, un Facteur avec deux Lettres pour elle. Sa femme de chambre qui savoit l'état où nous étions, me les laissa prendre. Je lui recommandai de ne point dire que j'étois venu, & cela parce que je voulois lui faire une surprise, en mettant une Lettre de ma

main dans une de celles que j'avois, afin de l'embarrasser, pour en rire. Cette fille me le permit, & j'allai chez moi me débotter ; car comme je vous ai dit, j'étois venu descendre chez elle. J'étois prévenu que ces Lettres ne parloient que des affaires qui concernoient son héritage, & qu'elle ne seroit pas fâchée que j'en eusse décacheté une. Je le fis donc sans hésiter. Mais quelle lecture ! Il faut être moi, pour bien concevoir ma rage & mon désespoir : je ne pouvois soupçonner qu'il y eût eu aucun tour là dessous. Le Facteur, des mains de qui je l'avois reçue, étoit le même qui m'en apportoit chez moi. Cette Lettre étoit signée par un nommé Gauthier. Cela me fit souvenir du soin qu'elle avoit pris de me cacher une adresse à un nom pareil. Je ne savois que dire, ni que penser. Vous êtes sans doute, en peine de savoir ce que chantoit cette Lettre, il est juste de vous le dire ; en voici la copie mot pour mot.

LETTRE.

» C'Est avec la dernière joie, Made-
» moiselle, que j'ai reçu votre Lettre
» du 14, & que j'ai appris qu'enfin vous
» n'êtes plus sous la tyrannie de votre père.
» J'ai mille fois admiré la complaisance que
» vous aviez pour lui, & la vertu avec la-
» quelle vous supportiez ses mauvaises hu-

» meurs. Je ne croyois pas que la pitié filiale pût s'étendre jusqu'à rendre des services tels que ceux que vous lui avez rendus dans sa maladie. Enfin vous êtes libre, j'en remercie Dieu tous les jours, tant pour vous que pour moi. Je n'ai plus que très-peu de temps à rester ici, & dans quinze jours au plus tard j'espère aller goûter auprès de vous tous les plaisirs que peut promettre un amour heureux, vainqueur de tant de traverses, & d'un rival favorisé par un homme de qui vous dépendiez. Tel qu'il soit ce rival, je vous jure sa perte si-tôt que je serai arrivé, ou ma mort me délivrera de l'horreur de vous voir entre ses bras. Puisque vous voulez bien vous donner à moi, rien ne m'empêchera d'être heureux, ni de vous prouver qu'on n'a jamais été plus fidèle, ni plus amoureux que Gauthier.

A Grenoble, le . . . . . .

De bonne-foi, mon cher ami, qu'auriez vous fait en ma place? Quel parti auriez-vous pris? On ne meurt point de douleur, j'en serois mort dans le moment même. Je restai plus d'une heure comme bête, tant un coup si imprévu m'avoit étourdi. La rage succéda à ma douleur. Je n'écoutai plus que ma fureur, & résolus de prévenir cet homme, qui promettoit si bien ma mort avant

que de m'avoir vu. Je mis la main à la plume; je ne me souviens plus de ce que j'écrivis dans le transport où j'étois. Je lui renvoyai ses Lettres sans avoir vu que celle de ce Gauthier, & lui envoyai aussi ce que je venois d'écrire. Je remontai à cheval dans l'instant même, & me rendis en poste à Grenoble, dans le dessein de voir si ce Mr. Gauthier seroit aussi méchant de près que de loin. La colère me donnoit des ailes; j'y fus en trente heures; & sans me reposer, je fis chercher cet homme par tout où je pouvois en apprendre des nouvelles; je n'en pus rien découvrir. Enfin rebuté de mes recherches inutiles, pire qu'enragé contre ma perfide, je traversai le Lionnois & le Forêt, & me rendis à Angoulême, résolu d'y rester jusqu'à ce que je l'eusse tout-à-fait oubliée. Quatre mois n'y ont pas suffi. J'y serois resté davantage, mais les intérêts de ma Charge, à laquelle il a fallu me faire recevoir, m'ont forcé de revenir à Paris il y en a environ trois, plus animé contre elle que jamais.

Elle vint pour me voir dès le lendemain que je fus revenu. Je fis dire que je n'y étois pas, & défendis qu'on la laissât jamais entrer si elle revenoit. Cet ordre a été exécutée: elle m'a écrit; je lui ai renvoyé ses Lettres cachetées, avec son portrait & d'autres bijoux que j'avois eu d'elle. Depuis ce temps-là son cousin & d'autres ont voulu nous,

bien remettre ensemble ; mais comme la trahison est trop noire & trop visible, je n'ai point voulu entendre parler d'elle. Elle ne m'a rien envoyé, je ne lui demande rien, si ce n'est qu'elle me laisse en repos. Elle n'est point mariée, & je ne sais ce qui peut l'en avoir empêché ; car outre son Gauthier, que je n'ai jamais pu découvrir, elle a été demandée par deux personnes qui valent mieux qu'elle, & qu'elle ne devoit pas refuser. Je n'ai pas cherché ce Gauthier avec beaucoup de soin, parce que j'ai cru que la meilleure vengeance que j'en pouvois tirer, étoit de les mépriser l'un & l'autre.

A présent je ne sais ce qu'elle veut vous dire, mais je sais bien que je n'ai pas imposé d'un mot ; & je crois que vous ne feriez pas autre chose que ce que je fais ; c'est-à-dire, de témoigner une très-grande indifférence, qui n'est pourtant pas telle que je la voudrois ; car pour vous en parler sincérement, j'ai toujours des retours de tendresse qui me rappellent vers elle ; mais il me semble que la perfidie est trop noire pour ne me pas abandonner tout-à-fait à mon dépit & à mon honneur.

Si Mlle. Dupuis, reprit Des Frans, est une infidelle, j'approuve fort votre procédé. Elle ne mérite pas qu'un honnête homme songe à elle ; mais n'étant pas prévenu comme vous, je jurerois qu'il y a là-dessous

du mal-entendu. En effet, comment auroit-elle fait pour pratiquer ce Mr. Gauthier, sans que vous l'eussiez jamais vu, vous qui étiez toujours chez elle ? A quelle fin se promettre à deux en même-temps ? Pourquoi vous manquer après tant de démarches faites en votre faveur ? Qu'auroit-elle eu à venir tant de fois vous chercher ? Que pourroit-être devenu ce Gauthier ? Pourquoi vous écrit-elle ? Et enfin si elle est infidelle, pourquoi tenter votre raccommodement ? Tout cela cache un mystère dont vous devriez déja être éclairci, & je suis sûr qu'il y a du mal-entendu, ou du moins de la précipitation de votre côté, & du hasard du sien ; ou bien elle est la plus fourbe & la plus scélérate fille qui soit au monde, puisque Sylvie est morte.

Je ne sais ce qu'il peut y avoir, reprit Des Ronais ; je vous avoue que je n'y connois rien moi-même, & que les faits ne me paroissent pas bien concertés. Je vous prie, quand vous la verrez, si la conversation tombe sur moi, comme je n'en doute pas, faites en sorte d'en savoir la vérité. Un regard fixe qu'elle jeta sur moi avant-hier, dérangea une partie de ma colère ; & c'est pour cela que je ne veux pas lui parler moi-même. Cela vaut fait, reprit Des Frans, & dès aujourd'hui vous en saurez des nouvelles. J'ai promis à son cousin d'y aller demain, mais il n'est que cinq heures, il fait beau, je suis en état de

ſortir, & je n'ai rien à faire. Si vous voulez me le permettre, j'irai tout préſentement, & à mon retour je vous en dirai des nouvelles certaines en ſoupant. Je n'y tarderai qu'autant de temps qu'il m'en faudra pour m'inſtruire de ce que je veux ſavoir; car, franchement j'ai beſoin de repos, n'ayant preſque point repoſé ces deux dernières nuits que j'ai paſſé à la noce de Mr. de Juſſy, & j'étois fatigué de mon voyage.

Des Ronais le remercia de ſes offres, & ne les accepta que pour le lendemain, qu'il ſortit à l'iſſue du dîner. Il vit ſes oncles qui étoient de retour, & qui le reçurent fort bien, parce qu'il ne leur demanda rien. Il leur témoigna qu'il vouloit ſe fixer à Paris, & les pria de l'aider de leurs lumières pour lui faire acheter une Charge, telle qu'il leur témoigna en vouloir une, & alla enſuite paſſer le reſte de l'après-midi chez la maîtreſſe de ſon ami.

Ils ſe firent mille civilités l'un à l'autre. La belle Dupuis lui fit mille queſtions, à quoi il répondit, & finit par dire qu'étant arrivé comme étranger dans ſa Patrie, il avoit été fort heureux de rencontrer Mr. Des Ronais, qui par ſes honnêtetés, & la retraite qu'il lui avoit donné chez lui, lui avoit fait connoître qu'il avoit toujours pour lui la même amitié qu'ils avoient contracté dès leur première jeuneſſe. C'eſt, ajouta-t'il, un fort honnête

homme à qui je ferois ravi de rendre service. Vous le pouvez, reprit Mlle. Dupuis, en le remettant dans son bon sens, dont il est privé depuis huit mois. Il ne m'a rien paru dans lui que d'un homme fort sage, reprit Des Frans: c'est pourtant un fou, & vous en conviendrez vous-même, ajouta-t'elle, quand vous saurez les extravagances qu'il m'a faites. Il m'a raconté, dit Des Frans, ce qui s'est passé entre vous deux. Eh! vous a-t'il raconté, interrompit-elle, les belles visions qu'il s'est allé mettre dans la tête? J'en ai eu pitié au commencement, poursuivit-elle. J'ai fait ce que j'ai pu pour le désabuser; je ne me suis pas contentée d'aller chez lui plusieurs fois, quoiqu'il ait eu l'incivilité de me refuser sa porte dès la première. Cette action qui a scandalisé tout le monde qui l'a sue, ne m'a point rebutée. Je lui ai écrit coup sur coup, il m'a renvoyé toutes mes Lettres sans les lire. Il fait bien pire, car par-tout où il me voit, il me brusque, bien-loin d'avoir pour moi la moindre des civilités que son sexe doit au mien; & tout cela fondé sur une Lettre que j'ai voulu mille fois lui expliquer, sans qu'il ait voulu m'entendre. Dites-moi de bonne-foi, ajouta-t'elle, s'il n'est pas étonnant qu'un homme assez fou pour courir en Dauphiné, dans le dessein de se battre avec un rival, refuse de faire un pas pour s'expliquer avec une fille qu'il aime? Car quelque mine

qu'il faſſe de me haïr, le pauvre garçon ſe trompe. Je le connois trop bien pour prendre le change. De mon côté je ne m'en cache pas; quoique je doive être rebutée de ce que j'ai fait, & de ſon peu de confiance en moi, je l'aime toujours également. J'ai voulu lui donner de la jalouſie pour l'obliger d'en venir aux explications, j'ai perdu mon temps. Il n'a tenu qu'à moi de me marier, & fort avantageuſement; mais je ne puis ſonger qu'à lui, & je mourrai fille, ou je l'épouſerai. Je le regarde toujours comme devant être mon époux, non-ſeulement par la volonté & l'ordre de mon père, mais parce que je n'aime que lui. J'ai été fort long-temps à pleurer ſon changement, ou plutôt ſon opiniâtreté; je n'en ſuis point conſolée, mais enfin il faut finir. Vous êtes ſon ami, ayez pitié de l'état où nous ſommes lui & moi. Je ſuis laſſe de me tourmenter inutilement; faites-nous la grace de ſavoir de lui quand il veut que je me juſtifie; cela ſera bientôt fait. Je n'ai qu'à lui dire ce que je lui ai pluſieurs fois écrit. Si nous nous raccommodons, nous vous aurons obligation du raccommodement; & ſi vous ne vous racommodez pas, reprit Des Frans en riant, quelle obligation m'aurez-vous? Je vous en aurai en mon particulier, reprit-elle, celle d'avoir achevé de me déterminer à me jeter dans un Couvent avant la fin de la ſemaine. Mais je crois que

nous renouerons, car je ſuis ſûre qu'il m'aime autant que jamais; & pour moi je vais vous montrer à quel point je l'aime, puiſque je garde encore des meſures avec lui, après en avoir reçu l'impertinente Lettre que voilà, & que je vous prie de lire. Elle lui mit une Lettre entre les mains; il l'ouvrit & lut.

LETTRE.

» LE haſard vient de me découvrir vo-
» tre perfidie; je vous renvoie la
» Lettre de votre cher amant, à qui j'en
» vais porter réponſe, pour ce qui me re-
» garde. Vous lui avez apparemment dit que je
» ſuis un lâche, puiſqu'il jure ſi bien ma
» perte ſans me connoître. Il faut le voir,
» ce nouveau Mars. Je vais lui porter ma
» vie, ou lui arracher la ſienne. Je ne vais
» pas vous diſputer, vous ne le méritez pas;
» je ſerois faché d'avoir fait une pareille dé-
» marche pour une perfide comme vous. Je
» vais lui faire voir que vous n'êtes pas
» ſincère, en lui mandant que je manque de
» cœur. J'en ai pourtant aſſez pour ne me
» venger de vous, qu'en vous mépriſant
» comme la plus infame des créatures. Je
» vous regarde comme une perdue, plus
» digne de compaſſion que de haine. Adieu,
» votre deſtin me vengera de vous. A force
» de chercher vous trouverez quelque plu-

» met de votre manière. Je vous renvoie
» tout ce que j'ai à vous. J'ai brûlé vos
» Lettres ; votre esprit est trop fertile en
» galanterie pour avoir besoin d'un pareil
» modèle, & j'estime vos faveurs à l'égard
» de celles des courtisannes.

Vous voyez bien, poursuivit-elle après qu'il eut lu, que votre ami a pris tout de bon la chèvre. Vous voyez bien que je devrois le laisser-là ; mais non, je l'aime trop pour n'avoir pas pitié des peines qu'il se donne à plaisir. Je n'ai montré cette Lettre qu'à deux Dames de mes amies. Si mon cousin l'avoit vue, ils ne seroient pas si bons amis qu'ils sont. Je vous la confie pour la rendre à Mr. Des Ronais. Je l'ai toujours regardé comme mon mari ; sur ce pied-là je pardonne à ses mauvaises humeurs, & veux en agir avec lui comme si j'étois en effet sa femme, parce que je la serai quand il voudra. Ainsi je passe pardessus tous les égards que je me dois, comme fille. Mais s'il abuse encore cette fois-ci de ma bonté, vous pouvez lui dire que ce sera assurément la dernière.

Concertons tout, reprit Des Frans ; la Lettre qu'il ouvrit vous étoit adressée ; elle quadroit à vos aventures ; elle étoit d'un amant favorisé ; & je ne vois pas que Mr. Des Ronais ait beaucoup tort d'avoir pris feu. Il est vrai, dit-elle, qne la Lettre m'étoit adressée, mais il n'est pas vrai qu'elle

fût pour moi ; c'est ce que je lui ferai connoitre si tôt qu'il voudra. L'homme qui l'a écrite, & la Demoiselle pour qui elle étoit, sont mariés ensemble, & sont tous deux à Paris. Il est bon que l'éclaircissement se fasse en leur présence, afin que Mr. Des Ronais parle à Mr. de Terny, qui est le Gauthier de cette Lettre. Mr. de Terny lui montrera de son écriture, & on lui dira pourquoi elle étoit sous un nom emprunté, & qu'elle m'étoit adressée. J'enverrai demain querir le mari & la femme pour dîner ici : je suis certaine qu'ils y viendront ; venez-y aussi, & amenez Mr. Des Ronais ; je suis fort trompée si nous ne nous séparons bons amis. Et si Mr. Des Ronais, dit Des Frans en riant, ne veut pas venir, que lui dirai-je ? Que vous le ferez mettre aux petites Maisons, reprit-elle aussi en riant. Et pour témoigner que vous parlez par mon ordre, voilà avec sa belle Lettre mon portrait que je lui renvoie. Rendez-le lui, & dites-lui de ma part qu'il est un fou de me l'avoir renvoyé, que j'ai encore le sien, & que je le garderai toute ma vie. Je vois bien, reprit Des Frans, en riant, que votre raccommodement sera bientôt fait ; car si vous l'aimez, je vous jure qu'il vous aime bien aussi, & que ce n'est qu'un dépit amoureux qui le tient. Avouez tout, interrompit-elle, & convenez qu'il est un extravagant, au désespoir à présent de n'a-

voir pas accepté les moyens que je lui ai donnés de s'éclaircir.

Comme ils difcouroient ainfi, il arriva une Dame d'une magnificence achevée, qui venoit voir Mlle. Dupuis. Des Frans voulut fortir, mais il en fut empêché par elle-même. Vous ne reconnoiffez pas Madame, lui dit la belle Dupuis, vous ne la regardez qu'avec indifférence. Il la regarda pour-lors avec attention. Je demande pardon à Madame, dit-il, fi je ne me la remets pas d'abord. J'ai quelque idée de l'avoir vue, mais je ne puis me fouvenir où c'étoit. Je fuis tellement changée depuis ce temps-là, reprit cette Dame, que je ne m'étonne pas, Monfieur, que vous ne me remettiez point. Si peu de gens jetoient les yeux fur moi il n'y a que fix ans, j'étois fi peu de chofe dans le monde, que quelqu'idée que vous en ayez, vous ne vous imaginerez jamais qui je fuis à préfent. Je ne fais point ce que vous êtes à préfent, Madame, reprit-il, mais vos traits me rappellent une fille qui demeuroit dans une maifon où je fréquentois fouvent. Je n'ofe pas vous la nommer, par la grande difproportion de l'état où je vous vois, à celui où étoit cette fille. Vous ne vous trompez pourtant pas, reprit cette Dame. Eft-il poffible, Madame, reprit-il, que ce foit vous que j'ai vue autrefois fi différente de vous-même? Oui, interrompit la belle Dupuis, Madame eft là

même personne que vous avez connue sous le nom d'Angélique, & qui ne doit à présent sa fortune qu'à sa beauté & à sa vertu. Elle est à présent femme de Mr. de Contamine. Ah ! Madame, reprit promptement Des Frans, est-il possible que ce que Mlle. Dupuis me dit, soit une vérité ? Oui, Monsieur, répondit cette Dame, c'en est une; tout le monde sait ce que j'ai été autrefois, & je m'en souviendrai toujours, pour me confirmer dans la reconnoissance que je dois à Mr. de Contamine, & à Mlle. Dupuis, qui a bien voulu se donner pour moi des peines, dont je lui aurai obligation toute ma vie. Vous savez bien que je lui en ai quelqu'une, mais les dernières que vous ignorez, & que vous apprendrez quand il vous plaira, sont celles à qui je dois tout ce que je suis. Je n'ai rien fait pour vous, Madame, qui mérite tant de reconnoissance, reprit cette aimable fille; vous ne devez votre rang qu'à votre mérite; vous êtes seule qui puisse me faire dire que la fortune seconde quelquefois la vertu. J'ignore, reprit Des Frans, quels services Mademoiselle a pu vous rendre, mais Madame, après vous avoir vue ce que je vous ai vue, vous voir à présent l'épouse de Mr. de Contamine, je vous avoue que c'est un changement qui me passe, & que je ne puis presque comprendre. Eh bien, reprit l'aimable Dupuis, retournez chez Mr.

Des Ronais, il ſait l'hiſtoire de Madame, elle a bien voulu la lui dire elle-même; dites-lui qu'il vous en faſſe le récit, il ne vous ennuyera pas, & je ſuis ſûre que Madame ne ſera pas fâchée que vous l'appreniez; car, outre qu'il n'y a rien qui ne ſoit à ſon avantage, je lui ai mille fois entendu parler de vous avec éloge: & cela me fait croire que Des Ronais ne la déſobligera pas.

Je ne ferai jamais fâchée que Mr. Des Ronais diſe à Mr. Des Frans ce qu'il ſait de moi, reprit cette Dame, & ſi j'étois fâchée de ce que quelqu'un ſait mes affaires, ce ſeroit de ce qu'il les ſait lui-même, ſans avoir voulu me laiſſer voir clair dans les ſiennes, ni que je fuſſe ſa confidente; Mlle. Dupuis, pourſuivit-elle, me dit dès-hier que vous viendriez la voir aujourd'hui, c'eſt ce qui m'y a fait venir. Vous êtes l'ami de Des Ronais, dites-lui de ma part que je ſuis ſcandaliſée de ſon peu de civilité; qu'il devoit m'écouter quand j'ai voulu lui parler de ſa maîtreſſe; qu'il ne pouvoit pas moins faire par complaiſance pour mon ſexe, s'il ne m'écoutoit pas pour ſes intérêts propres; qu'il eſt cauſe du peu d'embonpoint de Mademoiſelle, & que je lui en veux bien du mal. Dites-lui pourtant que je ne ſuis pas malfaiſante, & qu'au lieu de me venger de lui, comme je le pouvois, en animant ſa maîtreſſe contre ſes manières déſobligeantes, j'ai toujours

soutenu que ce n'étoit au commencement qu'un dépit amoureux, que la bonté de Mademoiselle a nourri, & qu'une fierté hors d'œuvre de sa part a prolongé.

La belle Dupuis lui rendit compte de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec Des Frans, qui continua. Des Ronais est trop heureux, Madame, dit-il, d'avoir une aussi bonne protectrice, & une maîtresse si tendre, & je vous jure que s'il ne se rend pas à ce que je vais lui dire, je romprai avec lui pour toujours. Amenez-le nous seulement, lui dit cette Dame en riant; Mr. de Contamine & Madame de Coligny seront demain tout le jour à St. Germain, je viendrai dîner ici; je m'en prie moi-même, & je me fais fort que nous le rendrons plus souple & humilié devant sa maîtresse, qu'un Novice de Couvent devant son Provincial. Il le promit, & sortit.

Des Ronais l'attendoit avec impatience. Hé bien, lui dit-il, dès qu'il le vit, avez-vous de bonnes nouvelles à me dire? Non, répondit Des Frans en riant, mais j'ai à vous quereller de la part de ma commère, qui est fort innocente de la Lettre dont vous l'accusez d'être l'héroïne, & de la part de Madame de Contamine, que j'ai laissé chez elle. Vous êtes trop heureux en bonne amie & en maîtresse; on vous aime toujours, & on est sûre d'être aimée aussi. On vous traite de fou

& d'incivil, & on vous rend juſtice. On eſt prêt à vous épouſer, & pour arrhes de la noce, voilà le portrait de la future épouſe que je vous rapporte, avec la belle Lettre que vous lui avez écrite. On vous fera connoître les *qui pro quo* demain à dîner; le rendez-vous eſt pris. Le prétendu Gauthier, qui n'eſt qu'un nom en l'air, s'y trouvera. C'eſt Mr. de Terny qui s'eſt ſervi du nom & de l'adreſſe de ſon valet de chambre, pour des raiſons que vous ſaurez. Il écrira devant vous pour vous convaincre qu'elle étoit de ſa main; & ſa femme, pour lors ſa maîtreſſe, vous certifiera qu'elle l'a reçue. On vous dira pourquoi ces Lettres étoient adreſſées à votre maîtreſſe, & pourquoi elle renvoyoit les réponſes. Enfin, on vous ſatisfera, on vous pardonnera vos bruſqueries, & on vous épouſera ſi vous voulez. Sinon pour vous montrer qu'on ne reſte dans le monde que pour vous, on ſe mettra dans un Couvent.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous dire; & que vous preniez bien garde à vous bien ſervir de cette occaſion-ci; car ſi vous la refuſez, vous pouvez compter que ce ſera la dernière. J'ai promis de vous mener au rendez-vous, ſinon j'ai promis de rompre avec vous. Je tiendrai ma parole de quelque côté que ce ſoit, c'eſt à vous à choiſir. Je ne veux entendre ni vos *ſi* ni vos *mais*; je veux ſeulement que vous m'appreniez l'hiſtoire de

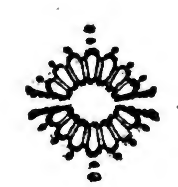
Madame de Contamine. Vous la savez d'elle-même, & elle & votre maîtresse vous chargent de me l'apprendre. Vous me dites-là tant de choses à la fois, répondit Des Ronais, que je ne sais par où je commencerai pour vous satisfaire. Comment se peut-il qu'une Lettre qui est écrite à une fille, qui quadre si bien à son sujet, qui lui est adressée sans enveloppe, & qu'elle reçoit par la poste, ne soit pas pour elle ? Tous les faits sont vrais, repris Des Frans, on vous les avoue; mais on nie la conséquence que vous en tirez. On vous en instruira demain, j'y serai présent : toujours puis-je vous assurer que le changement que vous avez remarqué dans la beauté de votre maîtresse ne provient que du chagrin qu'elle a de vos manières. Elle n'aime que vous, elle ne compte que sur vous; c'est de quoi je puis vous répondre. Elle a voulu vous instruire de tout, & de bouche & par écrit. Elle a fait ce qu'elle a pu pour vous rappeller, & ce n'est que votre faute d'avoir été si long-temps brouillés. Voilà tout ce que je puis vous dire, ne sachant rien de plus. Demain vous saurez le reste; & j'ai fort envie de savoir l'histoire de Madame de Contamine, & comment une fille que j'ai vu servir à la chambre de la mère de votre maîtresse, a pu s'élever à la fortune où elle est à présent; c'est ce que je ne comprends pas.

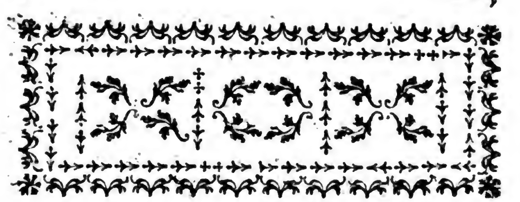
Vous seriez le seul, reprit Des Ronais, qu'un

qu'un tel changement ne surprendroit pas. Il a surpris tous ceux qui l'ont su; & ce qui étonne encore davantage, c'est qu'elle a épousé Mr. de Contamine du consentement de Madame de Contamine la mère, qui est la femme de France la plus ambitieuse, & qui destinoit son fils à un des plus riches partis du Royaume. Il est encore vrai qu'elle ne l'a retenu par aucune faveur; au contraire c'a été sa vertu qui l'a charmé, & qui l'a obligé de l'épouser. Il est encore vrai que quoiqu'elle le désespérât par ses froideurs, il lui savoit bon gré dans le fonds de l'ame d'en agir avec lui comme elle en agissoit; & la considération de sa vertu à elle, & de son respect à lui pour sa mère, ont été cause du consentement de Madame de Contamine à leur mariage.

Je vous parlerai une autrefois de Mlle. Dupuis: je ne sais pas bien moi-même ce que j'en pense à présent, & si vous voulez m'entendre, vous allez apprendre l'histoire que vous avez envie de savoir. Vous saurez cependant, avant que de la commencer, que Mr. de Jussy est venu pour vous voir. J'ai fait mon possible pour le retenir, mais ses affaires ne lui ont pas permis de vous attendre. Je l'ai reconduit à son carrosse, dans lequel j'ai vu son épouse, qui m'a paru une très-belle personne, & qui m'a donné beaucoup d'envie d'apprendre leur histoire. Vous la saurez une autrefois, reprit Des Francs: je

ferai fort aise que Mr. Dupuis, Madame de Contamine, & ma commère la sachent aussi; elle pourra servir à la réconciliation de Jussy avec Madame de Mongey. Il est vrai, dit Des Ronais, qu'elle n'est point de ses amis. Elle en parle comme d'un fourbe. Vous en saurez le sujet, reprit Des Frans. Nous irons demain si vous voulez voir Jussy & son épouse; pour aujourd'hui parlons de Mr. & de Madame de Contamine.





HISTOIRE DE MONSIEUR DE CONTAMINE ET D'ANGÉLIQUE.

POur vous faire bien comprendre toute la disproportion qu'il y a dans ce mariage, dit Des Ronais, il est à propos de vous faire souvenir de ce qu'ils étoient tous deux avant que le sacrement les eût égalés. Il faut commencer par lui. Il est fils d'un homme de robe extrêmement riche de lui-même, & qui outre cela, avoit gagné des biens immenses dans des emplois très-considérables

qu'il avoit eus pour l'Etat, non pas dans les partis; ses biens, quoique très-grands, viennent par des voies légitimes, c'est-à-dire, par succession. Il avoit de la qualité, étant d'une maison qui s'est toujours distinguée par son attachement à la personne de nos Rois, mais plus connue dans la Robe que dans l'Epée, quoiqu'il en soit sorti de très-braves gens, & qui ont servi dans les armées avec éloge. Avec le bien qu'il avoit de son côté, il lui en vint encore d'autre par son mariage avec la fille d'un partisan puissamment riche, duquel elle est restée seule héritière; ses frères & sœurs étant morts avant père & mère, & après le mariage avec le père de notre Héros, c'est à présent la belle-mère d'Angélique. Quoiqu'elle ait vécu assez long-temps avec le père de Contamine dans une union parfaite, ils n'ont pourtant jamais eu qu'un seul enfant, qui est celui dont nous parlons. Elle étoit encore en âge de se remarier lorsqu'elle est restée veuve, n'ayant au plus que vingt-neuf ou trente ans, dont elle avoit passé près de quinze ans avec son mari; mais elle a préféré le veuvage & le plaisir d'élever un enfant de six ans, qui lui restoit d'un homme qu'elle avoit tendrement aimé, à tous les partis qui lui ont été offerts, quoiqu'il s'en soit présenté, qui à juste titre portoient la couronne sur leurs Armoiries. Son fils & Angélique sa brue demeurent avec elle; & celle-

ci a si bien su s'en faire aimer, que lorsqu'elle est partie pour aller à une Terre proche d'ici, il n'y a pas long-temps, Contamine a été obligé de cacher sa femme, parce que la belle-mère ne peut plus s'en passer, & qu'elle voudroit l'avoir toujours avec elle; en un mot, elle a cinq ou six fois dit en riant, que si sa brue étoit en danger, elle s'y jeteroit pour la sauver ou la partager avec elle, & que si c'étoit son fils elle se contenteroit d'appeller du secours, & crier sauve qui peut.

Il est d'une taille un peu au dessus de la moyenne, assez bien prise, mais embarrassée. Il a lès yeux noirs comme les sourcils, les cheveux & la barbe; le visage blanc, plein, uni & vermeil, le front large; la bouche belle pour un homme; les dents bien blanches & bien rangées; la voix forte, le son agréable & les mains potelées & charnues: enfin, on peut dire qu'il est ce qu'on appelle un bel homme. Pour de l'esprit, il n'en manque pas, mais il l'a timide. Il est sincère, obligeant, bon ami, d'une humeur fort douce, & pourtant capable d'un grand attachement. Il pleure quand il veut; ce qui lui a été d'un grand secours auprès de sa mère, car les femmes se laissent toutes prendre par-là. Il est honnête homme, de conscience, de probité & de parole; son mariage seul suffiroit pour lui en attirer la réputation, quand même d'autres actions ne l'auroient pas fait paroître tel.

Il étoit, comme vous voyez, soit par ses biens, par sa personne & par son esprit, en état de rendre une femme très-heureuse, soit pour l'abondance, ou pour la tranquillité de la vie, & pouvoit lever les yeux aux premiers partis. Sa mère lui en a proposé plusieurs, qui ont fait depuis le bonheur de ceux qui les ont épousées, mais son fils ne seconda pas ses desseins; il les refusa, & jeta les yeux sur une fille qui paroissoit infiniment au dessous de lui.

Ce fut sur Angélique que vous venez de voir, & que vous avez connue dès le temps qu'elle demeuroit chez Madame Dupuis sa mère. Son père étoit un Gentilhomme d'Anjou, cadet des cadets, n'ayant que la cape & l'épée, & qui outre cela épousa une Demoiselle de son Pays, qui n'en avoit pas plus que lui. Son malheur voulut qu'il fut attaché à la fortune de Mr. le Maréchal d'Hocquincourt, & qu'il fut tué dans un parti contraire à celui du Roi. Sa mort laissa sa veuve privée de tout secours, & chargée d'une petite fille, qui est Angélique, dont nous parlons; & encore le Maréchal d'Hocquincourt ayant été tué lui-même peu de temps après, cette femme fut obligée de chercher une condition pour vivre, n'ayant pas de quoi subsister, bien-loin d'en pouvoir donner à sa fille. Mr. Dupuis obligea sa femme de prendre cet enfant, plutôt par charité que pour autre chose;

car dans l'âge de sept ou huit ans où elle étoit, elle ne pouvoit pas rendre de grands services. Madame Dupuis qui étoit charitable, en eut beaucoup de soin. Elle lui fit apprendre à lire & à écrire, pour en être soulagée dans le détail de son ménage, son mari n'étant pas d'humeur d'entrer dans quantité de menues dépenses, dont pourtant il vouloit quelquefois, pour la chagriner, qu'elle lui rendit compte, quoiqu'il n'ait jamais rien exigé de pareil de sa fille. Angélique y resta six à sept ans ; & Madame Dupuis étant morte, son mari voulut mettre Angélique dans le Couvent où étoit votre commère ; mais dans ce moment une des bonnes amies de la défunte, qui connoissoit Angélique, la demanda à Mr. Dupuis pour être auprès de sa fille, qu'elle alloit mettre fille d'honneur auprès de Madame la Princesse de Cologny. Dupuis qui connoissoit cette femme pour femme de vertu, la lui accorda volontiers, & parla à Angélique comme s'il avoit été son père : aussi y prenoit-il intérêt, parce que son père à elle avoit été Cornette de la premiere Compagnie, ou de la Mestre de Camp du Régiment de Dupuis, & qu'il l'avoit connu pour fort brave homme.

Voilà le fondement de la fortune d'Angélique, qui au lieu d'aller dans un Couvent avec votre commère, entra au service de Mlle. de Vougy, à peu-près de son âge, la

quelle Mlle. de Vougy fut reçue fille d'honneur de la Princesse de Cologny, deux ou trois jours après. Elle n'avoit pour-lors qu'environ quinze à seize ans. Je n'ai que faire de vous en faire le portrait, vous venez de la voir. On ne peut être mieux faite pour une petite personne. C'est une beauté achevée & régulière, en un mot c'est un raccourci de ce que la Nature peut produire de plus beau & de plus accompli; & il faut bien que cela soit, puisqu'elle a si bien engagé un homme, dont l'esprit doux & modéré ne paroissoit pas susceptible d'un engagement si solide. Elle a de l'esprit infiniment, & le tourne comme elle veut; elle en a eu besoin pour parvenir où elle est. Elle a beaucoup de lecture, & une mémoire excellente; elle chante à charmer, danse fort bien, peint fort joliment en mignature: enfin elle est universelle. Elle est sage, du moins il y a beaucoup d'apparence que si elle ne l'avoit pas été, elle ne seroit jamais parvenue où elle est. Contamine lui a offert toutes choses pour en triompher sans sacrement; elle a tout refusé, & a mieux aimé risquer tout, que d'en avoir une partie par un bout qui ne lui fit point d'honneur. Elle a réussi, mais son bonheur s'en est mêlé, car sans lui, toute sa vertu & sa beauté l'auroient laissée en chemin. Elle ne se méconnoît point; c'est ce qui fait dire qu'elle est digne de sa fortune. Elle est

fort pieuse, fort charitable, fort bonne amie, secrette, point médisante ni satyrique; peut-être que sa politique a part à ses vertus; quoiqu'il en soit, si elle se contraint, elle se contraint fort bien, car tout paroît en elle fort naturel & sans fard.

Elle étoit donc fille de chambre de Mlle. de Vougy; sa maîtresse apprenoit à danser, chanter, & d'autres choses qu'on fait apprendre aux filles de qualité. Angélique qui étoit toujours auprès d'elle, profita plus qu'elle des leçons qu'on lui donnoit. Elle apprit en perfection tout ce qu'on enseignoit à sa maîtresse, sur-tout l'Italien & la Musique, & cela sans avoir d'autres maîtres que les siens, qui ne leur parloient que très-peu.

Cette Demoiselle fut obligée d'aller chez Madame de Contamine, pour une affaire qu'un de ses parens avoit avec elle, & qu'il lui avoit recommandée. Elle y mena Angélique: Contamine la vit & en devint tout d'un coup amoureux. Il ne lui parla point cette fois-là, il se contenta de l'admirer. L'affaire que Mlle. de Vougy avoit entreprise pour son parent, étoit pour un chemin qui avoit été reculé par un Fermier de Madame de Contamine, & jeté sur les terres du cousin de cette Demoiselle. Son prétexte étoit que ce chemin étoit plus court & plus droit: mais en effet c'étoit une entreprise de ce Fermier, qui vouloit chagriner ce Gentilhom-

me, & augmenter d'autant le revenu de sa terre. Cela faisoit beaucoup de tort au parent de Mlle. de Vougy, dont la terre étoit d'autant diminuée, & qui, à toutes choses près, n'étoit qu'un pauvre Gentilhomme de Campagne, en comparaison de Madame de Contamine. Et comme il ne vouloit pas plaider contr'elle, il avoit prié sa cousine de faire en sorte que cette Dame lui rendit justice à l'amiable. Les raisons de ce Fermier paroissoient bonnes, ainsi cette affaire ne pût pas se terminer si-tôt; & pour en venir à bout, il étoit écrit dans le Ciel qu'Angélique y prendroit part.

Sa maitresse fut obligée d'aller souvent chez Madame de Contamine; elle l'y menoit toujours avec elle; & Contamine, qui la voyoit toujours, en devenoit toujours de plus en plus amoureux. Une fois que Mlle. de Vougy y alla, elle entra seule dans le cabinet de Madame de Contamine, & laissa Angélique seule dans l'antichambre. Contamine y entra & s'approcha d'elle. J'ai bien du plaisir, lui dit-il, ma belle fille, de vous voir ici bien souvent. Il y paroît, Monsieur, répondit-elle, par la nécessité où Madame votre mère & vous mettez Mlle. de Vougy d'y venir tous les jours. En êtes vous fâchée, dit-il? Je n'en suis pas fort aise du moins, répondit-elle, non-seulement parce que je prévois que Mlle. de Vougy perdra ses pas,

mais aussi parce qu'elle est obligé de faire bien souvent une figure indigne d'elle. Ajoutez, reprit-il, que vous êtes fâchée vous-même de rester à l'attendre toute seule dans une maison où vous ne connoissez personne, & où vous perdez un temps que vous employeriez beaucoup mieux ailleurs avec votre amant. Je n'ai rien à vous répondre, Monsieur, lui dit-elle, la solitude ne m'épouvante pas dans une maison d'honneur comme la vôtre, & sur-tout si proche de Madame votre mère; & supposé que je regrettasse ici la compagnie d'un amant, vous êtes d'un ordre trop élevé pour vous abaisser jusqu'au point de vous en faire confidence; mais soit par cette raison ou par une autre, si j'étois la maîtresse, je ne solliciterois pas davantage une bagatelle, après en avoir été refusée par des gens, qui n'ayant pas eu l'honnêteté de l'accorder dès la première demande qu'on leur en a faite, ne l'accorderont assurément pas, quelque sollicitation qu'on emploie auprès d'eux. Que savez-vous, dit-il, si on n'a pas quelqu'intérêt caché qui oblige de vous refuser, afin de vous obliger à venir demander? Je dirois, répondit-elle, que le motif seroit très-peu honnête, & qu'il faut que les gens qui ont envie de voir ici si souvent Mlle. de Vougy, ne la considèrent guères, puisqu'ils lui donnent toute la peine de l'aventure, & qu'ils pourroient lui

en épargner une partie en venant la voir à leur tour. Mais si c'étoit vous, & non pas elle, qu'on voulût voir, reprit-il, qu'en diriez-vous ? Je ne sais point répondre à un pareil compliment, dit-elle, les gens d'ici qui pourroient souhaiter de me voir, n'ont assurément point assez de crédit pour décider de l'affaire qui nous y amène, & ne sont point assez considérables dans le monde pour croire faire tort à leur dignité en venant jusqu'à l'Hôtel. Et si c'étoit moi, reprit-il en rougissant, consentiriez-vous que j'allasse vous voir ? Non, très-assurément, répondit-elle. Et pourquoi, lui demanda-t'il ? Parce que, répliqua-t'elle, des visites d'un homme comme vous à une fille comme moi, n'en feroient rien juger que de criminel, & que je n'ai point envie de donner pied à la médisance ; mais, Monsieur, poursuivit-elle, n'allez point plus loin ; un homme comme vous, croit faire honneur à une fille telle que je suis quand il lui parle, & je vous assure que je n'ambitionne point cet honneur, & que même il me chagrineroit. Ne vous étonnez donc pas, reprit-il, si j'empêche Madame de Contamine de vous rien accorder, puisque je n'ai que ce seul moyen de vous voir, en vous obligeant de venir ici. Ne poussez pas plus loin votre raillerie, Monsieur, lui dit-elle, avec un peu de confusion, je suis par la bassesse de ma fortune obligée de souf-

frir tout de vous ; mais souvenez-vous qu'il est d'un honnête homme de ne jamais insulter aux malheureux que la fortune a mis au dessous de lui, & sur-tout au sexe. Ce n'est point, je crois, vous insulter, dit-il, que de vous dire que je ne puis me passer de vous voir, & que vous êtes la plus aimable fille que j'aie jamais vue. Je ne sais point, Monsieur, lui dit-elle, quelle différence vous mettez entre l'insulte & la raillerie, mais je m'apperçois que je suis l'objet de l'un & de l'autre. Vous ne l'êtes point, reprit-il, au contraire vous êtes l'objet de mon admiration & de mes respects, & je serois au désespoir que vous prissiez les paroles sincères que je vous dis, pour une raillerie. Oui, ajouta-t'il, je vous le répète, vous me paroissez la fille du monde la plus aimable ; & vous êtes aussi la fille du monde que j'aime le plus. Trouvez un moyen qui ma facilite votre vue, ne me réduisez point au terme de ne plus vous voir, & dès aujourd'hui je vous assure que vous ne serez plus obligée de venir ici, puisque cela commence à vous chagriner. Il faudroit, dit-elle, que je fusse folle pour donner là-dedans ; mais n'importe, il faut que je fasse semblant de le croire, puisque vous me promettez que nous ne serons plus obligées de faire tant de tours. Apportez, Monsieur, le papier que Mlle. de Vouzy vous demande, donnez-le lui à l'Hôtel,

elle vous tiendra compte de votre civilité ; & ne refusera pas vos visites, si vous lui demandez la permission de lui en rendre. Il est vrai, reprit-il, mais se seroit elle que je verrois & non pas vous ; & ce ne seroit que vous que je chercherois. Je ne la quitte point, reprit-elle, & vous me verrez toujours en la voyant. J'en tombe d'accord, reprit-il, mais en vous voyant je ne pourrai pas vous parler. Si c'est une seconde condition, dit-elle, que vous ajoutez à la première, vous gagnerez moins ici qu'à l'Hôtel, car je vous déclare que je ne vous ouvrirai jamais la bouche chez vous, & qu'à l'Hôtel je ne vous empêcherai point de profiter des occasions que le hasard fera naître : je vous tiendrai compte même des pas que vous nous aurez épargnés. Vous me jouez, dit-il, vous ne me faites ces belles propositions que pour m'obliger à travailler moi-même à m'ôter les moyens de vous voir ; & quand vous aurez ce que vous demandez, vous vous moquerez de moi. Non, reprit-elle ; mais puisque par votre propre aveu, vous êtes le maître de nous satisfaire, & que vous ne le faites pas pour nous obliger à venir, je vous jure que je n'y viendrai plus, & que dès aujourd'hui je prierai Mlle. de Vougy de me dispenser de l'accompagner dans les visites qu'elle sera assez bonne pour vous faire. Si vous faisiez ce coup-là, lui dit-il, vous

ne m'obligeriez assurément pas. Je ne cherche point à vous obliger, lui répondit-elle, puisque vous ne voulez point que nous nous ayons obligation. Mais quand vous m'aurez cette obligation, que ferez-vous, lui dit-il, pour me marquer votre reconnoissance ? Tout, dit-elle. On appelle cela, reprit-il, promettre tout pour ne rien tenir; mais ne me promettez pas tant, & me tenez ce que vous me promettez. Eh ! que me demandez-vous, dit-elle en riant ? Je vous demande, répondit-il, d'un grand sérieux, que vous croyez que je vous aime. Je le croirai, dit-elle. Quelle certitude m'en donnerez-vous, demanda-t'il ? Celle qui vous plaira, répondit-elle, pourvu qu'elle dépende de moi, & que je puisse vous la donner. Comme ils en étoient-là, Mlle. de Vougy sortit du cabinet de Madame de Contamine, & remmena Angélique avec elle.

Celle-ci ne lui parla point de la conversation qu'elle avoit eue avec le fils de la maison, elle lui tenoit au cœur; & dès ce moment-là, il est certain qu'elle fonda de grandes espérances sur ce qu'il lui avoit dit. Elle avoit fort bien connu qu'il lui parloit de cœur; mais pour voir si elle ne s'étoit point trompée, elle résolut de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée de ne plus aller chez lui. Elle trouva en effet un prétexte pour rester à l'Hôtel, quatre jours après,

que Mlle. de Vougy fut obligée de retourner chez Contamine. Elle n'avança pas plus cette fois-ci que les autres, & revint fort ſcandaliſée des refus que Madame de Contamine faiſoit. Angélique qui l'entendit s'en plaindre, ſe flatta que ſon amant lui feroit avoir ſatisfaction en ſa faveur. Elle n'avoit garde d'en rien témoigner; mais elle ne ſe trompa pas. Il vint en effet le lendemain; mais comme ce n'étoit pas Mlle. de Vougy qu'il demandoit, il prit le temps qu'elle étoit ſortie avec Madame la Princeſſe de Coligny pour aller la voir. On lui dit qu'elle n'y étoit pas; il le ſavoit bien, & dit qu'il l'attendroit. Il monta dans ſa chambre, où il trouva Angélique ſeule comme il la vouloit.

Êtes-vous ſatisfaite, ma belle-fille, lui dit-il. Vous m'avez tenu parole en ne venant plus au logis avec Mlle. de Vougy; me la tiendrez-vous dans la reconnoiſſance que vous m'avez promiſe ſi je vous donnois ſatisfaction? La voilà, pourſuivit-il en lui montrant un papier, nous accordons plus qu'on ne nous demande: quels remerciemens m'en ferez-vous? Je ne vous en dois aucun, répondit-elle en riant; votre préſent n'eſt pas d'une généroſité entière: vous y mêlez votre intérêt, & cela me fait défier des conditions du marché. Ne plaiſantez point, reprit-il, je vous parle ſérieuſement, répondez-moi de même. Que voulez-vous, dit-elle, que je

vous dise de sérieux sur un sujet tout bouffon ? Me croyez-vous assez simple pour croire qu'à ma seule considération vous accordez ce que vous avez refusé à Mlle. de Vougy ? Il faudroit que je fusse tout-à-fait ridicule pour le croire ; & mon sérieux là-dessus seroit une des plus grandes folies que je pourrois jamais faire. Il n'est pourtant rien de plus vrai, reprit-il : c'est vous qui avez tout fait, & sans vous, ni elle, ni son parent n'auroient jamais rien obtenu, ni de ma mère, ni de moi ; & il est aussi certain que je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé, qu'il est certain que je suis Chrétien. Voyez si après un pareil serment, vous seriez ridicule de prendre sérieusement ce que je vous dis. Ne doutez plus de la sincérité de mon amour, & répondez-moi comme en étant bien persuadée. Afin de vous parler sans témoins, sous prétexte d'attendre Mlle. de Vougy, je ne suis venu que lorsque j'ai su qu'elle étoit sortie, & un moment avant son retour, vous verrez venir un laquais me demander, afin que sous le même prétexte, je puisse encore vous voir & vous parler ; ainsi ne faites plus de difficulté, & répondez-moi sincérement & sérieusement. En vérité, répondit-elle, ce que vous venez de me dire me surprend si fort que ma gaiété s'est évanouie, & a fait place au plus grand sérieux que j'ai jamais eu, & je vais vous répondre ainsi que vous le de-

mandez. Je crois que vous m'aimez puisque vous me le dites : mais quel est notre but ? De vous aimer toujours, reprit-il, & de me faire aimer de vous. Supposé que vous ne soyez point aimé, que ferez-vous, dit-elle ? Je serois toujours malheureux, dit-il ; mais je ne cesserois pas de vous aimer. Et supposé que je vous aimasse à mon tour, ajouta-t'elle, quel parti prendriez-vous ? Je prendrois, répliqua-t'il, tel parti que vous voudriez pour vous rendre heureuse. Ce parti que je voudrois, répliqua-t'elle, ne vous conviendroit sans doute pas. L'amour qu'un homme de votre rang a pour une fille du mien, la déshonore quand il est su, ou le déshonore lui-même quand il s'y abandonne jusqu'au point de donner tout à sa satisfaction. Songez à ce que je vous dis, ajouta-t'elle. J'aime mieux être toute ma vie pauvre, que de devenir riche par un moyen blâmable. Je n'ai pour tout bien que ma vertu, je ne la vendrai point. Ainsi vous ne devez rien espérer de moi qui puisse faire tort à mon honneur, & je ne prétends rien de vous qui puisse vous rendre méprisable devant le monde par une démarche qui seroit blâmée de toute la terre. Je ne suis point de fortune à vous épouser, mais je suis de naissance, & j'ai trop de cœur & de vertu pour être jamais votre maîtresse. Vous m'avez priée de vous répondre sérieusement, voilà, je crois, l'avoir fait. Oui,

dit-il, vous l'avez fait. J'avoue que je m'étois attendu à une partie de votre réponse, mais je ne l'espérois pas si décisive. A l'égard de vous épouser, toute la terre me blâmeroit si j'épousois une fille telle...... Je sais bien, interrompit-elle brusquement, que je ne suis qu'une simple suivante : il est inutile que vous preniez le soin de m'en faire souvenir ; mais je sais bien aussi que je la serai toute ma vie, si pour cesser de l'être il faut faire une lâcheté. Vous n'êtes pas le seul qui m'avez offert votre secours, d'autres en ont fait autant ; mais mon Confesseur & mon sang, m'ont toujours dit que la pauvreté n'étoit pas un vice, & que devant Dieu & devant les hommes, une fille pauvre & sage, est plus estimable & mieux reçue qu'une riche libertine. Voilà quels sont mes sentimens ; conformez-y les vôtres. Je ne vous parle point de m'épouser, je n'y prétends pas ; mais je vous supplie de ne me point importuner, & de me laisser en repos. Attendez Mlle. de Vougy, ou ne l'attendez pas, cela m'est indifférent aussi-bien que votre papier ; & afin de ne me point exposer à des discours de votre part, que je ne dois point entendre, je vous laisse en liberté. Elle voulut en effet sortir, mais il la retint. Arrêtez, lui dit-il, ma chère Angélique : vous ne savez qu'une partie de ce que j'avois à vous dire. Non, dit-elle, mais je sais tout ce que vous pen-

fez, & je me le tiens pour dit; & le quitta malgré lui.

Il prit le parti de sortir aussi, sans voir Mlle. de Vougy. Il ne savoit quelle résolution prendre; car de l'épouser, il n'y voyoit point d'apparence, & n'y songeoit pas même encore; de la quitter, c'étoit à quoi il ne pouvoit consentir. Elle de son côté, qui avoit remarqué dans ses yeux tout l'amour qu'il avoit pour elle, résolut de pousser sa fortune aussi-loin qu'elle pourroit aller. Elle connoissoit qu'il étoit trop bien pris pour pouvoir se dégager, & qu'avec le temps elle l'ameneroit au point de dire les grands mots, ainsi elle résolut de paroître avec toute la vertu & la fierté qu'une fille peut avoir, sans pourtant le dégoûter par aucune incivilité; & jamais fille ne s'est mieux tirée d'un pas si difficile. Elle dit à Mlle. de Vougy qu'il étoit venu pour la voir, sans dire pourquoi, crainte de le compromettre, ou qu'il n'eût voulu se dédire. Il revint le lendemain que cette Demoiselle étoit encore sortie.

Angélique le voyant entrer dans sa chambre, lui fit une révérence fort modeste; sans lui rien dire, & sans répondre à ce qu'il lui disoit, elle alla chercher une autre fille, qui vint avec elle. Elle lui parla pour-lors, & lui dit que Mlle. de Vougy savoit qu'il étoit venu le jour précédent. Elle ne sait pas, Monsieur, ajouta-t'elle, le sujet qui vous a amené;

ſi c'eſt pour lui donner ce qu'elle vous demande, ou ſi c'eſt pour autre choſe. Elle ſait ſeulement que vous êtes venu, & ſi elle n'étoit pas encore ſortie aujourd'hui avec la Princeſſe, elle vous auroit épargné la peine de revenir; mais je ne doute pas qu'elle n'aille ce ſoir chez vous, quoique tard, parce qu'elle eſt à Luxembourg, & je ne vous conſeille pas de l'attendre. Si ce que j'ai à lui dire, reprit-il, étoit d'aſſez grande conſéquence pour m'obliger d'attendre ſon retour, ne voudriez-vous pas bien me tenir compagnie? Je n'ai rien à vous dire, Monſieur, & je ne vois pas qu'il puiſſe y avoir entre vous & moi aucune converſation capable de vous déſennuyer. Vous êtes aſſurément néceſſaire ailleurs; il vaut mieux qu'elle aille ce ſoir chez vous, comme elle y eſt réſolue, car après que vous l'auriez attendu bien long-temps, il viendroit peut-être quelque laquais vous quérir, & vous ſortiriez ſans lui avoir parlé. Vous êtes malicieuſe, reprit-il, avec votre laquais; j'entends ce que vous voulez dire: mais il n'eſt pas néceſſaire que Mlle. de Vougy ſe donne la peine de venir au logis. Elle la prendra avec joie, reprit Angélique, pourvu que ce ſoit la dernière fois que vous l'obligiez de la prendre. Il reſta toute l'après-midi, mais il ne put lui parler ſeul à ſeul; cette fille ne la quitta point. Il ſortit enfin, & la ſalua fort honnêtement; elle lui rendit ſon ſalut, & le laiſſa aller.

Mlle. de Vougy alla chez lui le soir même, & ne le trouva pas. Elle parla à Madame de Contamine, & sut d'elle qu'il avoit leur consentement en bonne forme, & qu'il vouloit le lui porter lui-même : en effet il y alla le lendemain, & le lui donna avec mille civilités, s'excusant de ce qu'on avoit été si long-temps à la satisfaire, & lui faisant voir que son parent obtenoit plus qu'il n'avoit demandé. Cette Demoiselle le remercia fort honnêtement en présence d'Angélique, & ajouta qu'elle lui en avoit une obligation toute particulière. Madame votre mère poursuivit-elle, Monsieur, m'avoit témoigné si peu de disposition la dernière fois que je lui parlai de cette affaire, que je la croyois échouée; mais elle m'a dit hier qu'elle n'avoit pu refuser à vos instances un accord plus avantageux que je ne l'espérois. Que même vous l'aviez obligée de céder une pièce de terre plus à la bienséance de mon parent; ainsi c'est à vous, Monsieur, à qui je dois rendre grace d'avoir réussi. Je vous en remercie, & vous en ferai remercier par mon cousin, qui est un fort honnête homme, que vous ne serez pas fâché d'avoir obligé. Il répondit à ce compliment avec toute l'honnêteté possible, & le finit par la prier de souffrir qu'il lui rendît quelques visites; elle y consentit fort honnêtement.

Il voulut en sortant donner une Lettre à

Angélique, elle ne la prit pas, & ne fit pas même semblant de l'avoit vue, quoiqu'elle lui fut bon gré de sa persévérance, & de la satisfaction qu'il avoit donnée à Mlle. de Vougy. Il revint le lendemain, & continua ses visites pendant plus d'un mois, sans faire autre chose que de faire croire qu'il étoit amoureux de cette Demoiselle. Chacun lui en fit la guerre; Madame la Princesse de Cologny, elle-même, lui dit que ce seroit un bonheur très-grand pour elle. Cette Demoiselle ne s'en défendit point; elle avoua que le parti lui plairoit fort, & qu'outre le bien & la fortune, Contamine étoit à son goût; mais elle dit à la Princesse, qui s'offroit d'en étamer les premières paroles, qu'il ne s'étoit point encore expliqué, & qu'elle la supplioit d'attendre qu'il eût parlé le premier. Cette Demoiselle est assez belle & aimable; l'appui de la Princesse auroit embarrassé Contamine, & auroit mis Angélique au désespoir. Elle en fut vivement alarmée, & cela fut cause qu'il ne fut plus rebuté lorsqu'il voulut lui donner une Lettre en cachette. Elle la prit en tremblant, comme si elle avoit fait une mauvaise action; & étant seule elle la lut, & y trouva ces paroles.

LETTRE.

» VOici la sixième Lettre que je vous
» écris, belle Angélique, sans savoir
» si elle aura un sort plus heureux que les
» autres. Je ne vous dirai point que je vous
» aime, je me flatte que vous n'en doutez
» pas. Je ne demande point que vous vous
» confiez à mes paroles, n'en croyez que
» mes actions. Je ne vous dirai point que
» je suis prêt à vous épouser, c'est ce que
» vous ne me conseilleriez pas vous-même
» lorsque vous en sauriez les raisons. Je ne
» vous dis point aussi que je renonce à vous
» par une possession légitime; j'en forme-
» rois vainement le dessein. Le trouble de
» mon cœur est inconcevable; sortez du
» malheureux état où vous êtes, retirez-
» vous dans votre particulier, éloignez-vous
» d'un quartier où vous êtes trop connue,
» recevez mes présens pour me faire hon-
» neur, & ne vous engagez à rien avec
» moi. Si nous étions dans un pays où on
» ne vous connût pas, je n'hésiterois point,
» vous seriez à moi si vous vouliez y con-
» sentir; mais à Paris, mettons les charmes
» de votre de personne à part, & l'amour
» que j'ai pour vous, qui ne regarde que
» moi, serois-je excusable devant le monde
» si je vous épousois telle que vous êtes?
» Je

» Je ne borne point vos espérances; mais
» épargnez-moi la honte d'une si grande
» chûte. Procurez-moi un moment d'entre-
» tien seul à seul, vous débrouillerez les
» sentimens de mon cœur, qui sont si con-
» fus que je ne puis les démêler moi-même.
» J'attends votre réponse comme l'arrêt de
» ma vie, ou de ma mort, c'est-à-dire,
» avec la dernière impatience. Adieu.

Cette Lettre étoit d'un style à lui faire tout espérer, pourvu qu'elle sût se bien ménager; elle ne s'oublia pas. Contamine revint le lendemain; il croyoit tout au moins qu'elle alloit lui parler, ou lui donner un rendez-vous. Il se trompa; elle n'avoit pas dessein de lui faire aucune avance. Il fut obligé de chercher à la voir lorsque Mlle. de Vougy seroit sortie. Cela n'arriva que huit jours après; & pendant ce temps-là, elle jouit de son trouble, de son impatience, & du triomphe de sa beauté. Enfin, il la trouva seule, & elle en fut fort aise, parce que quelques paroles de la Princesse avoient redoublé sa jalousie.

Qu'avez-vous donc résolu, belle Angélique, lui dit-il, avez-vous dessein de me mettre au désespoir? Ne suis-je pas assez rendu? Espérez-vous voir augmenter mon amour? Il est impossible. Décidez de votre fortune & de la mienne; voyez ce qu'il vous plaît.

que je devienne. Je veux, répondit-elle, que vous me laissiez en repos. J'approuve vos raisons pour ne me point épouser, approuvez les miennes pour ne vous voir jamais. Ne vous obstinez pas davantage, vous ne feriez que perdre votre temps, ou me rendre malheureuse si j'étois assez crédule pour vous écouter. Mais dites-moi, reprit-il, ce qu'il vous plaît que je fasse, je suis prêt à tout. Je veux, dit-elle, que vous songiez à épouser Mlle. de Vougy. Elle songe à vous, le parti vous convient, & je ne vous conviens pas. Je ne songe point à elle, reprit-il, & plût à Dieu que vous en eussiez de l'ombrage, le sacrifice que je vous en ferois vous assureroit ce que je pense. Hé bien, dit-elle, faites-le moi ce sacrifice, & ne venez plus ici. Je ne vous verrois plus, dit-il. Vous m'en persuaderez mieux, interrompit-elle. C'en est assez, répondit-il, je suis ici à ma dernière visite. Vos ordres seront exécutés, & le sacrifice que je vous fais ne coûte rien à mon cœur: mais belle Angélique, ajouta-t'il, en se jetant à ses genoux, & en lui mouillant les mains de ses larmes, je ne puis vivre sans vous voir & sans vous parler. Vous savez écrire, reprit-elle, je ne refuserai pas vos Lettres. Cependant, dit-il, vous resterez dans un état qui me défendra de songer à vous; sortez-en, je vous en supplie, j'ai de quoi vous faire vivre ailleurs; & plus

honnêtement & plus magnifiquement. Je ne puis plus vous voir obligée d'employer à un service indigne de vous & de moi, un temps que je voudrois que vous n'employassiez qu'à songer à ma tendresse. Logez ailleurs, n'ayez pour maîtresse que vous-même, demeurez avec votre mère, les visites que je vous rendrai auront un prétexte plus honnête. Que diroit-on ici si on savoit qu'assez bien dans l'esprit de la maîtresse, il lui préfère une fille qui la sert ? Je n'y viendrai plus, puisque vous me le défendez, je vous écrirai, puisque vous me le permettez; mais vos réponses, qui me les rendra ? Qui mettre dans notre confidence capable d'un secret qui nous est de si grande conséquence ? Si vous logiez dans un quartier éloigné d'ici, où vous ni votre mère ne fussiez point connues, vous pourriez, en changeant de figure, faire oublier ce que vous êtes à présent; & pourvu que vous vouliez sauver les apparences, je m'offre à faire le reste, consultez-en votre mère. Je ne vous demande aucune faveur qui puisse faire tort à votre vertu. Je ne vous demande pour toute reconnoissance des présens que je vous ferai, que la seule satisfaction de vous les faire, & de vous voir dans un état où je ne sois pas forcé de contraindre devant tout le monde les sentimens de mon cœur les plus tendres & les plus pressans. Vous n'approuveriez pas vous-même

que je me déclaraſſe publiquement l'amant d'une fille de chambre. Je ſerai pourtant bientôt réduit à le faire, ſi vous-même ne me prêtez la main pour me ſoutenir ſur le bord du précipice : mais ſi en changeant d'état vous cachez la baſſeſſe de votre fortune, je me ferai honneur d'avouer toute la tendreſſe que j'ai pour vous.

Les ſentimens que vous me témoignez, répondit-elle, ſont d'un parfaitement honnête homme. Non, ſans doute, je n'approuverois pas que vous vous déclaraſſiez l'amant d'une ſimple ſervante, j'en aurois moins d'eſtime pour vous ; mais approuveriez-vous que j'acceptaſſe les moyens que vous m'offrez de ſortir de l'état où je ſuis ? Ma vertu n'y ſeroit-elle point intéreſſé ? Et ne ſeroit-ce pas en effet me vendre que de recevoir les ſecours que vous me feriez ? Que diroit-on de me voir tout d'un coup dans une autre figure ? Je ſerois reconnue ; que n'en croiroit-on pas à mon déſavantage ? Vos viſites paſſeroient-elles pour innocentes ? Vous conviendrez avec moi qu'il ne ſuffit pas à une fille d'être ſage & vertueuſe ; c'eſt en effet l'eſſentiel, mais il faut auſſi qu'elle paroiſſe telle. La paroîtrois-je dans cet état que vous voulez que je prenne ? Tout le monde croiroit-il que vous feriez tant pour moi par un pur motif de charité, & ſans que j'achetaſſe vos préſens par des faveurs criminelles ? Que devien-

drois-je, si après avoir pris un état au dessus de mes forces, j'étois abandonnée de vous d'une manière ou d'autre? Je ne parle point du changement qui peut arriver dans vos intentions, je me flatte de votre constance, ou du moins de votre générosité; mais vous n'êtes point immortel. Que ferois-je pour soutenir l'état que j'aurois pris? Moquée & raillée de tout le monde, faudroit-il que je fusse réduite à soutenir, par un libertinage effectif, l'ombre d'un premier libertinage? J'ai rendu justice à vos raisons, les miennes ne sont-elles pas justes, & ne les approuvez-vous pas?

Oui, belle Angélique, lui répliqua-t'il; je n'avois jusqu'à présent adoré que votre beauté, mais à présent je suis charmé de votre esprit & de votre vertu; & puisque pour la première fois vous voulez bien entrer en explication avec moi, souffrez que je vous dise mes sentimens & ce que j'ai résolu. J'ai prévu.....

Comme il alloit continuer, Mlle. de Vougy entra. Il ne resta qu'un moment avec elle, & retourna chez lui dans le dessein d'écrire à Angélique ce qu'il avoit voulu lui dire. Il le fit, mais il ne put lui faire rendre sa Lettre ce jour là, ni le lendemain. Il sut enfin que sa mère étoit malade, & qu'elle été allé lui rendre dans sa maladie, les services que sa pauvreté l'empêchoit de se faire

rendre par d'autre. Il eut beaucoup de peine à déterrer la maison, mais enfin à force de perquisitions il la découvrit, & y alla.

Angélique fut surprise au dernier point de le voir dans une maison où elle l'attendoit si peu ; mais il le fut bien davantage de voir l'extrême pauvreté de la mère & de la fille. Il les jugea dignes de ses charités, & elles l'étoient en effet. Il sortit presqu'aussi-tôt qu'il fût entré. Elle crut dans le moment qu'elle ne le reverroit de sa vie, & ce fut un rude coup pour elle ; mais après quelques réflexions elle en jugea autrement. Il ne fut en effet qu'une demi-heure à revenir.

Vous n'êtes point ici en état de vous parler, belle Angélique, lui dit-il, je n'ose pas même y rester plus long-temps. Je vous quitte, mais je reviendrai tous les jours apprendre de vos nouvelles, & de celles de votre mère. Ayez-en soin, poursuivit-il, mais n'incommodez point votre santé, elle m'est trop précieuse pour n'y pas prendre de part. Je suis fâché de l'état où elle est, & de vous voir vous-même dans un lieu si peu digne d'une fille que j'adore. Je sors ; prenez garde que personne ne touche à votre armoire ; je verrai demain si vous avez pour moi quelque considération. Il sortit aussi-tôt, & elle alla ouvrir cette armoire. Elle y vit une fort belle bourse ; elle la prit sans réflection. Elle étoit toute pleine d'or, & d'un billet qui en sortoit, qu'elle lut. Il contenoit ces mots.

BILLET.

» VOus n'êtes point, belle Angélique, » dans l'état de refuser les secours qu'on » peut offrir à votre mère. Celui où elle est » m'oblige à la secourir du mien. Ce n'est » point à vous que je prétends faire aucun » présent, c'est à la nécessité qu'elle en a, » & je vous rends responsable devant Dieu » de ce qui pourra réussir de sa maladie, si » par votre fierté vous refusez les moyens » de la soigner. Je ne prétends pas que vous » m'ayez aucune obligation de ce que je fais; » c'est la charité seule qui m'y porte; & » toute l'obligation que je prétends vous en » avoir, c'est le seul usage que vous ferez » de ce que je vous laisse. Tâchez de chan- » ger la décoration de votre chambre, vous » pouvez le faire sans bruit; & je connoî- » trai si vous avez quelque considération » pour moi, par celle que vous aurez pour » votre propre mere, tant pour la propreté » de votre chambre, que pour le nécessaire » à la vie & à la santé.

Jamais Angélique n'avoit été si embarrassée qu'elle la fut à la lecture de ce billet. Elle étoit dans une très-grande nécessité de toutes choses. Sa mère couroit risque faute de secours. On lui en offroit, mais c'étoit son amant. Elle craignoit de s'engager avec

lui, si elle s'en servoit : elle nous a avoué à Mlle. Dupuis & à moi, qu'elle n'avoit su quel parti prendre, & qu'elle ne se seroit pas déterminée si-tôt, si un Capucin, qui vint pour confesser sa mère, & dont elle prit le conseil, après lui avoir sincérement déclaré, sous le sceau de la confession, les termes où elle en étoit avec Contamine, ne lui eût dit qu'elle pouvoit s'en servir en conscience, & suivre les termes du billet sans être engagée pour cela.

Elle s'en servit donc, & fut fort aise que le conseil d'un homme d'Eglise s'accordât avec son cœur : car dans le fonds elle n'étoit pas fâchée d'avoir obligation à un amant qu'elle aimoit, & qui s'y prenoit d'une manière si honnête & si généreuse. Elle acheta une tapisserie, des siéges, & enfin rendit sa chambre sinon magnifique, du moins assez propre pour recevoir d'honnêtes gens. Contamine alla la voir le lendemain, & lui fut bon gré de ce changement; il l'en remercia. Elle lui rendit grace pour sa mère de sa libéralité, & lui avoua ingénuement, qu'elle n'avoit rien fait que par le conseil d'un Religieux. Il la blâma de cette précaution, mais en riant; & lui dit qu'il ne prétendoit pas qu'elle lui eût aucune obligation en son nom. Cependant, belle Angélique, poursuivit-il, il ne tient qu'à vous que je vous en aie une, en m'accordant une grace que j'ai à

vous demander, & qui regarde encore votre mère. Vous n'êtes point assez forte ni assez faite à garder des malades, pour supporter les fatigues du jour & de la nuit, vous êtes trop jeune pour veiller; il faut que vous preniez une garde; que vous achetiez un petit lit pour coucher seul dans ce petit cabinet, & non pas dans un air renfermé où vous n'êtes point accoutumée. Votre mère en sera mieux servie, & je ne tremblerai plus pour vous. Elle lui sut bon gré de prendre garde à tout; & quoiqu'elle parût ne consentir qu'avec répugnance à ce qu'il lui demandoit, elle y consentit pourtant avec plaisir.

Il lui envoya une éguière, deux plats, deux assiettes, deux cuillers, deux fourchettes, deux flambeaux, & un bougeoir d'argent, & enfin tout le service qui pouvoit servir à une femme malade. Il ne voulut pas en faire porter plus, crainte qu'Angélique ne le refusât absolument. Une si grande continuation d'honnêtetés la rendit plus familière. Il lui demanda la permission de venir la voir tous les jours; elle y consentit avec peine; mais à condition que pour que les visites ne fussent point sues, crainte du scandale, il ne viendroit que le soir, si tard que tout le monde seroit retiré, & que sur-tout son carrosse ni ses gens n'approcheroient point; je ne veux pas même qu'on soupçonne qui vous

êtes, ajouta-t'elle. Vous voulez que je prenne une garde, je la prendrai pour vous satisfaire; mais afin qu'elle ne trouve pas à redire sur vos visites de nuit, il est à propos que vous passiez pour mon cousin, neveu de ma mère. Je n'en ai aucun; mais cette garde ne vous connoîtra pas. Nous lui dirons même, que ne dépendant pas de vous pendant la journée, vous venez quand vous pouvez. Elle croira sur ce pied-là que vos visites seront d'un bon parent; & j'espère que vous vivrez avec moi aussi sagement que si j'avois en effet l'honneur d'être votre cousine. Il fit tout ce qu'elle voulut, & ne passa pas un jour sans y aller, & sans lui porter ou lui envoyer quelque présent qu'elle étoit obligée de recevoir en apparence malgré elle, mais dans le fond fort aise de voir un procédé si généreux. Il vivoit devant cette garde comme s'il avoit été en effet son cousin; & comme il n'y alloit que fort tard, il ne fut jamais ni vu ni connu de personne.

La mère d'Angélique vint enfin à se mieux porter; il en eut autant de joie que si elle avoit été la sienne. Angélique lui en sut bon gré. Il demanda à cette femme si elle pouvoit manger. La garde répondit pour elle que oui, & que dès le lendemain elle lui donneroit un poulet à la broche à son souper. J'en serai, reprit-il promptement, ma bonne tante, je viendrai souper avec vous. Ne vous

embarraſſez point de ce que nous mangerons, j'en aurai ſoin. Je ſerai demain des vôtres, ma belle couſine, pourſuivit-il, s'adreſſant à Angélique. Elle fut tellement ſurpriſe de ce tranſport, qu'elle ne dit pas un mot. Dès le lendemain matin il lui fit porter un coffre fermé, & un quart-d'heure après il envoya la clef avec un billet, par lequel il la prioit de l'ouvrir ſans que la garde vit ce qui étoit dedans; elle l'ouvrit donc ſeule, & trouva tout le reſte d'un fort beau ſervice d'argent, auquel rien ne manquoit. Il étoit ſoutenu par du coton fourré à force dans les intervalles. Elle fut ſurpriſe de ce préſent, & ayant apperçu un billet qui étoit au haut de ce coffre, elle l'ouvrit & lut.

BILLET.

» IL ſeroit honteux, ma charmante cou-
» ſine, que votre table ne fût pas garnie,
» faute de vaiſſelle; & afin que votre garde
» ne puiſſe s'appercevoir qu'elle ait été ap-
» portée exprès pour le ſouper, retirez-là
» de ce coffre, & la mettez dans le vôtre,
» ou dans votre armoire, il ſera temps ce
» ſoir de lui faire prendre l'air. Je l'attends, ce
» ſoir, avec impatience; ſi je m'étois attendu
» à votre civilité, je n'aurois point ſoupé avec
» vous. Je m'en ſuis prié moi-même, & je
» crois avoir bien fait.

On ne pouvoit rien de plus honnête que ce présent, & la manière de le faire en augmentoit encore le prix. Il ne manqua pas de venir souper : il apporta lui-même ce qu'il avoit acheté : & comme il vint de bonne heure, il vint à pied, enveloppé dans un gros manteau, crainte d'être connu. La garde tourna la broche, & pendant ce temps-là, lui & elle restèrent seuls auprès du lit de la mère. Angélique vouloit le remercier de son présent ; il l'interrompit toujours pour lui témoigner la joie qu'il avoit de manger avec elle pour la première fois. La malade à qui Angélique, par le conseil de son Confesseur & par le consentement de Contamine, avoit dit qui il étoit, étoit étonné de voir dans un homme de son rang, tant d'amour pour sa fille, & de voir avec quelle joie il avoit saisi de lui-même l'occasion de manger avec elle ; honneur qu'elle n'auroit jamais espéré. Elle savoit ses présens & sa charité pour elle, ce qui n'avoit pas peu contribué au rétablissement de sa santé, qui devint meilleure de jour en jour. Pour revenir à ce souper, jamais homme ne parut plus gai & plus content, & Angélique nous a dit que ce qu'elle lui avoit vu faire, avoit achevé de la persuader qu'il agissoit avec elle avec toute sorte de sincérité.

Si-tôt que cette femme fut en état de se lever, il s'adressa à elle pour obliger sa fille

d'accepter ce qu'il lui avoit destiné. Il envoya la garde en Ville sous quelque prétexte, & parla à la mère d'Angélique. Il est inutile, Madame, lui dit-il, de vous dire que j'aime la belle Angélique ; je ne doute pas qu'elle ne vous l'ait dit, & que mes démarches ne vous en aient assuré. Je ne prétends d'elle que des faveurs légitimes, c'est au mariage que je tends. Il y a du temps à attendre ; car malgré l'amour que j'ai pour elle, je ne ma résoudrai jamais à manquer au respect que je dois à ma mère. Je lui ai trop d'obligations pour hasarder de lui donner le moindre chagrin, & vous-même tomberez d'accord qu'il n'y a pas d'apparence que je lui propose un mariage avec votre fille, & moins encore qu'elle y consente. Je sais qu'elle a résolu de me marier, je parerai le coup, & ne serai jamais qu'à ma chère Angélique ; c'est sur quoi elle peut compter. D'un autre côté vous jugerez qu'il me seroit extrêmement fâcheux d'épouser une fille que tout le monde auroit vu servir. Ce qui est fait est fait ; mais pour l'avenir, je vous supplie toutes deux de prendre un autre train de vie. Je lui ai proposé de changer de quartier, je vous le propose encore. Votre garde ignore qui vous êtes ; qu'elle n'en sache jamais rien, & servez-vous d'elle jusques à ce que vous ayez une servante, & Angélique une fille de chambre & un petit laquais. J'aurai

ſoin de vous fournir tout ce qu'il vous faudra pour vos meubles & vos vêtemens ; & parce qu'il eſt vrai que je ſuis mortel, & que ſi Dieu diſpoſoit de moi, vous ne feriez plus en état ni l'une ni l'autre de ſoutenir une pareille dépenſe, voilà, pourſuivit-il, en tirant de ſa poche trois parchemins différens, une rente ſur l'Hôtel-de-Ville que j'ai acquiſe ſous ſon nom & que je lui donne ; une autre rente ſur une Communauté, & une maiſon proche de la porte de Buſſy, que je lui donne encore. Lorſque je l'épouſerai cela me reviendra ; & ſi par ma mort je ne l'épouſe pas, elle aura toujours de quoi vivre le reſte de ſes jours dans un état aſſez honnête. Mais parce que, belle Angélique, continua-t'il, en s'adreſſant à elle, vous pourriez croire que mes libéralités ſeroient intéreſſées, & que j'eſpérerois de vous quelque faveur contraire à votre vertu & au reſpect que j'ai pour vous, je prie devant vous votre mère de ne vous point quitter de vue lorſque nous ſerons enſemble ; & je vous jure dès-à-préſent de n'aller vous voir chez vous que lorſqu'il vous plaira me le permettre, ſi rarement que mes viſites ne vous cauſeront aucun ſcandale ; & d'avoir pour vous autant de reſpect que ſi vous étiez élevée au deſſus de moi, autant que vous devriez l'être ſi votre fortune ſe rapportoit à votre mérite.

Doutez-vous à préſent de la pureté de mes

intentions & qu'elles ſoient tout-à-fait honnêtes ? Je fais encore plus. Vous ne pouvez point répondre de votre cœur ; ſi je ſuis aſſez malheureux pour que vous ne puiſſiez vous donner à moi qu'avec répugnance, je vous rends à vous-même, vous pouvez diſpoſer de vous, ce que je vous donne peut vous faire trouver un bon parti : pourvu que je vous ſache heureuſe & contente, il me ſemble que je le ſerai auſſi ; & qu'au contraire je mourrois de chagrin & de déſeſpoir, ſi en vous épouſant, je ne faiſois pas tout votre bonheur, comme j'eſpère que vous ferez tout le mien.

Angélique qui ne s'attendoit point à de ſi beaux préſens, ni à un compliment ſi honnête & ſi généreux, en fut tellement pénétrée, qu'elle ne put ouvrir la bouche pour lui répondre. Elle ſe jeta à ſes pieds les larmes aux yeux & le cœur ſaiſi. Vous vous moquez de moi, lui dit-il, belle Angélique, en la relevant & en lui baiſant les mains qu'il tenoit ; & elle, ſoit par un effet de ſa reconnoiſſance ou de l'amour qu'elle avoit pour lui, ou par un autre mouvement dont elle ne fut pas maîtreſſe, ſe jeta tout d'un coup à ſon cou, & l'embraſſa de toute ſa force. Il lui rendit ſes embraſſemens & la retint entre ſes bras le plus qu'il put. Elle ſe retira enfin toute honteuſe & confuſe de ce qu'elle venoit de faire. Ne vous repentez point, lui dit-il, belle Angélique, de m'avoir fait voir que je ne vous

suis pas tout-à-fait aussi indifférent que je le craignois. C'est la première faveur que vous m'avez accordée, mais je suis mille fois plus charmé de ce petit transport, que de tout ce que vous auriez pu me dire. Je ne sais, dit-elle toute honteuse, si j'ai bien ou mal fait, mais quoique mon action soit trop libre, & qu'elle soit même effrontée, j'avoue que je ne m'en repens pas. Que je vous ai d'obligations! lui repliqua-t'il en lui serrant les mains; mais achevez, acceptez-vous les propositions que je viens de vous faire? Je ferai tout ce qu'il vous plaira, répondit-elle. Votre procédé est trop beau, & me paroît trop franc pour m'en défier. Je recevrai vos présens pour paroître moins indigne de vous, & je crois que ma mère y voudra bien consentir. Vous me promettez donc d'être mon épouse, lui dit-il en l'embrassant? Et moi je vous jure d'être votre époux si-tôt que je pourrai l'être sans nous compromettre, & que je serai maître de moi. Acceptez, lui dit-il en riant, & en lui mettant au cou un fil de perles, la chaîne qui vous attache à moi, & cette bague qui vous assure de ma foi. Elle se laissa mettre l'une & l'autre sans aucune façon, il n'y avoit plus à en faire. Souvenez-vous, lui dit-il, que je ne veux pas que ce soit cela qui nous attache l'un à l'autre, & que je vous prie que ce soit le cœur. Il les pria ensuite d'acheter de beaux meubles &

de ſe mettre proprement. Il lui porta le lendemain plus d'argent trois fois qu'il ne leur en falloit, & dit à Angélique que ſi-tôt qu'elle ſeroit vêtue, il la meneroit à ſa maiſon, dont il avoit réſervé le premier appartement pour elle, & les pria en ſortant de quitter le plutôt qu'elles pourroient le quartier où elles étoient.

Elles n'y reſtèrent pas long-temps; Angélique changea de figure la première & ſe mit fort proprement. Il eut ſoin de la fournir de beau linge, de coëffures, de dentelles, & enfin de tout ce qu'un homme peur acheter pour une fille; & le tout étant très-beau, cela lui donna un nouveau luſtre. Il la conduiſit à ſa maiſon; elle en trouva l'appartement fort agréable, & la maiſon très-belle. Il la montra pour propriétaire à un homme de pratique qui en occupoit le reſte, & enſuite il fut quinze jours ſans aller les viſiter du tout, leur laiſſant ce temps-là pour ſe meubler & s'accommoder, ſans qu'il parût y prendre part. Il fut content lorſqu'il y alla; rien n'y manquoit, ni pour la propreté, ni pour la commodité. Angélique avoit une fille de chambre & un petit laquais; ſa mère avoit une ſervante qui faiſoit leur cuiſine. Angélique avoit une chambre magnifique & un cabinet très-beau. Sa mère avoit une grande chambre & une antichambre proprement meublées; une autre chambre pour la fille de

chambre & la cuisinière, & une cuisine fort grande, fort commode & bien garnie, où couchoit le laquais. Tout cela faisoit six pièces de plain-pied, & on entroit dans toutes ces chambres de l'un à l'autre par l'antichambre, sans passer par l'escalier de devant, Angélique ayant fait même murer les portes de son appartement qui y répondoient; en sorte qu'il falloit monter par l'escalier de derrière qui donnoit sur la cour, qui étoit séparé de l'allée par une porte de fer qui fermoit toujours, & cette cour étoit aussi séparée du jardin que Contamine lui avoit réservé par une grande balustrade de fer; & on descendoit à ce jardin de son appartement, par une montée qui y répondoit, sans être obligé de passer par la cour. Outre cela Contamine, ou plutôt elle, fit faire dans ce jardin deux sallons couverts & peints, dans lesquels il y avoit des tables & des siéges, & deux berceaux de verdure aux deux autres côtés. Ainsi l'appartement qu'Angélique & sa mère occupoient répondoit sur le devant & sur le derrière, & le reste de la maison étoit occupé par un homme de plume, qui en louoit lui-même à un marchand, & encore à d'autres; si bien qu'Angélique fort bien logée, retiroit encore deux mille francs du reste de sa maison. Il vous est facile de voir par-là que cette maison est belle & grande, & d'un grand prix, sur-tout dans l'endroit

où elle eſt ſituée. Elle eſt encore aujourd'hui à elle, auſſi-bien que le reſte, que Contamine lui a donné depuis leur mariage; car ils ſont mariés ſéparés de biens; & qu'il meure quand il voudra, elle eſt en état de ſoutenir l'air dont elle le porte à préſent, quoiqu'elle ait toujours trois grands laquais derrière ſon carroſſe, & le reſte à proportion.

Tout ce que Contamine vit dans cette maiſon lui plut, ſur-tout elle, qui bien loin de ſe reſſentir des baſſeſſes de ſa fortune, prit toutes les manières d'une fille de qualité bien élevée. Il la pria d'achever d'apprendre à chanter, à danſer, à jouer des inſtrumens, & d'autres choſes propres à la perfectionner. Elle le fit & réuſſit; & pour occuper le temps de ſon loiſir, elle s'occupa à la lecture; & il lui prit envie d'apprendre à peindre en mignature, elle réuſſit encore, & fut en moins d'un an de temps aſſez habile en ce dernier art pour faire le portrait de ſon amant, qui eut la complaiſance de ſe laiſſer peindre par elle. Elle lui donna ſon portrait qu'elle avoit fait elle-même devant ſon miroir. Elle lui fit préſent de quantité de petites mignatures, qu'il recevoit d'elle comme des préſens de très-grande valeur. Elle devint l'admiration de tous ceux de ſon voiſinage qui la connurent. Elle ſortoit cependant fort peu, tant pour n'être point vue, qu'afin que Contamine la trouvât toujours chez elle. Il ne lui rendoit

pas de trop fréquentes visites, & ne donna jamais matière à la médisance. Lorsqu'il la trouvoit en compagnie avec les gens du logis, il y restoit sans aucun entretien particulier, & c'étoit ce qui empêchoit qu'on en dit du mal. Je crois qu'il n'y en avoit point, du moins il ne me paroît pas vraisemblable que Contamine l'eût jamais épousée s'il en fut venu à bout. Ce n'est pas qu'il ne lui ait fait quantité de propositions qui n'auroient pas été refusées par d'autres, mais ce fut inutilement; au contraire, plus elle lui avoit d'obligation, plus elle étoit réservée avec lui.

Elle avoit, comme je vous ai dit, toutes les manières nobles, & l'air d'une fille de qualité; il est vrai qu'elle avoit été élevée dans des maisons qu'on pouvoit appeller des écoles de civilité; mais il n'en étoit pas de même de sa mère, qui ne changea pas comme elle: & comme Angélique appréhendoit, avec raison, que cette femme ne lâchât dans sa colère quelque parole qui n'eût pas été à propos, elle avoit pour elle toutes sortes de complaisances, & ne la chagrinoit en rien, quoiqu'elle en fût fort chagrinée, sur-tout lorsqu'elle vouloit entrer ou sortir de sa chambre, parce qu'il falloit absolument passer par celle de sa mère, qui se couchoit de meilleure heure qu'elle, qui passoit dans son jardin une partie de la soirée avec les filles du logis,

& d'autres du voisinage. Ce qui rendoit sa mère chagrine, étoit ses maladies perpétuelles, son âge fort avancé, & l'état malheureux où elle avoit été réduite qui avoit aigri son esprit, qui d'ailleurs ne pouvoit pas être fort poli, n'ayant jamais vu que des paysans en Province, ou des gens du tiers-état à Paris. Angélique resta ainsi avec elle plus de deux ans. Au bout de ce temps elle mourut d'une rechûte, & tout ce qu'elle fit de remarquable & de bon sens au lit de la mort, ce fut de remercier Contamine de toutes les bontés qu'il avoit pour elle, de lui recommander Angélique qu'elle lui laissoit, & de lui recommander à elle d'être toujours sage, de se gouverner de telle sorte avec lui, qu'il eût toujours pour elle la même tendresse & le même respect. Cette leçon lui étoit assez inutile; elle connoissoit toute la nécessité où elle étoit de se ménager, puisque sa fortune dépendoit de la conduite qu'elle alloit prendre d'elle-même.

Angélique la fit enterrer fort honorablement, & considéra que si elle restoit à elle, son amant pourroit venir la voir dans de certains momens qu'elle seroit seule, où peut-être elle oublieroit toutes ses leçons de sagesse & de vertu. Elle comprenoit que la présence de sa mère avoit plusieurs fois obligé Contamine de rester dans un respect qu'il n'auroit peut-être pas gardé si elle étoit restée

seule. Elle vouloit le conserver dans ce même respect, & ce n'étoit pas le moyen de réussir que de n'avoir point de compagnie. Sa fille de chambre n'étoit pas pour tenir contre les présens d'un homme aussi libéral que Contamine, & ne la pas laisser tête-à-tête avec lui au premier signe qu'il lui en feroit. Elle voyoit le hasard où elle s'exposoit, soit de lui accorder quelque faveur qui l'auroit ruiné, à quoi elle n'avoit que trop de penchant, comme elle nous l'a avoué, parce qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée, soit de le perdre par des refus qui auroient senti le mépris, & qui auroient pu le rebuter. Tout cela l'obligea de se précautionner contre elle-même, & de chercher quelque secours étranger pour mettre sa sagesse en sûreté.

Dans ce dessein elle pria son amant de trouver bon qu'elle se mit dans un Couvent. Elle n'avoit aucun dessein de s'y mettre; mais elle savoit bien qu'il n'y consentiroit pas, & elle ne demandoit le plus que pour obtenir le moins. En effet il frémit à cette proposition, & lui refusa son consentement, & lui dit pourtant qu'il ne la contraignoit point, & qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Comme elle n'avoit proposé ce parti que pour l'obliger de consentir à un autre, elle n'insista pas dessus, & le pria de lui vouloir bien donner la permission de ne plus tenir un mé-

nage dont elle étoit embarrassée; qu'elle se défît de sa cuisinière, & qu'elle se mit en pension chez cet homme de pratique qui demeuroit dans la maison, & qui en occupoit le deux & troisième étage. Il sourit à sa proposition, dont il pénétra le motif, & lui laissa là-dessus la liberté de faire tout ce qu'elle voudroit. Quoiqu'il vit que ce changement ne lui étoit pas avantageux, il n'en eut que plus d'estime pour elle. Il le lui témoigna en riant, disant qu'il voyoit bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait si peu à craindre qu'il avoit cru, puisqu'il lui donnoit sujet de craindre le tête-à-tête. Elle se mit donc en pension, & ce fut-là la cause de son bonheur, comme vous allez voir; car si elle ne s'y étoit pas mise, votre commère n'auroit jamais entendu parler d'elle, & n'auroit pas fait les pas qu'elle a faits

Angélique fit encore plus que de se mettre en pension, car pour avoir toujours quelqu'un auprès d'elle qui pût répondre de ses actions, elle prêta la chambre qui étoit à côté de la sienne, & qui avoit été occupée par sa mère, aux deux filles du logis, chez le père desquelles elle mangeoit, & les obligea d'y coucher.

Cette homme étoit, comme je vous l'ai dit, un homme de pratique qui demeuroit dans cette maison de tout temps. Il étoit fort honnête homme, & sa femme une très-hon-

nête femme. Il n'avoit pour tous enfans qu'un grand garçon son fils ainé, qui avançoit & travailloit à son étude, & deux filles à peu près de l'âge d'Angélique, assez belles, bien faites & fort sages. Ce fut avec ces deux filles qu'Angélique avoit sa plus particulière connoissance; elles ne se quittoient point. L'ainée de ces deux filles avoit été Pensionnaire dans le Couvent où Mlle. Dupuis avoit été élevée. Elles se connoissoient & avoient lié une espèce d'amitié. Elles se rencontrèrent au Palais, & une petite pluie qui survint leur fit lier conversation. Mlle. Dupuis sut de l'autre qu'elle prenoit le chemin du Fauxbourg de St. Germain. Elle lui offrit une place dans son carrosse. Cette fille l'accepta, & lui fit, en allant, un portrait si avantageux de la beauté, de l'esprit & de la magnificence d'Angélique sans la nommer, que votre commère eut envie de la voir. Elle mit pied à terre dans cette maison, qui étoit dans son chemin; elle la vit & l'examina, cherchant à se souvenir de l'endroit où elle l'avoit vue. Angélique la reconnût d'abord, mais n'en fit aucnn semblant devant les autres. Mlle. Dupuis crut se méprendre; mais le nom de la Bustelière, dont on la nomma, qui étoit le nom de son père, lui fit voir qu'elle ne se trompoit pas. Elle rappella ses idées, & ne douta plus que ce ne fût la même fille qu'elle avoit vue chez sa mère.

Elle

Elle retourna deux jours après dans cette maiſon ; elle y dîna, & y paſſa une partie de l'après-midi ; & comme j'allai l'y joindre, je vis Angélique, ſa maiſon & ſes meubles. Nous montâmes dans ſon appartement, où la richeſſe que votre commère y vit, la jeta dans la dernière ſurpriſe. Angélique s'en apperçut, & lui dit qu'elle vouloit lui faire voir autres choſes. Elle ouvrit en même-temps un cabinet, où nous ne vîmes que bijoux d'une valeur exceſſive. Il eſt conſtant que Contamine avoit deſſein de l'épouſer, car il n'auroit jamais tant enrichi une maîtreſſe. Son cabinet ſeul & ſes pierreries valoient un des plus riches mariages. Je voudrois bien vous parler un moment, lui dit votre commère toute étonnée. Je ſais ce que vous voulez me dire, répondit Angélique en riant, très-volontiers ; je vous demande le ſecret, & ce que je viens de vous faire voir n'eſt que pour vous préparer à ce que je veux vous dire, & que vous voulez ſavoir. Mlle. Dupuis le lui promit. Elles changèrent de propos devant nous, & étant tous deſcendus, elles ſe promenèrent toutes deux ſeules dans le jardin.

Il eſt inutile de vouloir me cacher de vous, lui dit Angélique. Vous me reconnoiſſez, & vous m'avez promis le ſecret, & ſur cette aſſurance je vais vous dire ce que je ſuis préſentement ; car je ſuis ſûre que vous avez

déja fait de moi plusieurs jugemens contraires à la vérité. Non, répondit votre commère, je n'ai fait de vous aucun jugement téméraire : tout ce que j'en pense, c'est que vous êtes avantageusement mariée, sans que personne en sache rien. Je vous promets le secret, si vous me jugez digne de votre confidence. Je suis encore fille, reprit Angélique, aussi sage & aussi entière que ma mère m'a mise au monde, & cependant c'est un homme qui m'a mise dans l'état où vous me voyez. Ensuite elle lui conta toute son histoire, qui la surprit étrangement comme vous pouvez croire. Il est certain qu'elle ne crut pas d'abord qu'elle fût aussi sage qu'elle se disoit; elle lui promit pourtant le secret, & s'informa exactement de sa manière de vivre, & des gens qui lui rendoient visite. Elle n'apprit rien qui ne quadrât à ce qu'elle lui avoit dit. Elle sut qu'elle ne sortoit jamais que pour aller à l'Eglise ou promener, & jamais seule, toujours avec les deux sœurs, & le plus souvent avec leur mère; que qui que ce soit ne la venoit voir que Contamine, qui ne lui parloit jamais hors de la vue, & fort peu en particulier; que même il n'y alloit que rarement. Qu'elle vivoit fort sagement & fort retirée; que sa fille de chambre couchoit avec elle, & les deux sœurs dans la chambre pour où il falloit passer pour entrer dans la sienne, & qu'on ne pouvoit entrer

dans son appartement sans être apperçu des gens du logis, qui ouvroient lorsqu'on frappoit à la porte de fer qui donnoit sur la cour, par laquelle seule on pouvoit entrer, & qui étoit toujours fermée, se fermant d'elle-même de chûte. Votre commère me conta cela; je crus que c'étoit un beau dehors & que l'intérieur en étoit criminel; elle me pria de garder le secret, je le lui ai promis & lui ai tenu parole. Je me trompois cependant; car il est certain qu'elle est trop sage. Elle vécut encore fille près de deux ans après la mort de sa mère, & vraisemblablement elle le seroit encore, si la fortune n'avoit travaillé pour elle, & c'est ce qui reste à vous dire.

Un jour Madame la Princesse de Cologny alla à la Foire Saint Germain. Mlle. de Vougy qui demeuroit toujours près d'elle, lui tenoit compagnie. Cette Dame avoit marchandé deux lustres de cryſtal chez un Miroitier, & ne s'étoit pas accordée de prix avec le marchand. Elle n'avoit pour toute compagnie que sa Demoiselle, son écuyer, un page & deux valets de pied. Elle passa chez un Faïancier, dont la boutique étoit vis-à-vis de celle du Miroitier. Dans le temps qu'elle étoit sortie, Angélique entra chez ce même marchand avec les deux sœurs, chez lesquelles elle demeuroit. Elle vouloit avoir un miroir de poche pour donner à Contamine; elle s'en fit montrer. Il est à propos de

vous dire qu'elle étoit magnifiquement vêtue, toute en broderie d'or, collier, croix de diamans, boucles, bagues, pendans d'oreilles, agraffes, rien n'y manquoit, & le tout fin. Les dentelles les plus fines & les plus belles que Contamine avoit pu trouver, rien n'y étoit épargné, c'étoit un présent qu'il lui avoit fait aux Etrennes. Elle le portoit de cet air, parce que lui-même le vouloit, & qu'il l'en avoit mille fois priée; car si elle avoit suivi sa volonté, elle l'auroit porté bien moins leste; & cette fois-là elle s'étoit mise le plus magnifiquement qu'elle avoit pu, parce qu'il devoit se trouver à la Foire avec de ses parens, à qui il étoit bien aise de la faire voir comme par rencontre, & qu'il l'avoit prié d'y venir sous les armes. Son laquais la suivoit, & sa fille de chambre étoit derrière elle. Le marchand qui ne regardoit que l'apparence l'appelloit Madame. Le miroir qu'elle marchandoit étoit le plus beau de sa boutique. Dans ce moment la Princesse de Cologny elle-même revint sur ses pas, pour offrir au Miroitier plus qu'elle ne lui avoit déja offert de ses lustres.

Les miroirs lui frappèrent la vue, elle s'en approcha & les considéra; elle s'informa du prix; Angélique qui la reconnut voulut sortir, mais elle ne put le faire sans être remarquée de la Princesse, qui, malgré son changement, & la différence de l'état où elle

l'avoit vue à celui où elle la voyoit, la reconnut tout d'un coup, malgré un intervalle de quatre ans. Angélique lui paroissant surprise, & par là achevant de se faire connoître, cette Princesse ne put s'empêcher de lui parler. Vous êtes dans un état bien magnifique, Madame, lui dit-elle. Vous avez bien changé depuis que vous êtes sortie de chez moi : quel est votre mari, poursuivit-elle, sans lui donner le temps de se remettre ? Quand vous m'auriez fait part de votre bonne fortune, comme il me semble que vous le deviez, nous ne l'aurions pas détruite, au contraire Mlle. de Vougy, tout l'Hôtel & moi en aurions eu la dernière joie ; mais quel est votre mari pour vous le faire prendre si haut ? Ces paroles la jetèrent dans un désordre qui ne se peut exprimer. Je suis encore fille, Madame, poursuivit-elle, d'un air fort embarrassé. Vous êtes encore fille, reprit cette Princesse, d'un air dédaigneux ? Vous êtes jolie, ajouta-t'elle, en lui tournant le dos & en la regardant avec le dernier mépris ; car elle crut qu'elle étoit une fille perdue, à qui la débauche fournissoit le moyen de le porter si leste.

Angélique resta comme morte dans le moment. Elle étoit au désespoir d'avoir été reconnue, & que cette Princesse la prenoit pour ce qu'elle n'étoit pas. C'étoit ce qu'elle avoit toujours appréhendé. Elle se remit pour-

tant en apparence, & sortit de la boutique du Miroitier, dont elle prit le miroir à tel prix qu'il voulut, n'ayant pas le temps de marchander. Les deux sœurs qui étoient avec elle, étoient scandalisées du compliment bref de cette Dame, qu'elles ne connoissoient point. Elles ne savoient qu'en penser, surtout de la confusion où leur paroissoit Angélique, qui n'avoit pas eu le temps de leur donner quelque défaite en paiement. Elle étoit effectivement dans un état qu'elle a avoué depuis, que le mépris que cette Princesse avoit fait d'elle, lui avoit fait souhaiter de mourir dans le moment. Elle sortit promptement de la Foire, sans chercher Contamine. Elle remonta en carrosse, & dans le chemin elle chercha son excuse auprès de ces filles. Elle leur dit qu'elle avoit été Demoiselle d'honneur de cette Dame, qui étoit la Princesse de Cologny; qu'elle étoit sortie de chez elle malgré elle, sous prétexte de se marier; qu'elle n'avoit pas osé le porter beau sous ses yeux, parce que c'étoit une Princesse fort réformée; mais depuis qu'elle en étoit sortie, s'étant trouvée assez riche pour le porter d'un autre air, & n'étant plus responsable de ses actions à personne, elle avoit changé de manière & obéi à sa vanité; que sa confusion venoit de ce que cette Dame la croyoit mariée, & qu'elle ne l'étoit pas, ce qui lui faisoit connoître que ce n'é-

ſoit qu'une défaite qu'elle lui avoit donnée pour la quitter. Comme il y avoit là beaucoup de vraiſemblance, & que cela quadroit avec les paroles de Madame de Cologny, ces filles la crurent de bonne-foi, & ne s'en mirent pas plus en peine.

Contamine vint la voir le ſoir même ; mais elle ne lui donna pas le temps de demander pourquoi il ne l'avoit point trouvée à la Foire. Elle lui donna le miroir qu'elle avoit acheté : elle en fut remerciée : tout ce qui lui venoit de cette fille lui étoit cher. Il lui demanda ſi elle ſe trouvoit mal, qu'il voyoit beaucoup d'ardeur dans ſes yeux, & beaucoup d'altération ſur ſon viſage. Elle lui répondit que le ſujet étoit léger, & lui dit la rencontre qu'elle avoit faite de la Princeſſe de Cologny. Elle n'oublia ni le compliment, ni la réplique, ni l'adieu. Il en eut un chagrin mortel, d'autant plus qu'il vit bien qu'elle ſe contraignoit pour ne pas pleurer devant les gens qui l'écoutoient. L'affaire méritoit bien qu'ils ſe parlaſſent en particulier : ils le firent dans le jardin, où ils entrèrent malgré le froid qu'il faiſoit.

Vous voyez, Monſieur, lui dit-elle, avec un torrent de larmes, que ce que j'ai prévu eſt arrivé. Je ſuis déshonorée ; je ne me conſolerai jamais de la mauvaiſe opinion que Madame de Cologny a pour moi. Je vous aime, Monſieur ; l'amour que j'ai pour vous,

vous est trop bien dû pour le cacher; c'est un amour de reconnoissance & d'inclination. Je vous dois tout, vous m'êtes plus cher que tout le reste du monde ensemble; mais vous ne m'êtes point si cher que ma réputation. J'y sacrifierai tout; je ne veux point passer pour une fille de joie; je veux justifier ma conduite dans l'esprit de cette Princesse. Je veux vous rendre tout ce que je tiens de votre libéralité. Je renonce à toutes les espérances que vous avez eu la bonté de me donner, mais souffrez que je rétablisse ma réputation. J'irai chez elle dès demain; j'aime mieux lui découvrir toute ma vie & tout perdre, que de passer pour une infame. Contamine fut frappé de cette résolution comme d'un coup de foudre. C'est donc-là, belle Angélique, lui dit-il, ce que vous avez résolu? Vous voulez donc me perdre pour jamais, & quatre ans de constance réciproque ne tiendront point dans votre cœur contre un moment de chagrin? Ce moment de chagrin, reprit-elle, dureroit tout le temps de ma vie. Il est même de votre honneur qu'une fille que vous destiné à votre lit, soit d'une vertu qui ne soit point soupçonnée, puisque c'est tout le bien qu'elle peut vous apporter. Hélas! ajouta-t'elle, en redoublant ses pleurs & en l'embrassant, c'est vous qui avez voulu notre malheur. Si vous ne m'aviez pas obligée d'être si magnifique, la Princesse ne m'auroit

pas distinguée du commun ; je n'en aurois pas moins été à vous, & ma réputation seroit aussi entière que mon innocence. Il n'importe, reprit-elle, j'y suis résolue ; & quand je devrois être toute ma vie la plus malheureuse des créatures, & retourner à ma première fortune, je ne souffrirai pas qu'on fasse de moi des jugemens qui me sont si injurieux. Je suis trop vivement touchée de celui que la Princesse fait de moi, pour ne me pas sacrifier moi-même, plutôt que de la laisser dans une pensée qui me fait horreur. Tout ce que vous pouvez me dire est inutile ; je mourrois de douleur si je ne la désabusois pas ; je mourrai de vous perdre, mais mourir pour mourir, souffrez du moins que je meure justifiée & innocente dans l'esprit de tout le monde.

Contamine fit tout ce qu'il put pendant plus de deux heures qu'il resta avec elle, pour lui faire changer de résolution, ou du moins pour l'obliger à différer d'un jour ; mais il ne gagna rien sur son esprit. Elle voulut suivre sa pointe, au hasard de tout ce qui pourroit en arriver, & ne pas remettre plus loin qu'au lendemain. Si je différois plus long-temps, dit-elle, la Princesse de Cologny qui n'aura pas manqué de dire à Mlle. de Vougy, & à son Ecuyer, l'état où elle m'a vu, & ce qu'elle en pense, & ceux-ci qui le diront à d'autres, donneront pied à une médisance publique qui viendroit me déshono-

rer jusqu'ici, & qui me rendroit tout-à-fait indigne de vous; au lieu qu'en prenant le devant, cela ne sera pas tout-à-fait divulgué, & le bruit pourra s'en assoupir sans me faire du tort. Mais, lui dit Contamine, croyez-vous qu'elle vous en croira à votre parole? Je vous nommerai, répliqua-t'elle, je n'hésiterai point, & vous êtes trop honnête homme pour me dédire. Et, si on ne vous croit ni vous ni moi, que ferez-vous, ajouta-t'il? Ah! répondit-elle, en redoublant ses larmes, voilà mon désespoir. Si nous ne sommes point crus, & que vous vouliez bien me me donner le peu qu'il me faudra, ma résolution est prise, je me jeterai dans un Couvent pour le reste de mes jours. Mais pour rester dans le monde, après la perte de mon honneur & de ma réputation, y rester dans un état qui puisse faire soupçonner que je m'y gouverne mal, c'est ce que je ne ferai assurément pas.

Vous ne m'aimez guéres, reprit-il. Au contraire, dit-elle; si je vous aimois moins, je n'aurois pas tant de soin de votre honneur, qui est attaché à celui d'une fille que vous aimez assez pour vouloir épouser; & je cesserois de vous estimer & vous aimer, si vous étiez assez peu sensible sur ce point là, pour vouloir faire votre compagne d'une fille perdue de réputation devant le monde, quelque innocente qu'elle soit en effet.

Il n'en put jamais tirer d'autre raison, & cette obstination me fait croire qu'elle avoit véritablement vécu sage avec lui; car s'il avoit eu quelque pied sur elle, elle n'auroit eu garde de faire une démarche de cette conséquence malgré lui. Elle n'auroit eu intérêt que de le ménager, & pourvu qu'il eût été satisfait, elle auroit dû être contente; mais en faisant ce qu'elle vouloit faire, c'étoit le sacrifier lui-même à sa vertu. Il est certain que cette sensibilité qu'elle lui témoignoit sur sa réputation, la lui fit admirer, & qu'il l'en aima & l'en estima davantage. Il en étoit pourtant au désespoir, & se jeta vingt fois à ses pieds pour l'empêcher d'en venir là. Il n'y gagna rien; & il étoit écrit que le même coup, qui suivant toutes les apparences devoit les séparer pour jamais, seroit ce qui les uniroit.

Elle se coucha si-tôt que Contamine fut parti, & rêva à ce qu'elle avoit à faire. Elle étoit résolue de se déclarer, mais les moyens lui en paroissoient difficiles. Elle craignoit qu'on ne la fit pas parler à la Princesse, si elle y alloit elle-même. Elle craignoit encore quelques insultes de la part des domestiques, qui pouvoient ne la regarder que comme la Princesse l'avoit regardée elle-même. Dans ce moment elle se ressouvint de Mlle. Dupuis, & résolut de la prier de lui rendre service. Elle vouloit aller chez elle; mais elle

se trouva si mal, qu'il lui fut impossible de se lever. A peine fut-il jour qu'elle envoya son laquais lui chercher un carrosse propre, & écrivit ce Billet à votre commère.

BILLET.

» UNe aventure qui m'arriva hier & que
» je ne prévoyois pas, m'oblige d'avoir re-
» cours à votre bonté pour prévenir les suites
» qu'elle peut avoir. L'état où je suis vous
» fera connoître le coup dont je suis frap-
» pée; & vous saurez qu'il ne tiendra qu'à
» vous de me sauver ce que j'ai de plus cher,
» après mon salut. Je ne puis écrire davan-
» tage. Venez au nom de Dieu, le plus
» promptement que vous pourrez. »

Elle envoya ce Billet & le carrosse qu'il n'étoit pas plus de sept heures du matin; mais comme elle savoit que Mlle. Dupuis vivoit avec toute sorte de liberté, elle ne douta pas qu'il ne lui fût rendu dans le moment. Il le fut aussi; le laquais lui dit que sa maîtresse avoit pensé mourir la nuit, & qu'elle l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Vous connoissez votre commère, elle n'a jamais plus de plaisir que lorsqu'elle en fait à quelqu'un. Elle ne se donna que le temps de mettre une simple robe de chambre, & monta dans le carrosse qu'on lui avoit amené. Elle trouva Angélique dans un abatte-

ment extrême, ayant une grosse fiévre, & des maux d'estomach si vifs, qu'à peine pouvoit-elle parler.

Elle fit sortir, quand elle la vit, tout le monde de sa chambre, jusqu'au Médecin & au Chirurgien qu'on avoit été querir. Elle lui dit, les larmes aux yeux, ce qui lui étoit arrivé, & l'état où elle étoit. Elle poursuivit par lui dire, que si elle avoit assez de force pour se lever, elle le feroit uniquement pour se jeter à ses pieds, afin d'obtenir d'elle qu'elle allât à l'Hôtel de Cologny s'informer de ce qu'on disoit. Vous connoissez particuliérement Mlle. de Vougy, ajouta-t'elle, elle est votre parente & votre amie, au nom de Dieu sachez ce qu'on pense de moi. Je ne demande pas que vous me justifiez, si vous ne le pouvez pas faire; faites en sorte seulement que la Princesse & elle suspendent leur jugement pour aujourd'hui. Qu'elles me permettent de me justifier, & pour cela qu'elles ne dédaignent pas de m'entendre. Qu'elles me fassent la grace de souffrir que je me jete à leurs pieds, & que je leur rende un compte exact de ma vie. L'accueil que la Princesse me fit hier, est un coup qui me perce le cœur; je n'y puis survivre, & il dépend de vous d'y apporter le remède. Ne le différez pas, au nom de Dieu, la plaie deviendroit incurable par le retardement. Allez-y, ajouta-t'elle, & sauvez-moi ce que

je tiens plus cher que la vie. Ses paroles furent toujours entrecoupées de sanglots, de soupirs & de larmes, & votre commère ne put en refuser à l'état où elle la voyoit. Elle en eut pitié, & sans perdre en consolations inutiles un temps précieux, elle remonta en carrosse, & se fit conduire à l'Hôtel de Cologny.

Elle y arriva justement au lever de Mlle. de Vougy, qui fut étonnée lorsqu'elle la vit si matin, & plus encore lorsqu'elle en sut le sujet. Voulez-vous sauver la vie à Angélique, Mademoiselle, lui dit-elle en entrant, elle dépend de vous. Elle est dans un état digne de compassion. Que voulez-vous que je fasse pour une fille perdue, répondit-elle? Lui rendre votre estime, reprit votre commère, & la remettre bien dans l'esprit de Madame la Princesse de Cologny. Je vous la certifie sage & vertueuse, & si elle ne l'étoit pas je n'aurois pas le front de m'intéresser pour elle. L'air méprisant dont la Princesse la traita hier, l'a si vivement pénétrée, qu'elle en est au lit fort malade. Voilà le Billet qu'elle m'a écrit; je n'ai pu refuser à ses empressemens & à sa douleur, l'entremise qu'elle m'a demandée; & pour se justifier dans l'esprit de la Princesse & le vôtre, elle vous demande en grace la permission de venir se jeter à vos pieds. Je sais son innocence. . . . . . Mademoiselle, interrom-

pit Mlle. de Vougy, comment accordez-vous l'état d'une fille aussi pauvre qu'elle, avec la magnificence dont elle étoit hier? Le bien ne vient pas si promptement par des voies innocentes. C'est ce qu'elle vous expliquera elle-même, reprit votre commère, quand il vous plaira de l'entendre; cependant puis-je vous demander ce que la Princesse en dit? La Princesse, reprit cette Demoiselle, n'en a dit qu'un mot, mais ce mot donne lieu de penser le reste, & tout l'hôtel à l'heure qu'il est, en est imbu. Tant pire, reprit votre commère, Angélique ne s'en consolera jamais. Mais, poursuivit-elle, ne pourroit-on pas empêcher que cela ne sortît de l'hôtel? Sauvez-lui sa réputation, elle mérite d'être conservée, & ce qu'elle demande de la Princesse & de vous, doit par avance vous assurer que sa conduite est sage. Tout le monde la croira criminelle sur la foi de la Princesse; & bonne & généreuse comme elle est, elle auroit assurément du regret d'avoir terni la réputation d'une fille, dont l'honneur ne lui doit pas être indifférent, puisqu'elle a été à vous, & qu'elle a presque été élevée dans l'hôtel. La Princesse, reprit Mlle. de Vougy, va être extrêmement étonnée de la savoir si sensible sur le point d'honneur. Elle l'est pourtant, dit votre commère, plus que vous ne pensez; elle est très-sage, je vous le répète encore; & si vous m'acceptez pour cau-

tion, je me rends garante de sa vertu. C'est tout dire, reprit Mlle. de Vougy, sur votre seule assurance je la crois présentement toute autre que je ne la croyois encore ce matin. Je vais parler à la Princesse; il n'est pas encore jour pour elle, mais je crois qu'elle me pardonnera mon indiscrétion dans un pareil sujet.

Elle alla en effet la trouver, & lui dit ce que Mlle. Dupuis lui avoit dit. Cela parut si peu vraisemblable à la Princesse, qu'elle fit entrer votre commère. Celle-ci, comme vous avez vu, avoit pris l'affirmative autant qu'elle avoit pu. Elle fit encore plus auprès de la Princesse. Elle lui conta tout ce qu'elle savoit d'Angélique; mais comme en étant persuadée elle-même, elle ajouta qu'on en sauroit davantage de sa propre bouche; que cependant elle la supplioit de ne la point condamner sans l'avoir entendue. Cette Princesse lui permit de venir, & ajouta qu'elle étoit très-satisfaite de la savoir si sensible sur le chapitre de l'honneur; que cela lui faisoit présumer qu'elle s'étoit toujours gouvernée sagement, & pour lui marquer, dit-elle, que sur votre seul rapport je n'en doute pas, dites-lui ce que vous allez voir.

En même-temps elle fit appeller dans sa chambre tous ses Officiers & ses domestiques, & lorsqu'ils furent assemblés. Ecoutez, leur dit-elle: je parlai mal hier au soir d'Angé-

lique, que plusieurs de vous autres ont connu ici; je n'étois pas instruite comme je la suis à présent; je m'en dédis, & lui fais la réparation de tout ce que j'ai dit, qui n'étoit pas à son avantage, parce que je la reconnois pour une fille très-sage, & d'une conduite sans reproche; ainsi que ce que j'ai dit ne fasse aucune impression sur votre esprit. J'en sais le contraire; & je serois fâchée de lui faire tort par un soupçon mal fondé.

Je n'ai pas besoin, poursuivit Des Ronais, en s'interrompant lui-même, de vous faire réfléchir sur cette action. Tout le monde connoît Madame la Princesse de Cologny pour un exemple de toutes les vertus chrétiennes, & je ne crois pas qu'on puisse voir une plus belle action que celle-là, eu égard à sa qualité envers une servante telle qu'Angélique lui avoit toujours paru; car elle ne savoit point encore qu'elle fût née Demoiselle. Elle fit encore plus, car elle obligea Mlle. de Vougy d'aller la voir, & de lui faire elle-même le récit de ce qui venoit de se passer à l'hôtel, l'assurant qu'elle pourroit venir si-tôt qu'elle voudroit, & qu'elle la recevroit fort bien. Cette Demoiselle monta donc en carrosse avec votre commère, & elles allèrent ensemble chez Angélique, qui n'étoit pas seule.

Contamine qui étoit sorti le soir d'auparavant de chez elle, très-édifié de sa vertu,

& très-mal satisfait de sa complaisance, y étoit revenu dès le matin, dans le dessein de savoir à quoi elle se seroit enfin déterminée. Il vouloit faire encore ses efforts pour s'opposer à une résolution qui, suivant les apparences, devoit les séparer pour jamais. Son dessein même étoit d'affecter de l'indifférence, pour se faire rechercher à son tour; mais l'état où il la trouva lui fit oublier la dureté qu'il avoit préméditée. La fièvre qu'elle avoit le fit trembler; il devint plus mort que vif, & sans proférer une seule parole, il tomba à ses genoux devant son lit. Ils pleurèrent tous deux sans parler. Il tenoit une des mains de sa maîtresse, qu'il mouilloit de ses larmes. Ils furent plus d'une heure dans cet état, & ils y étoient encore lorsque Mlle. Dupuis & Mlle. de Vougy entrèrent.

Le cri que fit Angélique en les voyant retira son amant de la tristesse où il étoit abymé; il se leva & salua ces deux Demoiselles avec toute la civilité dont il étoit capable dans le désordre où il étoit. Mlle. de Vougy & lui furent embarrassés un moment; mais votre commère ne leur laissa pas le temps de se défaire davantage. J'ai réussi, belle Angélique, lui dit-elle : la visite de Mademoiselle, par l'ordre de Madame la Princesse, en est une preuve certaine: il ne tiendra qu'à vous de vous faire connoître pour ce que vous êtes: la Princesse est prête

à vous entendre. Mlle. de Vougy a ordre de vous en assurer, & de vous répéter ce que cette Princesse a fait pour vous, qui est assurément l'action d'une sainte, & qui mérite l'admiration de toute la terre. Après cela elle lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé chez Madame de Cologny, & des bontés qu'elle lui avoit témoigné pour elle. Mlle. de Vougy ajouta que cette Princesse avoit été surprise de l'état où Angélique lui avoit paru, qu'elle l'avoit cru mariée; mais qu'elle ne lui avoit pas semblée excusable étant fille. Que pourtant elle avoit donné son libertinage, non pas à l'inclination, l'ayant connue pour une fille très-sage, mais à la nécessité qui l'avoit contrainte d'étouffer dans son cœur les sentimens de vertu qu'elle devoit avoir puisés dans les maisons où elle avoit été élevée, & où elle avoit demeurée.

Angélique la remercia de ses bons sentimens, lui demanda pardon de s'être cachée d'elle, & lui raconta toute son histoire devant Contamine même, qui en certifia la vérité. Elle finit par dire, que toutes les apparences étant contre elle, elle ne s'étonnoit point que Madame de Cologny l'eût soupçonnée, mais qu'elle croiroit mériter ses soupçons, si elle n'avoit pas pris soin de les faire cesser. En effet, Mademoiselle, ajouta-t'elle, pouvois-je faire moins pour un homme que j'aime, & à qui je dois tout? & pou-

vois-je lui refuser la simple complaisance qu'il me demandoit de me mettre en état de paroître plus digne de lui? Je suis charmée de ce que je viens d'entendre, reprit cette Demoiselle : une autre que moi pourroit se fâcher, ajouta-t'elle en riant, d'avoir servi de prétexte aux visites de Mr. de Contamine : mais non, l'ardeur, la constance & la sagesse de vos amours, me mettent tout-à-fait dans vos intérêts, & si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre à vous rendre tous les services dont vous me jugerez capable. Je vous demande votre amitié à tous deux, vous pouvez compter sur la mienne. Je vais parler à la Princesse, & je me promets de la mettre de votre côté; ayez l'esprit en repos de ce côté-là. Il est nécessaire que vous la voyez; je n'ai que faire de vous dire que ce doit être votre première visite, dès que vous pourrez sortir; je serai votre introductrice. Ces deux amans la remercièrent de ses bontés, & lui firent mille amitiés. Contamine lui demanda pardon d'avoir autrefois abusé de son nom pour voir Angélique. Elle n'en fit que rire, & lui dit agréablement que les mariages étoient arrêtés au Ciel avant qu'on se connût sur la terre; & qu'outre cela, les mouvemens de notre cœur ne dépendoient pas de nous. A un signe que Contamine fit à Angélique, elle la pria d'accepter un diamant qu'elle lui présenta; & ils l'en pressè-

rent tous deux avec tant d'inſtance, qu'elle ne put s'en diſpenſer.

Angélique revenue de ſon chagrin, les pria de déjeûner chez elle. Mlle. Dupuis accepta ſans façon le parti; Mlle. de Vougy en fit autant. Les deux filles & la mère du logis, qui étoient montées peu de temps auparavant, & de qui on ne s'étoit point caché, en furent auſſi. Ce déjeûner fut court, mais ſans mélancolie. Il ſe fit auprès du lit d'Angélique. Mlle. Dupuis & ſa parente s'en retournèrent enſemble: Contamine & les deux ſœurs reſtèrent. Angélique les pria de paſſer dans l'autre chambre; & comme le chagrin qui l'avoit rendue malade avoit fait place à la joie de s'être ſatisfaite avec fruit, elle s'endormit tranquillement; & après un ſommeil de ſix heures, elle ſe réveilla ſans fiévre, mais fort foible. Elle paſſa le reſte de la journée dans ſon lit; & les deux ſœurs, qui pour-lors ſavoient ſes aventures, & qui avoient rendu témoignage de ſa conduite, lui tinrent compagnie avec Contamine.

Meſdemoiſelles Dupuis & de Vougy y retournèrent dès le lendemain. Elles furent réjouies de trouvèrent Angélique en bonne ſanté. La dernière lui dit, que la Princeſſe avoit toutes les envies du monde de la voir. Angélique lui répondit qu'elle iroit le lendemain, & n'y manqua pas. Elle étoit modeſte, mais propre. Contamine lui avoit prêté

son carrosse; elle charma tous ceux qui la virent. Elle se jeta aux pieds de la Princesse, & lui baisa le bas de sa robe. La Princesse la releva, & resta seule avec elle plus de trois heures. Elle se fit conter par elle-même jusqu'à la moindre circonstance de son histoire, qu'Angélique poursuivit par lui faire comprendre qu'elle n'avoit pu en user autrement, à moins que de vouloir rester toujours malheureuse, & renoncer sans retour au bonheur qui sembloit la venir chercher; car Madame, ajouta-t'elle, pouvois-je refuser les présens qu'il me faisoit, & qu'il m'avoit destinés de longue main, à moins que de vouloir rompre avec lui? La protestation qu'il me faisoit devant ma mère de vivre toujours avec moi dans le respect; la prière qu'il me faisoit de ne me point quitter; la compagnie des filles avec qui je mange, qui ne m'ont point quittée depuis sa mort; le soin que j'ai pris de ne rester jamais seule avec lui, ni dans ma chambre, ni dans aucun autre endroit hors de vue: tout cela ne dit-il pas publiquement que j'ai toujours bien vécu? Et les raisons que j'avois de me ménager & de n'avoir aucune foiblesse, qui sans doute m'auroit coûté ma fortune en le dégoûtant de moi, ne doivent-elles pas persuader que je n'en ai point eu? Si je lui avois donné prise sur ma vertu, j'aurois été dans sa dépendance; il n'auroit jamais souf-

fert que j'eusse osé tromper votre Altesse par une fausse exposition du fait, à cause de l'éclat que cela auroit pu faire. Il n'auroit cherché que sa propre satisfaction sans aucun égard à ma justification : je n'aurois osé rien faire qu'il n'y eût consenti ; mais grace à Dieu je me justifie malgré mon amant. Je le sacrifie lui-même à la crainte de le perdre, & pourtant je le conserve & plus amoureux, & plus persuadé de ma vertu, qui n'a pu souffrir ni l'ombre d'un crime, ni le moindre soupçon injurieux. La Princesse avoua que tout parloit pour elle; elle entra dans ses sentimens; elle se réjouit de sa bonne fortune; elle lui témoigna du chagrin de lui avoir fait de la peine; & par une bonté toute extraordinaire, lui promit de s'employer pour lui rendre service. Elle la fit dîner à l'Hôtel; le carrosse fut renvoyé à Contamine, parce que la Princesse lui promit de la ramener chez elle. Elles eurent encore après le dîner une fort longue conversation, où elle apprit qu'Angélique étoit Demoiselle : elle envoya chez Mr. Dupuis s'en informer. Votre commère vint de la part de son père dire qu'il avoit connu d'origine celui d'Angélique; qu'il étoit d'une très-ancienne maison d'Anjou, & qu'il avoit été un des principaux Officiers de son Régiment.

La Princesse en témoigna sa joie à Angélique, & lui dit que la vertu étoit de tous

les états, mais qu'elle avoit tout un autre luſtre dans la Nobleſſe, & peut-être projetant de-là ce qu'elle fit deux jours après, elle obligea Angélique de lui promettre qu'elle ameneroit le lendemain Contamine la voir. Elle monta en carroſſe enſuite, & y fit monter Angélique, votre commère, & Mlle. de Vougy. Elle les conduiſit chez la première; elle eut la curioſité de monter dans ſa chambre, où elle examina tout. Elles les y laiſſa, queſtionna la maîtreſſe & les filles du logis, & vint reprendre le ſoir Meſdemoiſelles Dupuis & de Vougy. A ſon retour de Luxembourg, elle répéta encore à Angélique qu'elle vouloit abſolument parler à ſon amant, & qu'elle les attendoit tous deux le lendemain après-midi.

Il vint la voir, même pour ſavoir de quelle manière tout s'étoit paſſé chez la Princeſſe de Cologny. Elle lui en fit le récit; il fut ravi de tant de bontés. Ce n'eſt pas tout, lui dit Angélique, elle veut vous voir, & m'a fait promettre de vous mener demain après-midi à l'Hôtel: voyez ſi vous m'en dédirez? Non, belle Angélique, lui dit-il, je prends trop d'intérêt dans ce qui vous touche, pour n'avoir pas une joie parfaite de tout ce qu'une ſi grande Princeſſe peut faire pour vous. Je joindrai avec plaiſir mes remerciemens aux vôtres, & j'accepte le rendez-vous. Je viendrai vous prendre demain dans

dans mon carrosse, nous irons ensemble. Ecrivez un Billet à Mlle. Dupuis, je la prierai d'être des nôtres: mais, belle Angélique, poursuivit-il, quoique vous soyez dans votre négligé d'une beauté qui me charme, donnez au public tout ce que l'art pourra vous prêter. Je vous entends, dit-elle, je tâcherai de ne vous point faire de honte, & vous me verrez dans un état que vous ne m'avez point encore vue.

Elle écrivit à Mlle. Dupuis le Billet que Contamine lui avoit demandé. Il l'apporta lui-même, & votre commère, qui lui donna sa parole pour l'heure qu'il lui marqua, me dit les termes où ils en étoient. J'admirois la conduite de la Princesse, & je me doutai qu'elle n'avoit pas entiérement ajouté foi aux paroles d'Angélique, & qu'elle vouloit le faire expliquer. Votre commère le crut comme moi; ainsi nous regardâmes cette visite comme la décision de la fortune de cette fille, & j'eus impatience qu'elle en fut de retour pour en savoir la réussite, & ce qu'il en pourroit arriver.

Contamine vint à l'heure marquée; je le pria de me conduire dans la rue Dauphine; j'avois intention de voir sa maîtresse, je me satisfis. Nous la trouvâmes dans un état capable d'éblouir, tant par elle-même, que par les diamans dont elle étoit parée; je les laissai, & ils allèrent où on les attendoit.

Mlle. de Vougy les conduisit dans l'appartement de la Princesse qui les reçut le plus honnêtement du monde. Elle leur parla quelque temps en général, & ensuite elle fit entrer Contamine seul dans son cabinet. Elle lui fit répéter tout ce qu'Angélique lui avoit déja dit. Il le fit avec un air si passionné, qu'il acheva de gagner cette Princesse. Elle lui demanda pourquoi il n'épousoit point Angélique, puisqu'il étoit en âge, & qu'il n'avoit besoin du consentement de personne. Cela, poursuivit-elle, me laisse de grands soupçons de vos vues. Vous avouez vous-même avoir fait plusieurs propositions à cette fille qui me paroissent fort gaillardes. Il faut que vous espériez qu'à la fin elle y succombera. Ce n'est point là ce que je pense, reprit-il, Madame, & pour vous assurer que je n'ai que des vues fort innocentes, si j'osois, je supplierois votre Altesse de la retirer dans son hôtel, elle seroit sûre de nos actions à l'un & à l'autre. Si je ne l'épouse pas en secret, & que je ne lui ai pas même proposé, c'est uniquement, comme je vous l'ai dit, Madame, le profond respect que j'ai pour ma mère qui m'en empêche. Mille incidens que toute la prudence humaine ne peut pas prévoir, lui découvriroient mon mariage. Ce n'est point la peur d'être déshérité qui m'en empêche, ce sont les bontés qu'elle a toujours eu pour moi qui me retiennent. C'est cette tendresse qu'el-

le m'a toujours témoignée, qui me force à un respect dont j'aime trop l'habitude pour le violer, & qui seroit trop mal récompensée, si je lui donnois le moindre chagrin. J'aimerois mieux me priver d'être jamais heureux que de n'y pas répondre. Je lui sacrifie ma satisfaction, mais mon cœur est à Angélique. Elle m'a proposé plusieurs partis pour mon établissement, qui tous m'étoient avantageux, je les ai refusés sous divers prétextes. Cela lui a fait croire que j'avois le cœur occupé, je lui ai avoué: mais j'avoue à votre Altesse que je n'ai jamais osé lui en nommer la maîtresse. Je l'ai supplié de vouloir bien ne point approfondir mon secret, elle me l'a accordé. Je lui ai juré de ne me point engager au sacrement à son insu: elle m'a promis de son côté de ne me point violenter; elle me tient parole, & je suis résolu de lui tenir la mienne; de peur même que mes assiduités ne fissent connoître Angélique, je me suis banni long-temps de chez elle. J'ai passé des mois entiers sans y aller. J'aime avec toute l'ardeur imaginable, mais j'aime sans espérance. Je n'espère pas l'épouser du consentement de ma mère, que je ne lui demanderai jamais, & je l'aime trop pour former quelques vœux contraires à mon devoir & au respect que je lui dois. La Princesse admira son procédé, & lui dit que son dessein étoit d'en parler elle-même à Madame de Conta-

mine. Ah ! Madame, reprit-il, se jetant à ses pieds, je vous supplie de n'en rien faire. Elle y donnera son consentement sans doute, votre entremise exigera tout d'elle ; mais ce seroit un consentement forcé, & je ne serois qu'imparfaitement heureux si ma mère consentoit à mon bonheur avec la moindre répugnance. Vous êtes bon fils & bon amant, lui dit la Princesse, & outre cela vous me paroissez fort honnête homme. Reposez-vous sur moi, je ne vous commettrai pas mal-à-propos. Si je réussis, vous m'en aurez l'obligation, & si je ne réussis pas, ou si je m'apperçois qu'on ne me donne pas gain de cause de bon cœur, il n'y aura rien de perdu, & je vous mettrai hors de blâme. Ce fut inutilement qu'il voulut s'opposer à sa volonté, elle y étoit résolue, & il se retira incertain de ce qu'il pensoit, & s'il devoit avoir de la joie d'avoir une si puissante médiatrice, ou s'il devoit être chagrin de ce que sa mère apprendroit enfin son secret.

En quittant la Princesse de Cologny, il revint trouver Angélique, à qui il dit dans quelle résolution il l'avoit laissée. Elle en eut une joie sensible, & ne put s'empêcher de la lui témoigner avec mille petites caresses. Il lui en fit voir aussi ; ils se félicitèrent l'un l'autre de l'appui de cette Princesse, à qui Madame de Contamine ne pourroit rien refuser. Quelle joie pour des amans ? Ils se

voyoient fur le point d'être l'un à l'autre ! Ils firent part de leur bonheur à Mlle. Dupuis & à Mlle. de Vougy qui n'y furent pas insenfibles, & les embraffemens, les larmes aux yeux, fe mirent de la partie. Madame de Cologny fit appeller Angélique, à qui elle dit qu'elle fe rendoit à la prière que Contamine lui avoit faite de la retirer auprès d'elle ; qu'elle mangeroit & coucheroit dans l'hôtel, où elle lui donneroit une chambre. Angélique lui rendit mille graces de fes bontés, & Contamine ne lui parla plus en particulier de cette journée. Il ramena vôtre commère chez elle, où fon père & moi l'attendions à fouper.

Ces deux amans s'étoient quittés tout remplis d'efpérance de voir enfin une heureufe conclufion à leur aventure ; mais fi-tôt qu'ils ne fe virent plus, ils ne furent plus fi tranquilles. Ils regardèrent cette efpérance comme une chimère qui les avoit abufés. Angélique ne pouvoit fe flatter que Madame de Contamine, ambitieufe comme elle étoit, confentît jamais qu'elle époufât fon fils. Elle ne voyoit plus pour elle, après ce refus, que le parti du Couvent, ou de fervir de fable à tous ceux qui auroient connoiffance de l'efpérance dont elle fe feroit flattée. Contamine de fon côté n'étoit pas plus tranquille. Pendant qu'il avoit été en préfence de fa maîtreffe, l'amour ne lui avoit pro-

mis que des idées flatteuses. La possession de cette belle personne étoit tout ce qu'il envisageoit ; mais lorsque la solitude l'eut livré à d'autres réflexions, il envisageoit que c'étoit une violence qu'il faisoit à sa mère, de lui faire demander son consentement par une personne à qui il savoit bien qu'elle n'oseroit pas le refuser. Il connut que ce consentement forcé ne le rendroit pas moins criminel aux yeux d'une bonne mère, à qui il avoit mille & mille obligations. Il craignoit que ce coup ne fût trop sensible à celle qui lui avoit donné la vie, & eut horreur de payer si mal tant de tendresse. Tout le bon fils fit taire l'amant, & sans renoncer à son amour, il se livra tout entier à son devoir.

Il rentra chez sa mère si changé par ces cruelles réflexions, qu'elle s'en apperçut. Elle lui demanda s'il étoit incommodé ; elle prit tant de part à sa santé, qu'elle le détermina à se vaincre. C'en est fait, dit-il tout haut, je n'y veux plus songer. Cette Dame crut que la fiévre avoit attaqué tout d'un coup le cerveau de son fils, & qu'il étoit extrêmement mal : elle se mit en devoir de le faire soulager. Arrêtez vos bontés Madame, lui dit-il, je n'ai point de maladie corporelle, mon esprit seul est inquiété ; mais je vous demande pardon d'avoir pu pour un moment consentir à vous déplaire. Donnez ordre qu'on

nous laiſſe ſeuls, je vous apprendrai tous mes crimes, en vous en témoignant mon repentir.

Cette Dame fit ſortir tout le monde; il ſe jeta à ſes pieds, & y reſta malgré tous les efforts qu'elle fit pour le faire lever. Il ne lui cacha rien de ſon amour; il lui en fit voir toute la force. Il lui dit tout ce qu'il avoit fait pour ſa maîtreſſe; par quel haſard il étoit venu à la connoiſſance de Madame de Cologny, ce qui s'étoit paſſé chez elle, & la promeſſe qu'elle avoit faite de lui faire avoir ſon conſentement. Il lui avoua qu'il n'avoit pu d'abord ſe refuſer aux plaiſirs qui s'étoient préſentés à ſon eſprit. Il lui témoigna le remords qu'il en avoit eu, que c'étoit ce qui le mettoit dans l'état ou elle le voyoit: il acheva ſon récit tout baigné de larmes; il demanda pardon à ſa mère de ce que cette Princeſſe lui feroit un compliment ſi peu recevable. Il lui promit de n'y plus ſonger, ou du moins de ne lui parler jamais; & de s'eloigner, ſi elle vouloit, pour donner le temps à l'abſence de déraciner de ſon cœur un amour ſi peu digne de ſon approbation. Il avoua que c'étoit l'unique cauſe des refus qu'il avoit fait des partis qu'elle lui avoit offert depuis quatre ans. Enfin il lui fit voir en même-temps l'amour le plus tendre & le plus paſſionné pour une fille, & le plus profond reſpect pour une mère.

Cette Dame avoit tous les sujets imaginables d'être satisfaite de lui. Eccepté le mariage, il avoit toujours été soumis à ses volontés. Il n'avoit jamais abusé de ses bontés, & avoit toujours réciproqué par une piété sincère la tendresse qu'elle avoit pour lui. Elle le laissa achever sans l'interrompre : l'état où il étoit lui faisoit pitié ; elle le consola elle-même, & l'envoya reposer. Elle se coucha dans l'incertitude de ce qu'elle avoit à faire ; mais avant qu'elle s'endormit elle prit sa résolution.

Elle fut éveillé par sa femme de chambre, qui lui dit qu'un Gentilhomme demandoit à lui parler de la part de Madame la Princesse de Cologny. Elle le fit entrer. Il lui dit qu'il venoit savoir d'elle à quelle heure la Princesse pourroit venir la voir, pour une affaire qu'elle ne pouvoit communiquer qu'à elle-même. Elle pria ce Gentilhomme de rester un moment. Elle se fit promptement habiller, & ayant su de lui que Madame de Cologny étoit visible, elle monta en carrosse avec ce Gentilhomme, & se fit conduire à l'Hôtel. Il y avoit long-temps qu'elle auroit voulu voir son fils marié, & la personne dont il s'agissoit étant Demoiselle de bonne maison, elle avoit résolu de passer sur le bien. Elle étoit pénétrée de l'amour que son fils lui avoit découvert, & très-satisfaite de son respect. Elle avoit envoyé savoir, en s'habil-

lant, dans quel état il se trouvoit. On lui avoit rapporté qu'il avoit très-mal passé la nuit; qu'il n'avoit fait que soupirer, & qu'il ne faisoit que de s'assoupir. Elle ne voulut pas interrompre son repos, & partit avec défense de lui dire où elle étoit allée, crainte de redoubler son inquiétude & son agitation.

La Princesse ayant été avertie qu'elle venoit, lui sut bon gré de sa civilité. Elle alla au devant d'elle, & la rencontra sur l'escalier. Elle l'embrassa, & elles se retirèrent seules dans le cabinet de la Princesse. Au bout de deux bonnes heures, elles rentrèrent dans la chambre, & Madame de Cologny envoya querir Angélique, qui pendant ce temps-là avoit été, comme vous pouvez croire, sur des épines. On l'avoit, presque malgré elle, mise par l'ordre de cette Princesse, dans l'état magnifique où elle étoit venue la veille. Elle fut surprise de se voir appeller, quoiqu'elle s'y attendît. Elle y alla avec une certaine pudeur sur le visage, qui acheva de gagner le cœur de Madame de Contamine. Approchez, Angélique, lui dit Madame de Cologny, en la prenant par la main: voilà Madame, poursuivit-elle, en la présentant à Madame de Contamine, la Demoiselle que vous avez demandée: voyez si Monsieur votre fils pouvoit faire un plus beau choix: vous l'aimerez & vous l'estimerez, quand, avec la beauté de son corps, la vertu & la

beauté de son ame vous seront connues.

Angélique pendant ce temps-là étoit dans un désordre si grand, qu'elle ne se connoissoit pas. Elle n'entendit point ce qui se disoit, & ce n'est que de Mlle. de Vougy que nous savons le commencement de cette scène. J'avoue, dit Madame de Contamine, en embrassant Angélique, que si mon fils est condamnable, il a du moins une belle excuse. Je ne connois guères de filles à Paris plus belles, ni mieux faites. Ce n'est pourtant pas à ces beaux dehors, ajouta-t'elle en parlant à Angélique, que vous devez le consentement que je donne à votre mariage avec mon fils. C'est premièrement à la recommandation de Madame la Princesse de Cologny, à votre vertu & à votre sagesse, dont elle m'a assurée. Rendez-lui en toutes les graces qui vous seront possibles. Je l'accorde encore à la soumission & au respect que mon fils a toujours eu pour moi. J'espère que vous en aurez autant, & que je ne me repentirai jamais de vous avoir reçu dans ma famille. Angélique ne répondit devant la Princesse que par ses pleurs & une profonde révérence.

Madame de Contamine conta ce que son fils lui avoit dit le soir, & ce qu'il avoit fait. Cette vénération d'un bon fils pour sa mère fut admirée. La Princesse entra un moment dans son cabinet pour y prendre un Reliquaire. Angélique restée seule avec la mère de son

amant & Mlle. de Vougy, ne perdit point le temps de faire ce qu'elle n'avoit osé faire en présence de la Princesse. Elle se jeta aux genoux de sa future belle-mère, lui baisa les mains, lui fit mille remerciemens de sa bonté, & l'assura d'une vénération & d'un respect égal à celui de son fils. Cette Dame avoit fait & faisoit encore tout ce qu'elle pouvoit pour la faire lever: la Princesse qui sortit dans ce moment de son cabinet lui sut bon gré de son action. J'aime, lui dit-elle, en la relevant & en la baisant, à voir que vous savez vivre. Je suis très-satisfaite de cette démarche, qui me persuade que vous méritez les bontés que Madame a pour vous. Elle obligea Madame de Contamine d'accepter son Reliquaire, qui étoit un présent de Princesse. Elle avoit su de Mlle. de Vougy que Contamine l'avoit forcée d'accepter un diamant; elle avoit pris la dette sur elle, & ne voulut pas demeurer en reste. Elle leur témoigna ensuite la véritable joie qu'elle avoit d'avoir contribué à la satisfaction de l'une, & à la fortune de l'autre. Elle dit qu'elle vouloit faire le mariage, & qu'elle ne vouloit pas qu'elle découchât de l'Hôtel que pour aller chez son époux. Elle ne lui portera point de dot, ajouta-t'elle, en parlant à Madame de Contamine, mais je me flatte de lui en tenir compte, soit par mon crédit, soit par celui de mes amis. Il peut compter

sur ma protection, & peut-être en sentira-t'il des effets plutôt qu'il ne pense.

Cette Princesse les retint toutes à dîner, où votre commère qui arrivoit, se trouva; & depuis ce jour-là, jusques à son mariage, Angélique n'eut point d'autre table; honneur que cette Princesse n'accordoit qu'à des gens d'une vertu reconnue & d'un mérite distingué.

L'après-midi Madame de Contamine mena elle-même Angélique, avec Mesdemoiselles Dupuis & de Vougy, dans la chambre de son fils. Il étoit encore au lit très-mal, & ce fut ce qui recula son mariage, qui ne se fit que deux mois après. Angélique ne le quitta point, qu'aux heures de repas, & y restoit toute la journée lorsque la Princesse ne dînoit point à l'hôtel. Elle en usa fort bien avec Madame de Contamine, & se fit sur-tout tellement aimer de cette Dame, qu'elle ne supportoit qu'impatiemment le retard de la cérémonie. Ils furent enfin mariés il y eut deux ans à Pâques. Ils demeurent toujours chez la belle-mère, à moins qu'il ne soit obligé de sortir de Paris pour plus de deux jours, car pour lors il faut qu'elle le suive. Elle a déjà deux enfans, & est encore grosse, & suivant toutes les apparences sa famille sera très-nombreuse, car elle n'attend pas l'année juste pour accoucher. Elle est adorée de sa belle-mère & de

son mari, qui ne peuvent pas la perdre de vue. Elle est toujours avec sa belle-mère, ou avec Madame de Cologny, qui va la prendre presque tous les jours pour aller se promener ensemble, & qui la retient le plus souvent à coucher avec elle, lorsque Contamine n'est point à Paris. Elle visite très-souvent Mlle. Dupuis, qui est presque tous les jours chez elle. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'elle est la plus heureuse de toutes les femmes, qu'elle a le secret de se faire aimer de tout le monde, & que qui que ce soit qui sait son histoire, ne porte point envie à sa fortune, parce qu'il est constant qu'elle la mérite. Je vous laisse à penser si elle ne bénit par la confusion qu'elle a eue au faubourg Saint-Germain à la Foire; puisque c'est de-là que vient tout son bonheur & son établissement, aussi-bien que l'appui que son mari a encore: car il est certain, que quand il auroit l'honneur d'être du sang de la Princesse, elle ne prendroit pas plus hautement ses intérêts.

Voilà, poursuivit Des Ronais, ce que vous voulez savoir de Madame de Contamine, surquoi je vous laisse la liberté de moraliser. Je voudrois bien savoir moi, de quelle manière Mlle. Dupuis se tirera d'affaire. Elle s'en tirera bien, reprit Des Frans, ne vous en embarrassez pas; je vous ai dit que l'heure est prise pour demain; serez-vous d'humeur

d'y venir ? Je n'en sais rien, répondit Des Ronais. Vous n'en savez rien, répliqua Des Frans en riant. La réponse est honnête : mais sachez que si vous ne me promettez pas d'y venir, & si vous ne venez pas en effet, je romprai tout commerce avec vous. A quoi bon tant de façons, poursuivit-il, en tournant la tête : vous faites plus le fâché que vous n'êtes. Vous voudriez déjà être raccommodé ; il n'y a que la honte qui vous retienne. Répondez juste, viendrez-vous ? Que vous êtes pressant, reprit Des Ronais en riant ! Je ne veux pas rompre avec vous, & demain vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

Dupuis entra dans ce moment ; il venoit les querir pour les mener souper chez lui. J'ai fait ce que j'ai pu pour y faire rester ma cousine, dit-il, mais Madame de Contamine, avec qui elle étoit, me l'a enlevée. Elle m'a pourtant prié d'être demain à dîner au logis ; elles m'ont assuré que vous en seriez ; poursuivit-il, parlant à Des Frans, & que vous y ameneriez un de vos amis de ma connoissance ; ne seroit-ce point par hasard Mr. Des Ronais ! Vous l'avez deviné, répondit Des Frans. Vous serez donc enfin mon cousin, reprit Dupuis parlant au Conseiller ? Je ne sais ce qui en sera, dit celui-ci en riant, mais votre cousine veut que cela soit. Il est beau d'être recherché des Dames, reprit Dupuis sur le même ton, & plus encore de

s'en vanter; mais ſera-ce malgré vous que vous ſerez mon couſin ? Devinez, répondit Des Ronais en riant. Je devine que non, dit Dupuis, me trompai-je ? Laiſſez Mr. Des Ronais en repos, interrompit Des Frans, ne voyez-vous pas bien que le pauvre garçon ne ſait pas ce qu'il veut lui-même. Après cela ces trois amis ſortirent, & allèrent ſouper chez Dupuis, qui les régala ſplendidement. Ils parlèrent d'affaires: Des Frans les informa de ce qu'il avoit fait avec ſes parens, & de la réſolution où il étoit de s'établir. Dupuis lui indiqua une charge telle qu'il la ſouhaitoit. Ils réſolurent de voir ſi on en pourroit traiter, & ſe ſéparèrent fort tard.

Ils allèrent le lendemain matin voir ſi on pourroit traiter de cette charge; & comme d'un côté on vouloit vendre, & que de l'autre on vouloit acheter, le marché fut bientôt conclu. Ils reſtèrent pourtant juſqu'à une heure après-midi, que Des Ronais les fit ſouvenir qu'ils devoient aller dîner chez Mlle. Dupuis. J'aime ce ſoin de votre part, lui dirent Des Frans & Dupuis en même-temps, & en riant.

Ils trouvèrent bonne compagnie; on les gronda de s'être fait attendre. Dupuis, au lieu de s'excuſer, dit que ce n'étoit pas la faute de Mr. Des Ronais; car, pourſuivit-il, en le montrant à ſa couſine, nous ne ſerions point encore venus, ſi Monſieur ne nous

avoit fait souvenir qu'il ne peut plus vivre brouillé avec vous, & c'est ce qui nous a fait hâter. Des Ronais rougit, & sourit à ces paroles; mais sans lui donner le temps de répondre, Madame da Contamine le prit par le bras. Venez ici, fantasque, lui dit-elle en riant, allons à genoux devant votre maîtresse, & demandez lui pardon de toutes vos folies. Ah! Madame, reprit Des Frans en riant, ce n'est pas-là exécuter de bonne-foi le traité; je l'ai amené pour entendre une justification, & non pas pour demander pardon. Il est en bonne main, reprit cette Dame sur le même ton, j'en rendrai bon compte; mais je veux qu'il obéisse. Allons vîte, poursuivit-elle; en s'adressant à lui, on est prêt de vous pardonner, mais il faut demander pardon, faites les choses de bon grace. Où vous ai-je amené, mon pauvre Mr. Des Ronais, lui dit des Frans, en haussant les épaules, & en riant. Dans un coupe-gorge, répondit celui-ci. Hé oui, Madame, poursuivit-il, s'adressant à Madame de Contamine, je demande pardon de tout mon cœur. C'est de vous, ajouta-t'il, parlant à l'aimable Dupuis, que je veux l'obtenir, je vois votre innocence dans vos yeux, je suis au déséspoir de mes égaremens......... Vous êtes tout pardonné, reprit cette belle fille, en l'embrassant les larmes aux yeux. Ce n'est point avec vous que je veux faire la renchérie; mais en con-

sentant d'oublier tout ce que vous m'avez fait, je vous prie pour l'avenir de ne plus vous abandonner aux apparences, qui sont très-souvent fort trompeuses; mon cœur devoit vous être connu. Venez, continua-t'elle, en le prenant par le bras, mettez-vous-là, & dinons, après cela on vous parlera. Ce sera moi, Monsieur, dit un homme parfaitement bien fait, qui vous désabuserai. Je suis le Gauthier supposé dont vous avez tant pris d'ombrage. Il est juste qu'après avoir mis le divorce entre Mlle. Dupuis & vous, j'y rétablisse la concorde & l'union. Je ne trouverois pas Mlle. Dupuis fort blâmable, Monsieur, reprit Des Ronais; je me mettrois volontiers de son côté; un homme aussi bien fait que vous, peut facilement faire une infidelle. Doucement, Monsieur dit en riant, une fort belle femme qui n'avoit point encore parlé, ne galantisez point tant mon mari sur sa bonne mine, vous me rendriez bientôt jalouse si vous étiez femme, & je ne veux pas la devenir, vous en avez trop souffert. Contentez-vous de savoir que la Lettre qui vous a rendu fou à courir les champs, étoit pour moi. Il étoit pour lors mon amant, il est à présent mon époux; & pour vous ôter tout scrupule, nous consentons à vous dire pourquoi Mlle. Dupuis recevoit des Lettres qui n'étoient pas pour elle. & comme cela ne se peut faire qu'en vous disant ce qui

s'est passé entre Mr. de Terny & moi, nous en remettrons le discours après avoir dîné, s'il vous plaît.

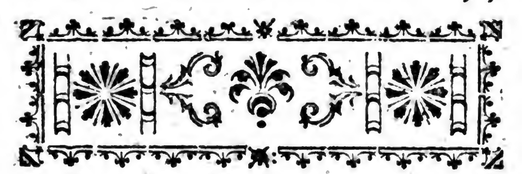
On se mit donc à table, les deux amans proche l'un de l'autre. Des Frans se mit entre Madame de Contamine, & une autre Dame qu'il n'avoit point encore envisagée, & qui n'avoit point encore ouvert la bouche. Il s'apperçut que cette Dame avoit voulu sortir, & que sans Madame de Contamine elle seroit sortie en effet. Il remarqua qu'elle ne tournoit point la tête de son côté; il la regarda, & la reconnut pour une de ses anciennes connoissances, à laquelle même il avoit autrefois fait semblant d'en vouloir. Ah! Madame, s'écria-t'il, en l'embrassant tout d'un coup, quelle heureuse aventure vous conduit ici? Cette Dame surprise, lui répondit que c'étoit à Mlle. Dupuis qu'il devoit sa rencontre; & si j'avois su, poursuivit-elle, que vous eussiez dû y être, Monsieur, je n'y serois pas venue, mais j'ai été trompée. Etes-vous fâchée de m'y voir, Madame, reprit-il d'un grand sérieux? Non, Monsieur, dit-elle, puisque vous avez amené Mr. Des Ronais.

Ce n'est pas le temps d'entrer en matière, interrompit Madame de Contamine, une autrefois vous vous éclaircirez ensemble; présentement dînons, & sachons les aventures de Mr. de Terny; celles de Mr. Des

Frans & de Madame de Mongey auront leur temps. On suivit ce conseil, & on dîna fort bien. Ils parlèrent pendant le diner des ombrages que les amans prenoient assez souvent de la conduite l'un de l'autre. Ils avouèrent que les querelles qui en provenoient, étoient un nouveau sel au raccommodement; mais ils convinrent que quelque plaisir qu'on eût de se raccommoder, il n'égaloit pas les peines qu'on souffroit, quand la brouillerie étoit sincère. Par exemple, ajouta Mr. de Terny, voilà Mr. Des Ronais & Mlle. Dupuis, qui goûtent tout le plaisir du raccommodement, après avoir été fort long-temps brouillées; (& en effet ils se faisoient mille carresses) mais quels chagrins & quelles peines n'ont-ils pas soufferts pendant qu'ils ont été en querelle? Quels maux ne se sont-ils pas faits à plaisir? Et dans quel état étoient-ils tous deux? Mais afin de lui donner toute la satisfaction qui dépend de nous, poursuivit-il, en lui montrant toute l'innocence de Mademoiselle, il est juste de lui tenir parole, & de lui raconter le sujet qui a donné lieu à sa jalousie.

Oui, Monsieur, interrompit Madame de Contamine, cela est juste; mais il est juste aussi que tout le monde vous écoute; & pour cela, poursuivit-elle, s'adressant à Des Ronais, passez, s'il vous plaît, auprès de moi à la place de Mr. Des Frans; & vous Mr. Des

Francs, ajouta-t-elle, prenez place, s'il vous plaît, entre votre commère & moi. Duſſai-je paſſer pour une indiſcrette, il faut que je vous ſépare tous. Vous Mr. Des Ronais, parce qu'il faut que vous ſoyez attentif à ce que Mr. de Terny va dire; & vous Mr. Des Frans, pour me venger de vous, qui, pendant tout le dîner, n'avez pas eu la civilité de me dire deux mots, & n'avez fait que parler bas à Madame de Mongey. Ah! Madame, reprit Des Frans, vous faites prendre garde à des choſes dont on ne ſe ſeroit point apperçu ſans vous. Il eſt vrai, dit-elle en riant, il n'y a que moi qui ai de bons yeux; mais vous pourriez interrompre Mr. de Terny, dont il n'y a que ſon épouſe qui vous ſépare; & moi je pourrois prêter l'oreille à quelque choſe que vous voulez qui ſoit ſecrette. Non, Madame, répondit Des Frans en rougiſſant, nous n'interromprons perſonne, je vous le jure. Soit, dit-elle en riant, la place où vous êtes vous plaît, achetez-là par votre ſilence, ou comptez que vous n'y reſterez pas long-temps. Vous pouvez commencer, Monſieur, pourſuivit-elle, parlant à Mr. de Terny, tout le monde eſt prêt à vous donner audience. Il voulut adreſſer la parole à Des Ronais, qui lui dit qu'il n'avoit plus aucun ſoupçon, & qu'il le diſpenſoit de ſon récit. Je ne l'en diſpenſe pas moi, reprit la belle Dupuis, & je le prie de le faire. Il le fit donc en ces termes.



HISTOIRE DE MONSIEUR DE TERNY ET DE MADEMOISELLE DE BERNAY.

JE ne ſuis point de cette Ville, mais j'y ſuis venu ſi jeune, que je me regarde comme un de vos Compatriotes. Je ſuis d'une aſſez bonne maiſon d'une Province fort éloignée. Mon nom eſt fort connu dans le lieu de ma naiſſance, mais peu ailleurs, ſi ce n'eſt par le moyen de quelques parens que j'ai eu, qui l'ont porté chez les

voisins de la France, chez qui ils ont eu des emplois, & même des établissemens. J'étois fort jeune lorsque mon père m'envoya ici apprendre mes exercices, les Fortifications, tout ce qui peut servir à un jeune homme qu'on destine aux armes. La France étoit dans un calme & dans une tranquillité profonde, dont ses voisins ne la laissèrent pas jouir long-temps. A peine savois-je monter à cheval, & peu d'autres choses convenables au parti que j'embrassois, que je suivis les autres plus âgés que moi. Nous allâmes en Flandres; je ne vous dirai point ce qui s'y passa, ce n'est point une relation que vous attendez de moi, c'est mon histoire particulière & celle de ma femme. Je fus blessé, & me fis porter à Calais, tant pour être mieux soigné, que parce que j'avois des parens en Angleterre, dont je recevois des secours plus promptement que de chez moi. J'y trouvai un Parisien, Officier blessé comme moi, un peu âgé. Nous y fîmes connoissance, & y liâmes une amitié qui n'a fini qu'avec sa vie. Il s'appelloit de Bernay, & étoit le fils d'un homme puissamment riche; voilà sa sœur, poursuivit-il, en montrant sa femme. Nous revînmes ensemble à Paris; je retournai à l'Académie, & la Campagne suivante j'entrai dans les Mousquetaires. Je revins encore passer l'hiver à Paris. J'y trouvai Bernay; notre amitié se redoubla. Je quittai les Mousquetaires, & pris une

Compagnie dans le même Régiment que lui, & nous fîmes deux Campagnes ensemble ; en un mot, nous étions inséparables. Son père même, à qui j'eus le bonheur de ne pas déplaire, me témoigna autant d'amitié que depuis il m'a témoigné de haine, c'est-à-dire, le plus qu'il put.

Bernay devint amoureux d'une très-belle femme ; cela ne s'opposa point à notre amitié, au contraire il m'en aima davantage, parce que je lui devins nécessaire. Je me raillois quelquefois de lui, & ne trouvois pas bon qu'il s'amusât à courir toute la nuit, comme il faisoit fort souvent. Il vouloit me persuader que le seul plaisir de la vie étoit d'avoir une maîtresse, & d'en être aimé. Je me moquois de sa morale, & m'en serois moqué long-temps si je n'avois pas vu sa sœur. J'avois dans ce temps-là vingt-six à vingt-sept ans. Il me dit un jour qu'il avoit fait partie pour aller avec Madame d'Ornex sa sœur, voir deux cadettes qu'ils avoient Pensionnaires dans un Couvent à quelques lieues de Paris ; qu'ils iroient le lendemain, & reviendroient le jour même, & que si je voulois être des leurs, je leur ferois plaisir. Je connoissois Madame d'Ornex, mais je n'avois point encore entendu parler des deux autres sœurs, & voulant connoître toute la famille de mon ami, je me mis volontiers de la partie, avec d'autant plus de plaisir

qu'il aimoit l'ainée de ces deux filles que nous allions voir, parce qu'il en parloit avec feu.

Je n'avois jamais rien aimé, je la vis, j'en fus charmé; & en effet elle étoit dans ce temps-là parfaitement belle. Suis-je si changée, dit Madame de Terny, en l'interrompant? Si tu n'es pas changée aux yeux des autres, reprit-il, tu l'es aux miens, sur-tout depuis environ deux mois que nous sommes mariés. Quoique ma femme soit laide à présent, continua-t'il en riant, elle me parut belle, & comme elle est changée, il faut vous en faire le portrait. Nous voyons l'original, dit Madame de Contamine, venez au fait. J'aime dans une belle femme comme vous, Madame, reprit-il, cette charmante impatience, elle témoigne que vous êtes curieuse de la conclusion & des bons endroits. L'habit modeste qu'elle avoit me la fit paroître un Ange en habit noir. Elle portoit le deuil de sa mère, j'eus compassion de son malheur. J'avois appris en venant que son père la destinoit à être Religieuse, aussi-bien que son autre sœur. Ses yeux trop peu recueillis pour un Couvent, & qui me paroissoient aller à la petite guerre, un air fin & éveillé, des manières dissipées, tout cela me mit en colère de voir si peu de disposition au parti qu'on la forçoit de prendre. Je ne pus m'en taire.

Quoi,

Quoi, dis-je à Bernay, vous m'avez parlé en venant ici de vos deux sœurs, comme de deux filles qui n'étoient propres que dans un Couvent, & vous ne m'aviez pas dit que Mademoiselle est belle comme un Ange! Ce ne sont que les laides & les contrefaites qu'il faut séquestrer, poursuivis-je; mais une fille belle, bien faite, & aussi spirituelle que Mademoiselle paroît l'être, c'est un sacrilége tout pur. Je ne conviens pas, Monsieur, que je sois belle, reprit Clémence, mais quand je la serois, je ne vois pas que ce fût un sacrilége, au contraire c'en est un de n'offrir à Dieu que le rebut du monde. Non, Mademoiselle, repris-je avec précipitation, ne vous flattez pas qu'on ne vous offre à Dieu que parce que vous êtes belle, d'autres intérêts y ont part, & la piété n'y entre pas pour beaucoup. Ce n'est point à Dieu qu'on vous sacrifie, c'est à la fortune de Monsieur & de Madame, poursuivis-je, en lui montrant Bernay & Madame d'Ornex; si vous étiez née l'aînée des filles, ou d'un autre sexe, le Couvent ne vous seroit jamais de rien, & ne vous sera même de rien, si vous en êtes crue, ou je suis mauvais physionomiste. Avouez-le de bonne-foi, ajoutai-je, vous vous ferez Religieuse, mais ce seront les vœux de votre famille que vous offrirez à Dieu, & non pas les vôtres. Ma sœur est trop raisonnable, reprit Ma-

dame d'Ornex, fort scandalisée de mes paroles, pour embrasser un état où elle ne seroit point appellée. Celui de Religieuse veut de la vocation, & je ne crois pas que qui que ce soit voulût la violenter. Si Mademoiselle est maîtresse de ses actions, répliquai-je, elle sera Religieuse comme vous, du moins si elle veut m'en croire. J'en croirai là-dessus la raison, dit-elle. J'avoue que j'ai eu quelque peine à me résoudre de passer ici ma vie, mais enfin je m'y suis déterminée. Le peu que j'ai vu de monde, qui ne m'a pas trop plu, & les Religieuses qui m'en ont entretenue, m'ont si bien fait voir la différence qu'il y a de la tranquillité où elles vivent, aux désordres & aux embarras qu'on y voit, que j'en suis dégoûtée. Vous ont-elles fait voir aussi, vos Religieuses, repris-je, la différence qu'il y a entre la douceur qu'une femme trouve dans les bras d'un homme, & la piquure de vos disciplines? Ce que vous dites-là n'est pas sage, reprit Madame d'Ornex, en rougissant de colère. Je m'en rapporte à vous, Madame, lui répliquai-je. Je voudrois bien savoir si vous voudriez être à présent Riligieuse? Oui, me dit-elle en soupirant, & je m'apperçus que ses yeux étoient humides. Je ne la pressai pas de me répondre, & Bernay me dit peu de jours après le sujet de ses pleurs & de sa langueur continuelle.

Cette conversation fut poussée fort loin, & de telle sorte que je crus n'avoir pas fait ma cour à cette Dame, & que j'avois dérangé une bonne partie des résolutions de Clémence. Pour mon ami il ne me parut pas y prendre beaucoup de part; au contraire, il me dit en particulier qu'il n'approuvoit point la tyrannie de son père, qui vouloit cloîtrer une partie de ses enfans pour avantager les autres. Je restai au parloir le plus long-temps que je pus, & je m'apperçus que les yeux de Clémence me regardoient sans haine. Pendant le chemin de-là à Paris, je tins à peu près le même style qu'au Parloir, mais plus effrontément, parce que n'étant plus écouté que par un homme & une femme mariée, je ne craignois plus de blesser les oreilles chastes. Madame d'Ornex me dit que je ne ferois pas plaisir à son père de donner de pareilles leçons à ses sœurs. Je n'irai jamais à leur Couvent, répondis-je, (quoique je ne le pensasse pas de même, mais j'étois bien aise de donner le change à cette femme que je trouvois trop pénétrante,) c'est à faire, poursuivis, à leurs Directeurs de leur parler de dévotion, & à un homme comme moi de leur témoigner du regret de leur clôture. Suis-je d'un âge & de profession à être Catéchiste? Il me feroit beau voir parler d'extases, d'illuminations, de retraites, & d'autres termes de l'art que

j'ignore, j'en laisse le soin aux autres; mais pour lui parler du monde, c'est mon fait. J'aurois parlé à une autre comme à elle, & encore mieux, car je n'aurois pas eu à ménager l'intérêt que vous avez tous deux dans la continuation de son dégoût pour le siècle. Je fis tous ce que je pus pour ôter de l'esprit de cette femme, toutes les impressions qu'elle pouvoit avoir de m'avoir entendu parler avec tant de feu; mais je ne réussis pas. Elle fut cause que je ne fus pas mis d'une autre partie qui se fit peu après.

Pour Bernay, je ne lui cachai rien de ce que je pensois. Je fus satisfait de sa réponse, où il me déclara tous les secrets de sa famille. Je ne suis point surpris, me dit-il, en m'embrassant, de la déclaration que vous me faites; je m'y suis attendu dès que nous sommes sortis du Couvent de ma sœur. Si je puis vous y rendre quelque service, je le ferai de tout mon cœur; mais vous aurez de grands obstacles à surmonter, dont le plus considérable est la volonté absolue de mon père, qui veut qu'elles soient toutes deux Religieuses, sur-tout elle, qu'il n'a jamais aimée, & que ma mère haïssoit, parce qu'elle n'a jamais voulu se soumettre à mille complaisances qu'on vouloit exiger d'elle. Je l'ai toujours fort aimée, & je suis sûr qu'elle m'aime bien, mais que faire pour elle, puisque nous dépendons tous d'un père

qui ne ſuit que ſon caprice, ſans s'embarraſſer de l'inclination de ſes enfans ? Ma ſœur, Madame d'Ornex, eſt mariée malgré elle, non pas qu'elle ne voulut point ſe marier, mais elle ne vouloit pas épouſer d'Ornex, & mon père la fit choiſir tout d'un coup entre lui & le Couvent pour le reſte de ſes jours. Elle eſt malheureuſe avec lui : ce n'eſt qu'un brutal qui la traite très-mal. Elle ne porte point de ſanté, & la pauvre femme n'a nul crédit ; au contraire père & mari la font déſeſpérer, & la rendent garante de la réſiſtance de ſes cadettes à faire leurs vœux. Elles ſont toutes deux dans le Couvent, d'auſſi bon cœur qu'un oiſeau ſauvage eſt en cage ; & quoiqu'elles ne veuillent pas être Religieuſes de leur bon gré, il faut qu'elles le ſoient par néceſſité ; car mon père & ma mère, pour marier Madame d'Ornex, l'ont tellement avantagée par ſon contrat de mariage, qu'elle & moi, qui me ſuis fait faire juſtice preſque le piſtolet à la main, & par une force majeure, pour n'être pas ſacrifiée comme nos cadettes, emporterons tout le bien de la famille. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que je ne me dépouillaſſe volontiers en votre faveur, mais je ne vois pas qu'il y ait rien à eſpérer du vivant de mon père, qui eſt l'homme du monde le plus entier & le plus emporté.

Vous me connoiſſez mal, lui dis-je, ſi

vous croyez que la considération du bien m'empêche de rechercher votre sœur. Je suis, grace à Dieu, assez riche pour elle & pour moi, & je dois l'être encore un jour davantage; ainsi je vous jure dès-à-présent de ne jamais vous faire de peine de ce côté-là, & de vous laisser la possession tranquille de tout le bien, y en eût-il vingt fois plus. Vous avez encore à combattre, reprit-il, l'esprit de ma sœur, qui est la fille du monde la plus fière & la plus résolue, rien n'est capable de la faire démordre. Elle est dans le Couvent malgré. Il n'y a pas encore long-temps que mon père n'en vouloit pas faire une Religieuse. Il ne l'y laissoit, que parce qu'il ne vouloit pas avoir de filles chez lui. Madame d'Ornex n'en est sortie que pour faire ses habits de noces, & pour recevoir avec plus de bienséance les visites qu'on lui rendoit. Mon père vouloit les marier toutes deux en même-temps; son ainée se rendit, mais elle qui a une tête de diable, bien loin d'imiter sa sœur & d'obéir à mon père, le traita comme un tyran de ses enfans, & conclut par dire qu'elle voyoit bien qu'elle étoit destinée à être malheureuse dans ce monde, soit en épousant un homme qui lui déplaisoit, soit en restant dans le Couvent malgré elle, & damnée par conséquent dans l'autre monde, n'ayant pas pu faire son salut dans celui-ci; mais que du moins elle auroit

la satisfaction de n'entrer pas toute vive dans les bras du démon. Ce fut ainsi qu'elle baptisa l'homme que mon père lui destinoit, qui étoit en effet un très-dégoûtant Monsieur : mais ma sœur est une sotte ; outre que ç'eût été un manteau, il pouvoit mourir le premier, & la laisser veuve. Je perdis mes prières pour la faire changer de résolution. Elle fit encore pire, car elle ne voulut jamais dire adieu à mon père quand il s'en alla ; & pour ma mère, elle lui dit dit que si le joli Monsieur qu'elle vouloit lui faire épouser lui plaisoit tant, elle pouvoit le garder ; qu'on n'en soupçonneroit jamais du mal, étant bâti d'une manière à mettre la réputation d'une femme à couvert de la médisance. Enfin elle porta son emportement & son manque de respect si loin, que mon père & ma mère sortirent dans une si grande colère contre elle, qu'ils l'ont presque déshéritée. Peut-être en enragera-t'elle, mais il n'est plus temps. Ma mère est morte, il n'y a qu'un mois ; elle a témoigné du regret à la mort de l'avoir si rudement traitée, aussi-bien que d'avoir forcée l'ainée ; mais ce qui étoit fait ne pouvoit pas se rétablir. Malheureuse pour malheureuse, je crois que Madame d'Ornex voudroit être encore dans le Couvent, & en avoir fait autant qu'elle ; ainsi je ne vois pas que rien se dispose en votre faveur. Si pourtant vous voulez tenter l'a-

qu'elle jugeroit à propos que je prisse pour la tirer de prison. Je l'intruisois en peu de mots de ce que son frère & moi avions dit. Elle me donna la Lettre qu'elle avoit écrite, qui fut pour son frère un galimatias. Elle le prioit de ne souffrir plus que j'allasse la voir, parce que je lui avois tenu des propos indécens, dont la Religieuse, qui m'écoutoit, étoit scandalisée. Qu'elle avoit eu toutes les peines imaginables à l'empêcher de rapporter à la Supérieure ce qu'elle avoit entendu. Qu'elle le lui avoit pourtant promis, mais à condition qu'elle ne souffriroit plus mes visites. Que pour elle, elle n'avoit rien trouvé à redire à mes discours, ayant pris son parti, mais qu'il n'en étoit pas de même de cette fille. Elle le prioit de l'aller voir, comme il le lui avoit promis.

Ce fut-là ce qui nous fit connoître que cette Lettre étoit pour moi, & qu'elle l'avoit écrite devant cette Sœur-écoute, à qui elle l'avoit montrée, & c'étoit en effet la vérité. Je le priai de n'en rien déclarer; il me le promit, & même de me rendre tous les services qui dépendroient de lui, pourvu que cela ne lui fît point de tort auprès de son père, qui ne le lui pardonneroit jamais. J'acceptai les conditions qu'il voulut mettre dans le marché, résolu de pousser ma pointe, & de mettre plutôt le feu au Couvent que d'y laisser Clémence malgré elle. J'y retournai

trois jours après, mais la Sœur n'avoit pas été ſecrette ; car lorſque j'allai la demander, cette fille vint au Parloir, qui m'ayant reconnu, me dit ſans façon, que je ne verrois aſſurément pas Clémence. Je reçus ce compliment comme un effet de ſes ſoins, & je la remerciai ſi bien qu'elle en fut ſcandaliſée ; la Supérieure qui vint ne fut pas mieux traitée, & me traita moi comme un démon, & fut prête à me faire jeter de l'eau bénite.

Je revins donc comme j'étois allé. Je priai mon ami d'y aller ou d'y envoyer. Il me dit qu'il ne pouvoit pas quitter ſon père, & qu'il y enverroit un laquais quand je voudrois. Que je priſſe garde à mes actions plus que jamais, parce que les Religieuſes lui avoient écrit qu'il avoit été un homme du monde la voir, qui avoit tâché de la dégoûter du Couvent. Que cet homme étoit bien fait, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne s'en laiſſât perſuader. Que même depuis ſes viſites elle paroiſſoit avoir plus d'indévotion, & des diſtractions plus fréquentes que jamais.

Il écrivit à ſa ſœur une Lettre de créance en particulier pour le Porteur, par laquelle il lui mandoit qu'elle pouvoit lui donner tout ce qu'elle vouloit m'envoyer. J'y ajoutai un mot de ma main, qui diſoit la même choſe. Cette Lettre-ci devoit être ſecrette. Il en écrivit une autre, par laquelle il lui mandoit

qu'il étoit ſurpris des plaintes que ſon Couvent faiſoit d'elle ; qu'elle ſouffroit un homme avec ſcandale ; que cela n'étoit pas bien ; qu'il ne ſavoit qui étoit cet homme , & qu'il ne vouloit point l'apprendre, parce qu'il en arriveroit trop de malheur. Qu'il falloit que ce fût un homme de qualité, puiſqu'il étoit aſſez hardi pour bruſquer ſon père & lui, & s'expoſer à leur reſſentiment ; & qu'afin qu'il ne pût pas corrompre le laquais qu'il y enverroit, s'il ſe ſervoit toujours du même, il lui enverroit toujours des viſages nouveaux. Enfin, il ne lui écrivit rien que d'un Pédagogue, parce que ne doutant pas que cette Lettre ne fût vue de ſon père, il n'étoit pas fâché de lui faire ſa cour, & qu'outre cela, cette manière lui ouvroit mille moyens de nous ſervir.

Nous envoyâmes donc ce laquais, qui fut un des miens, que je connoiſſois pour habile. Je l'inſtruiſis, & lui ayant fait prendre un juſte-au-corps des livrées de Bernay, il me rapporta réponſe telle que je la ſouhaitois....... On avance bien plus ſes affaires d'amour avec une cloîtrée, qu'avec une fille du monde. La raiſon en eſt, que tous les hommes ſont pour une renfermée matière à tentation, & outre cela, le papier ne rougiſſant pas, elles s'expliquent bien plus hardiment qu'elles ne parleroient, & s'engagent bien davantage. Elles ſe font même une eſpèce d'habi-

tude des paroles de tendresse les plus expressives; & lorsqu'après cela un amant les voit en particulier, il n'a que fort peu de peine à les faire soutenir par des effets ce qu'elles ont promis par écrit. Je fus convaincu de cette verité par la Lettre que je reçus, & que voici.

Madame de Terny voulut en cet endroit empêcher son époux de lire cette Lettre, & n'en vint pas à bout. Au contraire, elle ne fit qu'augmenter la curiosité de la compagnie; & comme cette Lettre étoit un peu forte, & qu'elle avoit honte d'en avoir tant écrit, elle se retira. Tant mieux, dit Terny, sa présence me gênoit. J'en parlerai avec plus de liberté, & ne vous cacherai pas quelques circonstances que j'aurois tues devant elle. Je les ai apportées toutes sur moi, elles sont longues; mais les Religieuses n'épargnent ni le temps ni le papier, & donnent carrière à leur passion, qui seule les occupe, faute de dissipation: & comme elles ne m'ont point ennuyé, je crois qu'elles ne vous ennuyeront pas non plus. Tenez, Monsieur, poursuivit-il, en la présentant à Des Ronais, lisez-la. Il l'a prit, & lut ce qui suit.

Lettre.

» Je suis très-embarrassée de la manière
» dont je dois vous répondre. Je crains
» de vous en dire trop pour mon honneur;
» je crains de ne pas vous en dire assez pour
» exciter votre compassion. Je crains si je
» refuse vos offres, de ne retrouver jamais
» les moyens de sortir d'ici; outre que je
» voudrois bien ne devoir ma liberté qu'à
» vos soins. Mais si je les accepte, j'appré-
» hende de me faire auprès de vous une
» mauvaise réputation. Je ne sais quel parti
» prendre; je voudrois bien sortir d'ici;
» je voudrois que vous fussiez persuadé que
» ce n'est qu'à cause de vous que j'en vou-
» drois sortir; mais je voudrois bien ne
» vous paroître pas si facile; car à ce que j'ai
» oui dire, les hommes ne mesurent le prix
» de leurs conquêtes qu'au plus ou moins de
» facilité qu'ils ont trouvé à les faire. Dès la
» première fois que vous m'avez vue, vous
» avez lu dans mes yeux toute l'aversion
» que j'ai pour le Couvent, n'y auriez-vous
» point vu aussi les troubles que votre pré-
» sence excitoit dans mon cœur? Je n'ai au-
» cune expérience du monde; ce que je dis
» me paroît trop fort & trop hardi pour
» une fille: il me paroît en même temps
» trop foible & trop timide pour bien ex-

» primer ce que je sens. Je crains de ne pas
» compâtir avec les embarras du monde, si
» ce qu'on m'en a dit est vrai ; mais je ne
» puis me résoudre à la retraite, parce que
» je ne vous verrois pas. Il faut pourtant que
» je renonce à vous voir ; tout le Couvent
» est scandalisé des propos que vous m'avez
» tenus. On vous regarde comme un démon
» que l'enfer a déchainé pour me venir
» tenter. Il n'y a que moi qui approuve tout
» ce que je vous ai entendu dire. Mon cœur
» n'écoute que ses raisons, il vous justifie de
» sa propre autorité, & s'en tient à son ju-
» gement. Vous m'avez dit, & vous m'avez
» écrit que vous m'aimiez ; je crois que vous
» dites aussi vrai que moi, quand je dis que
» je vous aime. Je n'accepte point vos offres ;
» on ne me presse point de faire mes vœux.
» Tant qu'on ne me pressera pas de prendre
» un engagement, je resterai dans les termes
» où j'en suis ; mais si on veut me forcer,
» je vous ferai souvenir de votre parole.
» Ne souhaitez point qu'on me force, mes
» désirs, peut-être, s'accorderoient avec les
» vôtres, & ce seroit trop de vouloir tous
» deux la même chose en même-temps.
» Par quel dessein êtes-vous venu dans mon
» Couvent ? Pourquoi prendre si généreuse-
» ment mon parti ; pourquoi me dégoûter
» de la clôture ? Je comptois sur tous les
» chagrins que ma famille m'a donnés ; ils

» me faisoient regarder le Couvent comme
» l'unique port aux malheurs que je pré-
» voyois dans le monde. L'amant qu'on m'a-
» voit offert, m'avoit inspiré de l'horreur
» pour tous les autres. Je n'avois jamais vu
» que des gens d'Eglise, trop âgés & trop
» dégoûtans pour m'inspirer de la tendresse.
» Ils ne me parloient que des troubles de la
» vie. Je n'avois jamais rien vu qu'un père
» injuste & violent. Je n'avois jamais vu
» d'homme capable de se faire aimer que
» mon frère. La nature & le devoir m'avoient
» défendu contre lui. Tout cela m'avoit fait
» trouver mon état supportable. Je vous ai
» vu, mes réflexions se sont évanouies. Le
» mariage infortuné de ma sœur ne me fait
» plus trembler. Mon Couvent me paroit
» une prison affreuse, & je ne crains plus les
» embarras du monde. Entretenez toujours
» l'amitié de mon frère; elle ne nous sera
» pas inutile. Engagez-le à vous faire tenir
» mes Lettres, & à me faire rendre les vô-
» tres. Notre commerce est contre ses inté-
» rêts; peut-être suis-je folle pour croire
» qu'il y vaudra prêter les mains: cependant
» il est honnête homme, & je compte sur
» son amitié. Agissez à cet égard avec pru-
» dence; les occasions de nous voir ne dé-
» pendent point de moi. Si vous en tentez
» quelqu'une, vous me ferez resserrer plus
» que jamais; si vous n'en tentez point, vous

» me déſeſpérerez; faites encore là-deſſus » ce qu'il vous plaira. N'envoyez ici que » des laquais bien inſtruits, & toujours une » Lettre dévote, parce que je ſuis obligée » de les faire voir à la Supérieure. Qu'on » me donne les réponſes de même. Adieu, » je ne vois pas que je ſuis trop longue ; mais » pardonnez cela à l'inutilité où je ſuis dans » un Couvent, peut-être à préſent plus » occupée que je ne devrois des troubles « de mon cœur, des eſpérances & des crain- » tes qui m'agitent. »

Je montrai cette Lettre à Bernay. C'eſt aller bien vîte, dit-il en riant, & c'eſt en ſavoir beaucoup à dix-huit ans, ſans avoir vu le monde : on appelle cela faire bien du chemin en peu de temps. Effectivement, pourſuivit-il, les pères & les mères expoſent terriblement la vertu de leurs enfans, lorſqu'ils les obligent d'embraſſer une vie renfermée ſans aucune vocation ? Mais dites-moi ſincérement à quelles démarches voulez-vous engager ma ſœur ? Je vois bien qu'elle ne ſera jamais Religieuſe ; je la connois, elle fera tout ce que vous voudrez, j'en ſuis perſuadé; mais que voudrez vous qu'elle faſſe ? Je ne veux pas, répondis-je, rien exiger d'elle qui puiſſe lui faire tort, ni devant Dieu, ni devant les hommes ; mais très-aſſurément j'empêcherai qu'elle ſoit Religieuſe. Je me ſoucie là-deſſus de la colère

de votre père, comme du vent qui soufftoit il y a mille ans. Je ne demande qu'à l'épouser, & pour cela je vous demande de ne nous être pas contraire. Ecoutez, je m'engagerai, me dit-il, par tous les sermens que vous voudriez exiger de moi, que je vous servirai en tout & par tout, envers & contre tous, que je vous garderai un secret inviolable, que je faciliterai son enlévement, s'il est nécessaire d'en venir jusques-là, pour vous la mettre entre les bras; mais je veux que vous me juriez aussi de ne l'engager à rien sans ma participation, car de l'humeur entreprenante comme elle est, si vous étiez assez fourbe pour la tromper, vous en viendrez facilement à bout, (& cela ne se termineroit que par ma vie ou la vôtre.) Je lui jurai tout ce qu'il voulut, & nous nous engageâmes si bien l'un à l'autre, que depuis ce moment nous nous sommes regardés comme frères.

Il étoit attaché à Paris par une amourette, & moi par sa sœur. Nous aurions bien voulu y rester quelque temps, mais le Roi ne nous consulta pas; nous eûmes ordre de partir dès la fin de Janvier, temps mal propre pour faire la guerre; mais le Roi qui ne se ménageoit pas plus que le moindre volontaire, avoit insensiblement désaccoutumé les Troupes d'attendre la saison; il fallut donc se résoudre à partir. Je ne voulus pas faire la Cam-

pagne sans voir Clémence. J'y allai avec son frère ; il la vit & lui parla ; mais on me refusa la porte, quelque colère qu'il en montrât ; le père qui avoit été instruit de ce qui s'étoit passé, & qui avoit enfin su que c'étoit moi, avoit expressément défendu de la laisser voir à qui que ce fut, qui ne fût de sa famille. Mon ami m'en témoigna son chagrin, j'en fus au désespoir, mais je ne me rebutai pas, & je cherchai tant de moyens, qu'enfin j'en trouvai un tout-à-fait extraordinaire.

J'avois un valet de chambre nommé Gauthier ; le même qui a tant donné de jalousie à Mr. Des Ronais ; j'ai toujours eu de la confiance en lui. Je lui fis part de mon embarras ; nous cherchâmes quelque invention pour me satisfaire, & nous nous arrêtâmes à celle de me déguiser si bien qu'on ne pût me reconnoître. Je demandai à Bernay s'il n'iroit plus voir sa sœur, il me dit que non, mais qu'il devoit lui envoyer des Livres qu'elle lui avoit demandés. Je les pris avec un habit de ses livrées. Mon valet de chambre me peignit le visage avec une certaine composition, que les Peintres nomment Pastel, & me changea tellement les traits & la couleur, que je ne me reconnus plus moi-même. J'allai voir mon ami ainsi déguisé ; je lui donnai un Billet de moi, par lequel je le priois de me faire réponse. J'avois

pris un juſte-au-corps d'un de mes gens, il ne me reconnut pas; mais comme il connoiſſoit tous mes domeſtiques, il me demanda depuis quand j'étois au ſervice de Mr. de Terny. Je ne pus m'empêcher de rire, & ma voix me découvrit. Il admira l'invention, & s'en ſervit le même jour pour aller dire adieu à ſa maîtreſſe, dont le mari jaloux avoit découvert une partie de l'intrigue, & penſé faire un mauvais parti depuis peu de temps à l'un & à l'autre.

Vous riez, pourſuivit de Terny, en s'interrompant ſoi-même; vous croyez que ce déguiſement eſt un incident de Roman purement inventé, il n'eſt pourtant rien de plus vrai, & j'en puis répondre, puiſque c'eſt moi-même qui m'en ſuis ſervi. Ma femme & mon valet de chambre ſont tous deux pleins de vie, & . . . . . pourſuivez, interrompit en riant Madame de Contamine, le Paſtel eſt venu fort à propos, les yeux & la voix ne tiennent point contre.

Que je ſois damné, reprit-il, ſi j'impoſe d'un mot. Ne craignant donc plus d'être découvert, je pris le chemin du Couvent, & je demandai Clémence de la part de ſon frère. Il y avoit une Lettre de lui & une autre de moi, par laquelle je l'inſtruiſois que j'en étois le porteur. Je lui donnai le tout & déguiſai ma voix le plus qu'il me fut poſſible. Je lui dis que je reviendrois l'après-midi querir la

réponſe. Je ne reſtai qu'un moment crainte de donner du ſoupçon ; j'affectai même toutes les manières d'un idiot. Elle me parut abattue & changée ; & ſa ſœur que je vis auſſi, me parut bien plus propre à faire figure dans un Bal que dans un Couvent. Elle n'y a pas été long-temps ; je croyois ne travailler que pour en faire ſortir Clémence, & par ſucceſſion de temps, j'ai été cauſe que la cadette en eſt ſortie. Quoiqu'elle me haïſſe de tout ſon petit cœur, elle m'a pourtant l'obligation d'être décloîtrée.

Je retournai dans ce Couvent l'après-midi : les deux ſœurs me donnèrent leurs Lettres, & toujours avec mes airs de niais, nous nous dîmes Clémence & moi bien des choſes que nous ſeuls entendions. J'en partis chargé de Lettres & de complimens pour mon ami, & voici celle que Clémence m'écrivoit, liſez-là, s'il vous plaît. Des Ronais la prit & lut ce qui ſuit.

LETTRE.

» VOtre viſite m'expoſe aux riſques de
» la pénitence du Couvent, quoiqu'-
» elle ne me cauſe qu'une joie imparfaite.
» Je n'ai point reconnu dans vous des traits
» ſi vivement gravés dans mon cœur. Votre
» déguiſement me paſſe ; comment des in-
» différens vous auroient-ils reconnu, puiſ-

» que je m'y suis trompée ? Venez me voir
» encore si vous pouvez ; puisque vous par-
» tez demain, je ne m'y attends plus. Que
» vais-je devenir ? Ne vous ai-je vu que
» pour vous plaire ? Vous m'aviez promis
» de me tirer d'ici, vous partez & vous m'y
» laissez ! Ne deviez-vous pas me mettre dans
» la nécessité de vous suivre ; vous m'au-
» riez déguisée près de vous, autant que
» que vous l'avez été près de moi. Que dis-
» je ? Toute ma raison cède au désespoir où
» votre départ me jette ; je ne me connois
» plus ; quelle vie vais-je mener ! Et vous
» quelle sûreté me donnez-vous de ne me
» point oublier ? Dois-je en croire vos
» lettres & vos sermens. Votre départ ne les
» dément-il pas ? Quelle sûreté pour l'ave-
» nir ? ou plutôt quelle certitude de vo-
» tre peu de sincérité ? Je ne vous ressemble
» pas, je tiendrai mieux ce que je vous ai
» promis. Je ne vous oublierai jamais ; &
» dans toutes les amertumes qui vont em-
» poisonner ma vie, vous serez le seul que
» je réclamerai. Hélas ! c'est à présent que
» je regarde mon Couvent comme mon asy-
» le. Quel plaisir ai-je à espérer dans le
» monde ? C'est assez pour vous de m'avoir
» tout-à-fait vaincue, vous méprisez votre
» victoire. J'ai refusé un homme qu'on m'of-
» froit ; celui à qui je me suis offerte, m'a-
» bandonne ! Malheureuse ! J'abandonne tout

» à mon tour. Adieu, Monsieur, votre dé-
» part m'apprend à ne plus compter sur vous,
» & tout le reste du monde ne m'est plus
» rien. Ne vous opposez plus à la tranquil-
» lité de ma vie que je vais chercher. Mais
» non, je ne pourrai jamais calmer les trou-
» bles que votre seule idée conservera dans
» mon cœur. Votre Lettre, votre déguise-
» ment me parlent en votre faveur. L'a-
» mour-propre me dit que vous m'aimez en-
» core. Votre éloignement m'en veut désa-
» buser; lequel croirai-je? Je me rends à
» vos raisons. Je crois que vous m'aimez;
» mais est-ce bien me le prouver que d'aller
» de gaieté de cœur exposer votre vie pour
» des intérêts, où mon amour ne veut point
» prendre de part? L'honneur vous l'ordon-
» ne, l'amour ne vous le défend-il pas?
» Vous me sacrifiez à tout, & moi je ne
» regarde plus rien que par rapport à vous.
» J'exécuterai vos ordres, je me conforme-
» rai à la nécessité où je suis de ne me plus
» faire d'ennemis. Je tâcherai de regagner la
» confiance de mon père; vous me l'ordon-
» nez, cela me suffit. Mais si l'on en vient
» jusques au point de m'obliger à renoncer
» tout-à-fait à vous, adieu le déguisement,
» je reviendrai moi-même. Je vous instruirai
» de tout ce qui m'arrivera, l'amour m'en
» donnera les moyens; ce sera à vous d'y
» chercher du remède. Mais si vous ne me

» secourez pas, assurez-vous que la mort
» me délivrera de la nécessité de faire des
» vœux contraires à ceux que je fais d'être
» à vous de quelque manière que ce puisse
» être. Je sors des bornes que ma pudeur me
» devroit prescrire, je le sens bien, mais ma
» passion m'accable & triomphe de ma raison.
» Adieu, ayez soin de mon frère; soyez
» toujours bons amis: instruisez-moi de tout
» ce que vous ferez, & revenez le plutôt
» qu'il vous sera possible.

Nous partimes le lendemain, Bernay & moi, reprit Terny. Nous allâmes ensemble jusqu'à Fribourg. Je vins avec Mr. de Turenne jusqu'à Strasbourg; & lui il fut d'un détachement commandé par Mr. Duras: je ne vous parlerai point d'une des plus glorieuses Campagnes de ce grand homme, que nous perdimes peu après. Nous repoussâmes les Allemands; nous les poursuivimes, & lorsque je crus aller me rejoindre à Bernay, j'appris qu'il avoit été tué trois jours auparavant dans une rencontré proche d'Offembourg. Je ne vous dirai point quel regret j'eus de sa perte; elle me fut trop sensible pour en renouveller la douleur. J'eus des nouvelles de Paris toutes différentes. Clémence m'écrivit que Madame d'Ornex sa sœur étoit morte, maudissant père & mari, qu'elle n'avoit jamais voulu voir qu'une heure avant sa mort, & qu'elle, qu'on avoit envoyé querir dans son Couvent,

étoit chez son père. Je regrettai cette Dame, parce qu'elle m'avoit toujours paru fort vertueuse. J'espérai que Mr. de Bernay, frappé d'un exemple si récent & si funeste, ne contraindroit plus ni Clémence, ni sa sœur, qui étoient devenues deux riches héritières. J'espérai qu'il les laisseroit maîtresses d'elles-mêmes, ou du moins qu'il ne les violenteroit pas. Je m'abandonnai au plaisir de savoir que Clémence n'étoit plus renfermée. Je crus avoir tout lieu d'espérer qu'elle seroit à moi du consentement même de son père, & je revins à Paris dans cette pensée, qui me trompa.

Je trouvai sa fille chez lui; il étoit très-malade, non pas du chagrin de la mort de ses enfans, il étoit trop dur pour en prendre, mais malade de la fatigue qu'il s'étoit donnée à faire enrager d'Ornex, pour retirer de lui la dot qu'il avoit donnée à sa fille. Comme ces deux hommes sont de même pate, leur union s'étoit rompue par le partage de leur intérêt. Le beau-père chicannoit le gendre, qui de son côté ne l'épargnoit pas, chacun ayant trouvé un homme capable de lui tenir tête; ce fut un plaisir de les voir plaider. Le Procès, à force d'être civil, devint enfin criminel; ils s'accusoient l'un l'autre d'être la cause de la mort de la défunte. Le beau-père cita tous les mauvais traitemens du gendre à sa femme; il les peignoit de

outes

toutes les couleurs les plus touchantes. Son Avocat l'avoit cité de ſon caractère, & pour lui faire plaindre ſa fille avec plus d'emphaſe, il le revêtoit de toute la tendreſſe d'un bon père, & de la pitié la plus vive.

D'Ornex de ſon côté montroit la mauvaiſe-foi de Bernay, & en déclarant qu'il avoit épouſé ſa femme malgré elle, il ſe couvroit lui-même de confuſion; mais il vouloit faire voir la dureté que ſon père avoit eue pour elle, auſſi-bien que pour ſes ſœurs, dont le peu de vocation fut cité. Il déclamoit contre lui ſur tout ce qu'il avoit fait à ſa fille, qu'il avoit même frappée depuis ſon mariage. Enfin, ces deux hommes donnèrent à rire à tout le monde. Leurs amis communs firent ceſſer le ſcandale public en les accommodant peu de temps après; mais le beau-père avoit pris l'affaire tellement à cœur, & s'étoit tellement fatigué à la pourſuivre, qu'il en étoit tombé malade, autant de l'eſprit que du corps. J'eſpérois qu'il en mourroit; je demandois tous les jours à Dieu la fin de ſa vie. Je ne fus point exaucé; il revint de cette maladie, après avoir gardé le lit près de quatre mois, pendant leſquels je vis tous les jours Clémence, ſans qu'il le ſut; car auſſi-tôt qu'il avoit ſu mon retour, il lui avoit défendu de me voir & de me parler.

Il avoit été inſtruit que ç'avoit été moi qui avoit ſi bien dégoûté ſa fille du Cou-

vent. Je n'ai jamais su que ce seul endroit qui ait pu m'attirer sa haine, & je suis persuadé que si sa fille & moi ne nous fussions point aimés l'un l'autre, il auroit consenti à notre mariage : c'est son humeur; il ne peut voir sans chagrin l'union de personne, & pour lui plaire, il faut être dans un perpétuel désordre. Ne sachant point cette défense, j'allai chez lui; il me reçut assez mal; je crus que c'étoit un effet de sa maladie. Je vis sa fille, qui, voulant se bien remettre dans son esprit, s'abaissoit à des services indignes, non-seulement d'une fille de naissance, mais même d'un domestique, à moins qu'il n'ait été pris exprès. Je n'ai jamais vu de malade plus brutal. Il eut assez peu de considération pour ma présence, pour la frapper devant moi, & lui jeter au visage un verre qu'elle lui voit donné pour boire. Ma visite fut courte; je souffrois trop pour la faire longue. Je sortis de sa chambre, & j'attendis sa fille à côté. Elle vint; nous descendîmes dans une salle. Ce fut-là que nous nous fîmes toutes les caresses dont nous pûmes nous aviser, & que nous nous parlâmes pour la première fois seul à seul. Je la plaignis; elle me dit que je ne voyois pas tout, & qu'il n'y avoit pas de fille plus malheureuse qu'elle. Nous prîmes des mesures pour nous voir tous les jours. Comme aucun des domestiques n'approuvoit la conduite dure & barbare du père,

qui leur faisoit horreur, & que chacun d'eux étoit fâché de voir leur jeune maîtresse traitée si cruellement, tous lui prêtoient la main & l'aimoient. Je la voyois donc tous les jours, & tous les jours j'apprenois quelque nouvelle extravagance de son père. Il faut que je lui rende la justice qui lui est due, quelque plainte qu'elle m'en fît, elle ne sortit jamais du respect qu'une fille doit à son père, tel soit-il. Elle me témoigna qu'elle auroit voulu être encore dans son Couvent, & qu'elle ne restoit chez lui qu'à cause de la facilité qu'elle avoit à me voir.

Etant dans ces sentimens, je n'eus pas beaucoup de peine à la résoudre de se laisser enlever; mais afin de donner prétexte à cette démarche, je la fis demander en mariage avec le consentement de mes parens, qui eurent assez de peine à me le donner, quoique j'eusse pu m'en passer. Je puis dire, sans ostentation, que par toutes sortes d'endroits Clémence ne pouvoit pas mieux trouver que moi. Tous les gens à qui j'en parlai crurent l'affaire faite; elle ni moi ne le crûmes pas. Il savoit que j'aimois sa fille, & qu'elle ne me haïssoit pas; c'en fut assez pour me la refuser. Il répondit que sa fille n'étoit point pour moi, & que je ne lui plaisois pas. Il étoit vrai; on disoit que j'étois honnête homme, c'étoit le moyen de n'être pas de ses amis. Il ne donna aucune raison de son ri-

dicule refus; qu'il consentiroit plutôt que sa fille épousât le diable que moi. Nous nous étions attendus à cette réponse, qui ne nous surprit pas, & nous prîmes tout de bon le parti de l'enlévement, & d'aller nous épouser hors de France; ce que nous ne pouvions pas faire à Paris incognito, pour plusieurs raisons très-considérables, dont la Religion n'étoit pas la moindre; car en ce temps-là j'étois encore du troupeau égaré, comme vous l'appellez, & que nous appellions nous le troupeau réformé. Cela n'avoit point empêché que Clémence ne m'aimât, & que son frère n'eût été mon intime ami; ce n'étoit point une des raisons du refus de son père, car il me croyoit Catholique comme lui.

Quoiqu'il en soit, nous fîmes dessein de passer en Angleterre, où j'aurois trouvé de l'appui & de la protection. La vérité est que j'étois bon Catholique dans l'ame, mais j'étois retenu de me déclarer à cause d'une vieille tante que j'avois, dont je devois hériter, & qui m'auroit exhérédé aussi-bien bien qu'un de mes cousins. Son bien étoit très-considérable; ainsi je me ménageois auprès d'elle, & je comptois sur son appui. Elle me l'avoit promis, lorsque je lui avois mandé plus d'un an auparavant, que mon dessein étoit d'empêcher une fille d'être Religieuse malgré elle. Elle m'avoit répondu que

c'étoit une action de charité, & s'étoit déchaînée d'une terrible manière contre les Couvens. Je voudrois avoir sa Lettre ici, pour avoir le plaisir de vous faire voir ses expressions. Elle pouvoit, sans scandale, en dire tout ce que bon lui sembloit. Les vœux de chasteté qu'on y pratique étoient pour elle des vœux horribles. Elle avoit si peu aimé cette vertu, que la mort de son quatrième mari, dont elle étoit restée veuve à plus de cinquante-deux ans, lui en avoit fait chercher un cinquième. Le bien qu'elle avoit, lui en avoit fait trouver; mais le Consistoire & les Ministres s'étoient opposés à ce scandale. Je ne doutois pas qu'elle ne m'appuyât fortement; je lui écrivois dans ce sentiment; pour l'engager à tout faire, je lui mandois que la fille en question, qni étoit la même dont je lui avois déja écrit, étoit prête de passer avec moi en Angleterre, & d'y embrasser la Religion réformée. Je la piquois de l'honneur de sauver une ame à Dieu, en la retirant de la Religion du Pape: en un mot, ma Lettre étoit d'un véritable Huguenot. Elle auroit assurément donné, & vendu, pour m'envoyer de l'argent, tout ce qu'elle auroit pu vendre; mais graces à Dieu, ma Lettre n'arriva que deux jours après sa mort, & j'en reçus la nouvelle dans le temps que je préparois tout pour l'entreprise.

Je montrai ces nouvelles à Clémence; je

la priai de souffrir encore quelque temps la mauvaise humeur de son père. Je lui remontrai qu'il m'étoit de la dernière conséquence d'aller recueillir cette succession. Je lui promis d'être bientôt de retour avec tout l'argent comptant que je pourrois faire. Nous changeâmes le dessein que nous avions eu d'aller en Angleterre, en celui d'aller en Avignon sur les terres du Pape, où j'espérois faire des connoissances, puisque j'allois m'en approcher. Je lui avois juré de me faire Catholique; je lui tins parole, & j'allai faire mon abjuration chez Messieurs de l'Oratoire, l'un desquels avoit beaucoup travaillé à mon instruction, il y avoit plus de quatre ans; ainsi je satisfis en même temps ma conscience & ma maîtresse. Nous prîmes des mesures pour la sûreté de nos Lettres, parce que son père étoit tout-puissant auprès des Directeurs de la Poste, qui étoient de ses intimes.

Clémence connoissoit Mlle. Dupuis de longue main. Elles avoient été fort long-temps Pensionnaires & bonnes amies ensemble. Elle lui confia notre secret, & la pria de vouloir bien lui rendre toutes les Lettres qui lui seroient écrites par moi, sous le nom de Gauthier, & d'en faire tenir les réponses au même nom. Nous nous servîmes du nom de mon valet de chambre, qui est du pays où j'allois, où son nom de famille

eſt connu, & nullement ſon nom de guerre, qui n'eſt connu qu'ici. Je voudrois, pourſuivit-il, parlant à Des Ronais, que Mademoiſelle nous eut refuſé ſon entremiſe, parce que votre brouillerie en provient, & que nous en ſommes la cauſe innocente. Voilà le myſtère; mais vous en allez être encore mieux éclairci. Je partis de Paris le lendemain de mon abjuration. J'arrivai chez ma tante à Grenoble peu de temps après, parce que je pris la poſte, comme vous la prîtes enſuite. Mes parens furent étonnés de trouver dans moi un bon Catholique au lieu d'un zélé Huguenot; mon changement de Religion fit diligenter mes affaires. Je revins à Grenoble pour les terminer tout-à-fait. Ce fut-là que je reçus une Lettre de Clémence. Je vous prie de la lire, dit-il, en parlant à Des Ronais, c'eſt elle qui a donné lieu à la réponſe que vous avez vue, qui vous a tant chagriné.

LETTRE.

» JE vous avois promis de ſouffrir juſ-
» qu'à votre retour tous les mauvais trai-
» temens de mon père; depuis plus de deux
» mois qu'il ſait que vous n'êtes point à Pa-
» ris, il les a redoublés. Je ne vous dirai
» point ce qu'il m'a fait, vous ſavez de quoi

» il est capable. Il est étonnant qu'il m'ait
» regardée plutôt comme une servante que
» comme sa fille. Il ne pouvoit souffrir que
» personne le servît que moi : je mettois la
» main à tout ; je faisois tout ce qu'il vou-
» loit, & pour toute récompense j'en étois
» maltraitée. Je vous aurois pourtant tenu
» parole ; je m'étois à votre considération
» insensiblement accoutumée à ses duretés ;
» je les supportois assez patiemment ; mais
» je n'ai pu supporter qu'il ait voulu nous
» séparer. Une nouvelle persécution a com-
» mencé avec sa santé ; c'est celle de me
» marier à son choix. Il a mis en deux jours
» de temps les choses sur le pied d'épouser
» la troisième. Il m'a voulu obliger de signer
» un contrat de mariage avec un homme
» d'armée, qui d'abord ne recherchoit son
» aillance que pour le bien ; mais après m'a-
» voir vue l'amour s'en est mêlé, & la per-
» sécution a redoublé. Cet homme est de
» qualité, mais assez mal-honnête homme
» pour vouloir m'épouser, après l'aveu sin-
» cère que je lui ai fait de l'état de mon
» cœur ; je vous aime trop pour être infi-
» delle. J'ai été deux jours enfermée ; on
» vouloit à force de rigueurs exiger de moi
» mon consentement ; grace à mon amour,
» j'ai tenu bon, bien résolue de mourir plu-
» tôt que d'être jamais à un autre que vous.

» Le maître d'hôtel de mon père a eu pitié
» de l'état où j'étois réduite, il m'a donné
» les moyens d'en sortir. J'ai passé deux nuits
» chez Mlle. Dupuis, après quoi je me suis
» mise dans un Couvent que mon père
» ignore, & non pas dans celui où j'étois,
» parce qu'il y a trop d'amis. J'ai déguisé
» mon nom ; on ne m'y connoît pas, & je
» l'ai fait afin de pouvoir en sortir si-tôt que
» vous serez de retour ; hâtez-vous de venir
» m'en retirer. Adressez toujours vos Lettres
» à Mlle. Dupuis ; tâchez pourtant de m'ap-
» porter la réponse de celle-ci. Ne mettez
» point d'enveloppe ; le nom lui fera con-
» noître à qui elles seront destinées : elle
» y mettra une enveloppe d'écriture de
» fille, & me les fera tenir. Je n'attends que
» vous ; si-tôt que vous serez arrivé, je me
» jeterai entre vos bras, je suis prête à tout.
» Je rends la dureté de mon père responsa-
» ble devant Dieu de toutes les démarches
» que mon désespoir peut me faire faire.
» Sa cruauté pour moi me dispense de les
» demander, ni d'attendre aucun consente-
» ment de sa part. Je ne le regarde plus que
» comme mon bourreau & mon tyran. Le
» désespoir où je suis est tel, que si votre
» secours me manquoit, je terminerois assu-
» rément par une mort volontaire & préci-
» pitée, tous les malheurs qui m'ont jus-
» qu'ici poursuivie. Venez promptement, je

» ne puis m'empêcher de vous le répéter.
» Adieu, je suis votre fidelle, »

Clémence de Bernay.

A . . . . le 14, &c.

Je revins à Paris, poursuivit Terny, le plus promptement qu'il me fut possible. J'allai descendre à mon Auberge ordinaire. Bernay qui ne savoit où étoit sa fille, & qui se douta que j'en serois informé, avoit mis des gens en garde. Il fut averti de mon retour & me fit suivre. Ma première visite fut chez Mlle. Dupuis, que je trouvai toute en pleurs, à cause de l'équivoque de ma Lettre qu'elle me conta. J'en fus au désespoir; je voulus vous désabuser, vous n'étiez point à Paris; j'écrivis à Grenoble une Lettre pour vous, qu'on m'a renvoyé; je n'ai pu vous joindre depuis, parce que je n'ai point resté à Paris, où il n'y a que trois jours que ma femme & moi sommes de retour.

Mademoiselle, poursuivit-il, montrant la belle Dupuis, m'ayant dit dans quel Couvent Clémence s'etoit retirée, j'y allai. Je la trouvai plus résolue que je ne l'espérois; & le jour fut pris pour en sortir & partir le lendemain. Si je l'avois emmenée dans le moment, le rapt étoit avéré; mais Dieu fait tout pour le mieux. Cela suffit, Monsieur, interrom-

pit Des Ronais, je suis très-persuadé de l'innocence de ma belle maîtresse, & ce n'étoit point tant le dessein d'entendre votre histoire & sa justification, qu'un véritable repentir qui m'a amené ici. Vous verrez bientôt la conclusion de nos amours, si elle le veut bien; car pour celle des vôtres, je crois les voir à votre retour. Ce ne fut que près de six mois après, reprit-il; les plus rudes traverses n'étoient point essuyées. Pourroit-on les savoir, dit la belle Madame de Contamine; je vous avoue que j'en ai envie, car je vois bien que vous n'avez jamais été marié du consentement de Mr. de Bernay, qui est encore en vie, & que vous n'aimez guères, de la manière dont vous venez d'en parler. Il est vrai, Madame, répondit Terny, que c'a été malgré lui que nous nous sommes donné l'un à l'autre, quoique ce fût en sa présence. Il n'est point encore de nos amis; je suis assez content qu'il ne nous chagrine point. Ma femme & moi ne l'avons pas vu depuis que nous sommes mari & femme; si pourtant il vouloit se reconcilier de bonne-foi, nous y prêterions volontiers la main, nous irions même au-devant; mais suivant toutes les apparences, nous n'aurons justice que de sa succession, ou il ne nous la rendra lui-même que lorsqu'il sera prêt d'aller se présenter à celle de l'autre monde, & encore serions-nous bien heureux, parce qu'il éviteroit une

source inépuisable de Procès, mais nous ne nous y attendons pas; lui qui se plaît dans la désunion, en laissera des semences après sa mort. Cependant, puisque voulez savoir le reste, je vais vous satisfaire.

Il sut, en me faisant suivre, dans quel Couvent étoit sa fille. Il y vint le lendemain matin, & la recommanda de bonne sorte : il se servit de mon nom pour parler à elle. Je vous laisse à penser ce qu'elle devint lorsqu'elle le vit; elle ne lui dit pas un mot, & se retira dans l'instant même; il eut donc tout le temps de parler à la Supérieure, & d'empêcher la sortie de Clémence.

J'arrivai avec un carrosse. Je tombai de mon haut lorsque je vis le changement de scène. Nous n'étions pas assez bons amis lui & moi pour nous faire bon visage. Nous nous regardâmes d'un air à faire peur. Tout père de ma maitresse qu'il étoit, nous en fussions venus aux prises s'il avoit été de ma profession & de mon âge; mais n'étant qu'un homme de plume, je me contentai de le traiter comme un scélérat. Il me répondit du même ton. Je levai ma canne; & assurément je me serois fait des affaires, dont je me repentirois encore, si mon valet de chambre, plus sage que moi, ne m'eût arrêté. Je reconnus ma faute, & je revins sur mes pas, sans avoir pu voir Clémence. Bernay revint aussi; je sus qu'il avoit voulu me faire un Procès

pour rapt, mais il ne pouvoit le prouver, & la volonté ne se punit point : on ne lui conseilla pas. Comme sa vengeance manquoit de ce côté-là, il voulut se venger autrement par le moyen de son prétendu gendre, à quoi il réussit très-mal.

Etant à Paris je revins voir Mlle. Dupuis. Je la consolai le mieux qu'il me fut possible, & je m'attristai avec elle. Je lui contai mon malheur; elle me plaignit, & heureusement le lendemain elle me donna une Lettre de Clémence; la voici encore: Des Ronais la prit, & lût ces mots.

LETTRE.

„ N'Admirez-vous point notre malheur,
„ mon cher amant? Vous auriez tou-
„ jours été heureux si vous ne vous étiez
„ point attaché à moi. Mes malheurs se ré-
„ pandent sur tout ce qui m'approche. Je
„ suis plus gardée ici qu'une prisonnière,
„ cependant il me sera permis de vous
„ écrire; car pourvu que je n'entreprenne
„ point de sortir du Couvent, on ne me dé-
„ fend point le reste. Je me servirai tou-
„ jours de la même voie de Mlle. Dupuis,
„ pour vous faire tenir mes Lettres; de-
„ mandez-lui la continuation de ses bontés.
„ Je suis au désespoir de ce qui lui en coû-
„ te, mais un simple éclaircissement guéri-

„ ra son amant. Nos malheurs sont bien plus
„ cruels ; l'amie qu'elle a ici m'a assuré d'un
„ secret inviolable, servez-vous de la même.
„ On m'assure que mon père ne sera pas
„ le maître de me retirer d'ici, & j'y res-
„ terai malgré lui : mais ayez tout-à-fait pitié
„ d'une malheureuse ; ma bourse est épuisée,
„ payez ma pension vous-même, non-seule-
„ ment pour obliger le Couvent à me retenir
„ & à me considérer, mais aussi afin que je ne
„ sois point obligée de rien demander à Mr.
„ de Bernay, que je ne regarde plus com-
„ me mon père. Quand je serai à vous,
„ vous pourrez lui faire rendre compte de
„ mon bien ; il ne peut plus m'ôter celui
„ de ma mère. Jusqu'à ce temps-là, je ne
„ ne vois rien à espérer, & ce bienheureux
„ temps n'arrivera pas si-tôt ; ce sont les plus
„ belles années de ma vie que je passe dans
„ les douleurs. Il n'importe, mon amour
„ est à l'épreuve de tout. Tout ce que je
„ crains, c'est que les chagrins & le temps
„ ne vous rebutent, & ne ternissent l'éclat
„ de beauté & de jeunesse que je vous ai
„ vu vanter. Je crains de n'être pas toujours
„ aimable à vos yeux, c'est le seul soin qui
„ m'occupe. Pour le reste, je le tiens au
„ dessous de moi ; & si vous m'êtes fidèle,
„ vous me verrez mépriser tout ce qui pour-
„ roit faire trembler un autre. Si vous cessez
„ de m'aimer, je finirai moi-même mes mal-

„ heurs. Je me punirai du crime de mon
„ père & du temps qui m'auront enlevé
„ tout ce que vous aimiez. Je vais passer
„ tout ce temps-là uniquement occupée de
„ vous; écrivez moi le plus souvent que
„ vous pourrez.

Je fis réponse à cette Lettre; & quoique je lui envoyasse bien plus d'argent qu'il ne lui en falloit, je ne lui en envoyai point assez pour un coup que vous saurez bientôt. Je me résolus donc d'attendre du temps, ou la mort de Bernay, ou la majorité de Clémence. Je lui promis une fidélité éternelle. Je ne songeois plus du tout à l'enlever, tous les moyens en étoient fermés. Je me préparois à prendre une Charge dans la maison du Roi, telle que celle où je vais me faire recevoir. Je traitai d'une, mais je n'eus pas le temps de conclure.

Je crois vous avoir dit que Bernay ne se plaisoit que dans le désordre, & que son plus grand plaisir étoit de susciter des querelles; il ne l'oublia pas. Le gendre qu'il s'étoit choisi étoit effectivement un homme de guerre, qui avoit acquis quelque réputation. Les biens de Bernay l'auroient fort accommodé pour rétablir sa maison ruinée; outre cela Clémence avoit trouvé sans le chercher le secret de lui plaire. Il étoit enragé d'avoir manqué son coup. Il savoit que j'en étois cause, & me connoissoit de nom. Ber-

nay lui parla de moi comme d'un enfant à donner le fouet ; celui-ci le crut. Il eut envie de me faire querelle. Il me chercha ; & comme je ne me cachois pas, il me trouva bientôt.

Il me parla devant quantité de monde sans dire son dessein ; mais d'un air à faire peur aux petits enfans. Il me demanda si je voulois que nous allassions nous promener quelque part ensemble. J'étois fort aise de le faire expliquer en bonne compagnie ; ainsi je lui dis sans façon, que j'avois des affaires qui demandoient ma présence en France, & que je ne voulois pas me mettre au hasard de quitter le Royaume, ou de porter ma tête sur un échaffaut. Il crut alors que ce que Bernay lui avoit dit étoit vrai, & que je n'avois recours à cette défaite que pour éviter d'en venir aux prises. Il se mit si fort en colère qu'il en perdit le sang-froid ; il me brutalisa ; c'étoit ce que je demandois, afin de mettre les témoins de mon côté. Lorsque je vis qu'il avoit tout-à-fait perdu les gonds ; je vous supplie très-humblement, Monsieur, lui dis-je fort doucement, de vouloir bien me laisser en repos, ou de vous défâcher, car je commence à me fâcher moi ; & si nous sommes tous deux fâchés en même-temps, l'un de nous deux n'en sera pas bien aise. L'air froid & tranquille dont je parlois, fit rire les gens qui écoutoient. Mon rival en

rougit de fureur, & mit l'épée à la main, & avant que j'eus tiré la mienne il me pointa au bras. La vue de mon ſang me mit en fureur à mon tour ; & quoiqu'on put faire pour nous ſéparer, je lui portai deux coups dans le corps, dont le dernier le terraſſa.

Comme c'étoit un homme d'une maiſon puiſſante, il fallut ſonger à m'éloigner. On prit les dépoſitions des témoins, qui tous m'étoient favorables. J'avois de bons amis à Paris qui ſe chargèrent de travailler pour moi. Je ne pris que le temps d'écrire à Clémence un mot, me remettant à lui écrire de plus loin ce qui s'étoit paſſé. Ces nouvelles la rendirent malade ; je ne le fus qu'après mon éloignement, qui ne me fut pas fort ſenſible. Je la laiſſois en ſûreté, & je me flattois que n'étant plus à Paris, ſon père la traiteroit plus humainement. Je me trompois, il ne pouvoit pas vivre ſans faire du mal.

Je ne fus point pourſuivi ; je m'embarquai à Calais & paſſai en Angleterre auprès d'un parent aſſez proche qui fait une fort belle figure. J'y demeurai peu ; je repaſſai en Hollande, pour me promener par ce beau Pays, que j'avois envie de voir. Il faiſoit un froid ſi grand, que toutes les eaux étoient glacées, & qu'on alloit par-tout à pied ſec. J'écrivis de là à Clémence, & à des parens que j'avois qui ſollicitoient ma grace. La première réponſe me fit revenir à Paris, où

tout s'étoit passé à ma satisfaction. Je fis entériner mes Lettres de grace, & j'y reçus des Lettres de Clémence, qui me mandoit que son père ne lui disoit rien de fâcheux ; qu'elle s'étoit réconciliée avec lui : qu'il venoit souvent la voir, sans lui proposer aucun parti ; qu'elle lui avoit inutilement parlé de moi, & qu'à cela près elle étoit assez tranquille. Je lui écrivis que je retournois en Angleterre passer une partie du temps qu'elle devoit rester dans son Couvent ; je retournai en effet auprès de mon parent. J'y fus plus de trois mois sans avoir aucune de ses nouvelles. Cela m'inquiéta, & j'étois prêt de repasser en France pour savoir la cause d'un si long silence, lorsqu'un homme assez mal vêtu, mais en Courier, & que je reconnus pour avoir été de ma compagnie, m'en instruisit. Il me donna la Lettre que voici : mais avant de la lire, il faut savoir ce qui s'étoit passé.

Si-tôt après mon dernier départ, Bernay avoit retiré Séraphine, cadette de Clémence, du Couvent où elle avoit toujours été : & parce qu'on la regardoit comme fille unique, & que c'étoit en effet son dessein qu'elle devînt telle, il lui trouvoit un grand parti. Elle n'est ni belle ni laide : elle a de l'agrément, & est fort bien faite ; mais du reste le plus mauvais cœur de fille qu'on puisse voir, & l'esprit tourné comme celui de son

père, c'est-à-dire, qu'elle est fourbe & dissimulée, & plus intéressée qu'un Juif. Bernay étoit venu au Couvent de Clémence, à qui il avoit fait mille amitiés. La pauvre fille le croyoit sincère. Il avoit promis à la Communauté de la faire Bienfaictrice, si on pouvoit l'obliger à la faire Religieuse. Il avoit offert pour elle une dot si forte, que ces bonnes Dames, pour ne pas laisser échapper un si grand fond, l'avoient persécutée, & enfin l'avoient obligée de prendre l'habit. Sa sœur qui n'attendoit que ses vœux pour être mariée, & Bernay qui auroit déjà voulu que c'en eût été fait, lui avoient fait mille caresses.

On avoit découvert qui étoit la Religieuse qui facilitoit notre commerce; on l'avoit mise dans une chambre particulière. Clémence croyoit, comme beaucoup d'autres, que cette fille étoit sortie du Couvent pour aller dans un autre, comme on en faisoit courir le bruit. Il n'y avoit que les vieilles qui fussent de la conspiration; & cela s'étoit fait avec tant de promptitude & de secret, qu'elle n'avoit pas pu m'en informer par la voie de Mlle. Dupuis, qui alla pour la voir, & à qui on dit qu'elle étoit dans un autre Couvent où son père l'avoit menée: en un mot, on ne la laissoit parler à personne du tout.

Elle se confia à une autre Religieuse qui

la trahit. On lui dit que j'étois marié en Angleterre où je m'étois retiré; elle ne le crut pas; & cela joint à l'abandon de tout le monde la fit douter de tout, d'autant plus que père, sœur, Religieuses, Directeur & Confesseur la persécutoient opiniâtrement de faire ses vœux, & de telle sorte, qu'ils voulurent lui faire signer une Requête à Monseigneur l'Archevêque, par laquelle elle supplioit sa charité paternelle de lui permettre de faire ses vœux trois mois après sa prise d'habit, attendu sa grande vocation, & qu'elle avoit sucé les maximes du Couvent, y ayant été élevée, & d'autres raisons qui ne me font rien, & toutes également fausses. Cette dernière attaque lui fit prendre un parti qui nous sauva.

Elle offrit de signer cette Requête; mais elle dit qu'elle devoit beaucoup d'argent dans le monde, qu'elle avoit empruntée, & qu'elle vouloit le payer avant que de se donner à Dieu. Elle demanda trois cens louis d'or. On lui dit qu'elle ne se mit en peine de rien, & qu'on payeroit toutes ses dettes. Elle dit qu'elle ne vouloit pas nommer ses créanciers, à qui elle vouloit envoyer cet argent par son Confesseur, ou tel autre qu'elle croiroit secret, & que même, afin d'être maîtresse de cet argent, & qu'on ne s'informât pas à qui, ni par qui elle l'enverroit; elle ne vouloit signer que trois jours après

l'avoir reçu, & qu'elle en eût disposé, crainte qu'on ne le lui ôtât, & qu'après elle signeroit tout ce qu'on voudroit; mais que si on tardoit encore deux jours à lui donner cet argent, elle ne signeroit rien du tout.

On la connoissoit pour un esprit ferme & entier dans ses volontés: on lui donna cet argent d'autant plus librement, qu'il n'y avoit plus que trois semaines jusqu'au jour de l'échéance des vœux, & qu'on ne croyoit pas qu'en si peu de temps je pusse recevoir de ses nouvelles, & les précautions qu'on avoit prises pour rompre tout commerce entre elle & moi; & en effet peu s'en fallut qu'elle ne fût la dupe du temps. Graces à Dieu, cela n'arriva pas. Voici ce qu'elle fit de cet argent par une résolution déterminée, digne de nôtre amour réciproque.

Il y avoit dans ce Couvent une Tourière, ou Sœur Converse qui ne paroissoit pas à Clémence avoir plus de dévotion qu'elle. Ce fut à cette fille qu'elle se découvrit. Elle se jeta à ses pieds, & lui promit de lui donner dans le monde autant qu'il lui faudroit pour être bien mariée, si elle pouvoit me faire rendre une Lettre, & pour arrhes de sa reconnoissance, elle lui donna le tiers de son bien. Celle-ci charmée de l'éclat de cent louis, & de l'espérance d'un mari, qui sont deux grands points pour une fille que la seule

nécessité retient dans un Couvent, se rendit & lui promit toutes sortes d'assistance. Elle avoit un frère Artisan à Paris ; elle alla le quérir, & lui promit monts & merveilles s'il vouloit aller en Angleterre porter une Lettre, & en rapporter la réponse. Le présent de deux cens louis que Clémence lui fit tout d'un coup, le persuada bien mieux que toutes les paroles. On l'instruisit de tout ce qu'il avoit à me dire, & de l'endroit où il pourroit me trouver. Il eut ordre d'aller par-tout où on lui diroit que je serois, si je n'étois point à Londres. Il jura de ne point perdre de temps, & partit en effet le même jour. Heureusement, il avoit été Sergent dans ma Compagnie, & comme il m'aimoit, il agit de cœur; mais n'étant pas grand Courier il ne fit pas grande diligence. Il arriva cependant, & me trouva chez mon parent ; il me dit ce que je viens de vous dire en me donnant la Lettre que je viens de vous mettre entre les mains, & que vous pouvez lire à présent.

LETTRE.

» JE vous écris celle-ci, Monsieur, sans » espérance de réponse. Je ne m'emporterai point contre vous dans des plaintes » inutiles ; le peu de soins que vous avez » eu de moi depuis trois mois que vous ne

» m'avez pas même fait ſavoir de vos nou-
» velles, m'a jeté dans le déſeſpoir où je
» ſuis. Je vous ai écrit plus de vingt Let-
» tres; on m'a aſſuré que vous les avez
» reçues, & que vous n'en avez fait aucun
» état. Je ne me flatte plus de vous être
» chère, tout eſt fini pour moi; où ſont
» vos ſermens? Dans la réſolution où je ſuis
» de me percer le cœur, il faut que je me
» donne la triſte conſolation de vous éclair-
» cir des derniers momens de ma vie, dont
» vous ſavez le malheureux commencement.
» Je n'ai vécu que pour vous. C'eſt vous
» qui m'avez fait prendre ſoin de ma vie;
» je ne l'ai conſidérée que parce que j'ai cru
» que vous y preniez intérêt. Vous n'y en
» prenez plus; je conſens à l'arrêt que votre
» indifférence me prononce. Je le répète en-
» core, tout eſt fini pour moi! On m'a fait
» craindre votre infidélité, votre oubli m'en
» a convaincue. On m'a fait voir le peu de
» fondement que je devois faire ſur les pro-
» meſſes des hommes. Le ſeul point qu'on
» n'a pas pu gagner ſur moi eſt de vous
» haïr; on m'a ſeulement dégoûtée du mon-
» de. Ma ſœur eſt dans la maiſon de mon
» père : elle m'eſt venu voir pluſieurs fois.
» Elle dit qu'elle eſt malheureuſe; peut-on
» l'être quand on a la liberté? Je voudrois
» l'avoir cette liberté, j'irois vous reprocher
» votre inconſtance. On a profité de ma foi-

» blesse ; on m'a fait faire ce qu'on a voulu ;
» on m'a résolue d'être Religieuse ; on m'en
» a fait prendre l'habit ; on a approché le
» temps de ma Profession ; j'ai donné les
» mains à tout. Mais non, je me trompe,
» on a voulu m'abuser ; on en a trop fait
» pour me faire croire qu'on agissoit sans
» passion. L'ardeur dont on a exigé de moi
» tant de consentemens coup sur coup, m'a
» fait défier du reste. Je n'en doute plus,
» vous m'êtes toujours fidèle ; mais pour-
» tant vous me perdrez. J'ai consenti à
» vous quitter, vous pouvez m'en punir.
» Il n'y a cependant que ma bouche & ma
„ main qui sont criminelles, mon cœur ne
„ vous a point trahi. J'étois obsédée de tous
„ côtés par toutes les Religieuses, qui s'in-
„ téressoient à ma perte. Je n'ai pu résister
„ à leurs adulations & à leurs flatteries. Elles
„ ne m'ont donné aucun relâche : j'ai donné
„ tout à leur importunité, & à celle de ma
„ famille. Je me suis engagée à tout ce qu'ils
„ ont voulu exiger de moi : leurs feintes
„ caresses m'ont surprise. Tant d'obstination
„ de tous côtés pour me faire faire des vœux
„ que j'abhorre, m'ont réveillé de ma lé-
„ thargie, en me faisant voir un déchaîne-
„ ment général ; j'ai résolu de les jouer à
„ mon tour. Ils ont voulu me faire signer
„ une Requête aux Puissances Ecclésiastiques,
„ pour me faire faire ma Profession trois
„ mois

„ mois après ma prise d'habit, à cause,
„ disent-ils, de ma vocation. Quelle fourberie ! Mon père a dépouillé la peau de
„ Tigre, pour revêtir celle d'Agneau ; Tigre
„ déguisé mille fois plus à craindre. Il m'a
„ fait mille caresses ; ma sœur a renchéri
„ pardessus ; les Religieuses s'en sont mêlées. Que faire n'étant plus soutenue de
„ vous contre tant de tentations éternelles.
„ J'ai promis de signer cette Requête, à
„ condition de me donner l'argent que je
„ leur ai demandé. Quelle peine pour l'avoir ! Je l'ai enfin, & je vais signer tout
„ ce qu'on voudra. Je dois faire mes vœux
„ le lendemain de la Trinité. Il n'y a pas
„ un mois d'ici-là. Je me suis flattée que mes
„ Lettres ne vous avoient point été rendues. Je me sers de cet argent pour vous
„ envoyer un Exprès qui, je suis sûre, vous
„ donnera celle-ci en main propre. Voilà ce
„ que j'ai fait, & voici ce que je ferai. Je
„ vais jusques au jour de ma Profession maudire l'heure de ma naissance ; m'étudier
„ au mépris de la vie, & à la cruauté contre moi-même, & me percer le cœur aux
„ yeux de tous les assistans, & aux pieds
„ de mon cruel père. J'ai un poignard tout
„ prêt que je porte toujours sur moi, crainte
„ qu'il ne soit découvert ailleurs. Je me sacrifierai à mon malheur, & ne ferai point
„ le sacrilége d'offrir à Dieu une victime

„ involontaire. Je vous ai dit que je ne me
„ plaindrois point de vous ; je ne m'en plains
„ point ; je serois doublement malheureuse :
„ au contraire, je ne veux que m'en louer,
„ afin de vous faire connoître que ce n'est
„ qu'à vous que je me sacrifie. Si je vous
„ savois certainement infidèle, je vous accu-
„ serois de ma mort ; & je veux pouvoir
„ dire en mourant, que je ne meurs que
„ parce que je ne puis vous appartenir.
„ Hélas ! si le temps n'étoit point si court,
„ je me flatterois de vous voir & de ne
„ mourir pas ! Votre idée me donne vers le
„ monde des retours qui flattent mon dé-
„ sespoir, sans le faire cesser. Mais non,
„ le jour fatal est trop proche ; on en pré-
„ pare déjà les magnificences. Malheureuse !
„ A quoi bon tant d'apprêts & de faste,
„ pour conduire à la mort une victime
„ d'ambition & de haine. Je quitterai la vie
„ sans chagrin, elle a été trop infortunée
„ pour la regretter. La mort me mettra à
„ couvert d'un orage de maux plus cruels
„ qu'elle-même. Que ferois-je dans un Cou-
„ vent ? Suis-je digne d'être au nombre des
„ épouses d'un Dieu pur, moi qui ne res-
„ pire qu'un mortel ? La sainteté du lieu
„ n'est-elle pas même profanée par ma pré-
„ sence ? Non, la véritable sainteté n'y règne
„ pas. Je ne vois dans l'intérieur du Cou-
„ vent que de l'ambition, de l'avarice &

„ de l'envie. On me dit que n'ayant plus
„ d'espérance de retourner au monde après
„ mes vœux, je m'en détacherai tout-à-fait.
„ Quelle Philosophie ? N'est-il pas nécessaire
„ pour être bonne Religieuse, d'être au
„ contraire tout-à-fait dégagée du monde,
„ avant que d'y renoncer. Et ne vaut-il pas
„ mieux dire, qu'ayant été malheureuse,
„ & étant née pour l'être toujours, il est
„ plus généreux de finir moi-même tant de
„ malheurs que d'y rester davantage, & de
„ les combattre plus long-temps sans espé-
„ rance de les vaincre ? Adieu, mon cher
„ amant, conservez chèrement mon souve-
„ nir; n'imitez point mon désespoir; con-
„ servez-vous, c'est la seule grace que je
„ vous demande. „

Cette Lettre & le récit qu'on m'avoit fait, m'épouvantèrent, poursuivit Terny. Je n'avois plus que huit jours devant moi; je ne fis point d'adieux, je partis dans le même moment; & pour surcroit à mon impatience, le vent trop fort & contraire, & la mer extrêmement émue, me retinrent trois jours à Douvres. Je passai enfin à Calais, & me rendis à Paris le jour de la Trinité même, c'est-à-dire, la veille que se devoit faire la profession de Clémence, ou plutôt que se devoit jouer le dernier acte de la Comédie. Je n'allai point cette fois-ci descendre à mon Auberge, je craignois les espions de

Bernay ; je restai au Faubourg Saint Denis jusqu'à la brune. J'envoyai mon Courier, que j'avois amené avec moi, avertir sa sœur que j'étois arrivé. Je lui donnai un Billet pour Clémence, par lequel je la priois de faire en sorte auprès de cette Tourière que je pusse lui parler le soir même ; & je recommandai le même chose à mon agent auprès de sa sœur. Une bonne demi-heure après qu'il fût parti, je remontai sur un cheval frais ; je pris le chemin du Couvent, & attendis au lieu marqué la réponse qu'on devoit me faire. Je la reçus de bouche telle que je la souhaitois. On me fit entrer dans la cour, & de-là dans la chambre de la Tourière avec qui je commençois par un présent fort honnête, & une assurance d'avoir soin d'elle toute sa vie. Clémence ne tarda pas à venir ; elle fut une demi-heure entre mes bras sans pouvoir ouvrir la bouche : enfin elle parla, & je vous laisse à penser ce que nous pûmes dire.

Bernay a été assez scélérat pour dire que sa fille étoit devenue ma femme dès ce soir-là, & que nous avions profané le Couvent. La Tourière, qui est à présent sa fille de chambre, ne la quitta pas. Clémence étoit émue, & ce n'étoit pas un plaisir d'un moment que j'étois venu chercher. Ce fut en effet à quoi nous ne songeâmes seulement pas : nous songeâmes à quelque chose de plus

sérieux; ce fut aux mesures pour exécuter ce que nous résolûmes de faire le lendemain. Je sortis de ce Couvent bien resolu d'en enlever Clémence, malgré tout le monde, à la barbe de son père, de sa sœur, de son amant, de toute sa famile & des Religieuses. Si j'avois voulu la croire, je l'aurois emmenée dès le moment même, mais la Tourière s'y opposa; & je lui fis comprendre qu'il valoit mieux, pour éviter mille accidens & des Procès, qu'elle se donnât publiquement à moi, que de sortir seul à seul comme elle le vouloit. Elle eut de la peine à s'y résoudre, mais elle se rendit à mes prières. Voici de quelle manière le tout se passa.

Au sortir du Couvent je remontai à cheval, & j'allai à toutes jambes chez Mr. le Duc de Lutry, à cinq grandes lieues de-là. J'avois l'honneur d'être son parent & d'en être fort considéré. Quoiqu'il ne fût que deux heures du matin, je me fis introduire dans sa chambre. Je lui contai mon aventure & mon dessein, & le priai de me donner asyle. Il me l'accorda, & fit même plus, car il me promit d'aller dans ce Couvent avec des gens capables de me prêter main-forte si j'en avois besoin. Il y vint en effet sous prétexte d'entendre la Messe en passant, & d'y rester pour la cérémonie. Cela fait, je revins sur mes pas à Paris; je m'assurai d'un carrosse avec huit bons chevaux, & j'y mis

un cocher & un postillon sur qui je me fiois. Je connoissois de fort braves gens capables de me rendre service en cas d'occasion ; j'allai les voir ; ils me jurèrent de se sacrifier pour moi. Je les menai dans l'endroit où étoit le carrosse ; je leur déclarai là mon secret, & leur donnai des chevaux pour aller à ce Couvent : leur alégresse à me suivre, me répondit du succès de l'entreprise.

Nous prîmes un chemin écarté de celui qu'il falloit tenir pour aller de Paris à ce Couvent, afin de n'être point découverts, & nous arrêtâmes à cinq cens pas. Il n'étoit pas plus de huit heures du matin lorsque nous y arrivâmes, & il ne nous parut pas que personne nous eût prévenus. Je n'avois pas perdu de temps comme vous voyez. J'étois si las & si fatigué, que je ne pouvois me soutenir ; mais la colère & la passion me donnoient des forces. Nous déjeûnâmes gaillardement en attendant le moment de l'exécution, qui n'arriva qu'à près de midi ; & nous restâmes cachés tout ce temps-là. J'avois envoyé Gauthier, le seul des miens que j'avois ramené d'Angleterre, dans l'Eglise de ce Couvent, afin de m'avertir lorsqu'il seroit temps de paroître. Il s'étoit si bien déguisé, que le diable l'auroit pris pour un autre, & outre cela il étoit vêtu en pauvre ; pour être sûr de tout, j'avois envoyé huit hommes de résolution & bien armés.

dans cette Eglise, avec ordre d'empêcher que Clémence ne rentrât dans le Cloître, quand elle en feroit une fois sortie, bien sûr que le reste de la troupe leur prêteroit main-forte aa moindre bruit : le reste de mes amis voltigeoit autour de ce Couvent, pour se saisir de la porte au premier signal, bien résolus de faire main-basse sur quiconque feroit résistance, sans exception.

Les choses étant ainsi disposées, j'attendis le moment de paroître. Gauthier m'avertit dans le temps qu'il le falloit, c'est-à-dire, peu de temps avant celui des grands mots. Je fis avancer le carrosse, & les chevaux de mes amis; & ceux d'eux qui étoient dehors montèrent à cheval, se saisirent de la porte, & empêchèrent que qui que ce fût n'entrât après moi. On remarqua que Clémence fut toujours triste & pensive jusqu'à mon arrivée; mais elle changea de couleur au bruit que je fis. Je parus en Courier, c'est-à-dire, avec le même habit que j'avois apporté de Londres, plus crotté que si je m'étois vautré dans un bourbier, botté, éperonné, une perruque nouée, une barbe de huit jours, & un fouet de postillon à la main. Le bruit que je fis en marchant fit tourner la tête. Je fus reconnus par Bernay, qui vit bien que la cérémonie ne se passeroit pas si tranquillement qu'elle avoit commencée, puisque j'en étoit sans qu'il m'en eut prié; mais elle étoit

trop avancée pour la rompre; outre cela j'étois en état de faire expliquer sa fille devant toute l'assemblée, & nous avions pris des mesures elle & moi, pour empêcher qu'on ne la remît à un autre jour.

Je fendis la presse. Mr. le Duc de Lutry, qui m'avoit tenu parole, & qui y étoit dans une place distinguée, qui n'étoit séparée de Clémence que par une espace vuide, me fit l'honneur de m'embrasser comme s'il y avoit eu long-temps qu'il ne m'eût vu, & me fit mettre à côté de lui vers ma maîtresse. Je ne restai qu'un moment à genoux, je me relevai, & sans regarder toute la digne assemblée, je saluai fort bas la prétendue Religieuse, qui ne branla pas, & ne leva pas même les yeux. Le vermillon de ses joues, & un certain air content qui se répandit en un moment sur toute sa personne, fut remarqué par Mr. de Lutry, qui me dit à l'oreille en riant, qu'elle n'avoit pas été toujours de même, & qu'il croyoit qu'elle m'avoit déjà accusé plus d'une fois entre cuir & chair, de négligence & de crainte. Je ne pus m'empêcher de rire; Bernay qui s'en apperçut, rougit, & autant que je pus m'y connoître, il enrageoit de tout son cœur. La cérémonie fut poursuivie; j'y pris trop peu de part pour vous en faire le récit. Je ne songeois & je ne regardois que Clémence, qui, lorsqu'on lui demanda ce qu'elle vouloit,

répondit fort résolument ; comme nous en étions convenus . je demande Mr. le Comte de Terny pour mon époux, s'il veut bien de moi pour sa femme, & en même temps, elle se jeta à coup perdu dans mes bras; mes amis & les gens de Mr. de Lutry, qui avoient apparemment l'ordre, nous entourèrent & écartèrent la presse.

Le père, la fille, le prétendu gendre, & toute l'honorable assemblée furent extrêmement étonnés de cette réponse, à laquelle ils ne s'attendoient pas. Les Religieuses en furent terriblement scandalisées, & tout le Clergé surpris. Il se fit un murmure très-grand & très-peu respectueux devant le saint Sacrement qui étoit exposé. J'avois reçu Clémence entre mes bras, je l'avois baisée & embrassée devant tout le monde en pleine Eglise. Le Prêtre qui faisoit la Cérémonie étoit tellement étonné, qu'il ne pouvoit pas dire un mot. Il nous regardoit avec de grands yeux, & la bouche ouverte sans branler. Il paroissoit immobile ou en extasse ; dans un autre temps sa figure m'auroit fait rire, mais j'avois autre chose à faire.

Le murmure continuant toujours, l'impatience me prit ; je m'adressai à Bernay d'une voix assez haute pour être entendu de tout le monde. A peine eus-je prononcé la première parole, que chacun me prêta silence. Monsieur, lui dis-je, D[illegible] ne veut

que des hosties volontaires, & vous profanez ici sa présence par un sacrilége. Il n'a pas voulu que votre crime fût consommé, parce que des innocens en auroient souffert. Il s'est réservé la connoissance du secret des cœurs, & c'est à vous à voir ce qui se passe dans le vôtre, & à faire pénitence de votre mauvaise intention. Voilà votre fille que j'accepte pour ma femme en présence de Dieu même qui repose dans le plus auguste de nos Sacremens. Je la prends pour telle devant toute l'assemblée. M'acceptez-vous pour votre époux, Mademoiselle, continuai-je en parlant à elle? Oui, Monsieur, me répondit-elle. Parlez haut, lui dis-je, que personne n'en doute; oui Monsieur, reprit-elle, je vous accepte pour mon époux. Je vous épouse, Mademoiselle, poursuivis-je en lui mettant une bague au doigt, & l'embrassant une seconde fois devant tout le monde; après quoi, sans cesser de parler, & adressant toujours la parole à Bernay: vous voyez, Monsieur, lui dis-je, que la volonté de Mademoiselle votre fille n'est ni forcée, ni contrainte, votre opposition seroit inutile. Vous tombez d'accord qu'elle est en âge de disposer d'elle pour le reste de ses jours, puisque vous consentez qu'elle en dispose pour le Couvent. Je suis d'une maison à vous faire honneur; elle se donne à moi sans s'arrêter à votre choix; elle me fait plaisir, je ne me soucie

pas qu'elle ne vous en fasse point. Je ne vous demande rien pour sa dot ; je serois en droit pourtant de vous demander tout au moins ce que vous vouliez donner au Couvent ; mais ce sont des intérêts dont nous parlerons dans un autre temps. Elle, ni moi ne renonçons pas à ce qui lui appartient du côté de sa mère ; du reste, Monsieur, nous espérons que quand vous serez prêt d'aller rendre compte à Dieu de vos actions, vous rendrez à votre fille la part qui lui reviendra de votre héritage, si vous voulez que Dieu ne vous prive pas du sien. Voulez-vous nous donner la bénédiction du mariage, Monsieur, continuai-je, en parlant à celui qui faisoit la Cérémonie ; si vous le voulez, vous nous ferez plaisir, si non, nous protestons, Mademoiselle & moi, de nous en passer. Parlez, Monsieur, ajoutai-je, n'hésitez pas. Non, Monsieur, me répondit-il, je ne le puis pas. Nous nous en passerons, repris-je. Allons, Mademoiselle, continuai-je, m'adressant à Clémence, prenez congé de la compagnie. Elle le fit par une fort grande révérence. Je veux la baiser, dit le Duc de Lutry, en lui prenant la main. Très-volontiers, lui dis-je en riant. Il la baisa, & lui dit à l'oreille qu'il lui savoit bon gré de son action, qu'elle allât hardiment, & qu'il sauroit bien empêcher qu'on ne nous troublât.

Elle vint d'un pas assuré & ferme ; & l'a-

gitation & la chaleur de l'action, la faisoient paroître à tout le monde la plus belle personne qu'on eut jamais vue. Elle me parut telle, j'en étois charmé. Ni elle ni moi, ne regardâmes qui que ce soit en sortant. Mes amis nous firent faire place ; nous montâmes elle & moi en carrosse au plus vîte. On ferma la porte de l'Eglise pour que nous ne fussions point si promptement suivis. Nous emmenâmes la Tourière avec nous; nos amis montèrent à cheval, & nous prîmes à toutes jambes le chemin de Lutry. Si-tôt que nous y fûmes, je me retirai avec elle dans la chambre qui nous avoit été préparée, & là, les habits qu'elle avoit sur son corps, ne m'empêchèrent point d'en faire ma femme. Je le déclarai tout haut ensuite, afin que qui que ce fût n'en pût douter: & je le fis parce que j'appréhendois encore quelque accident. Nous passâmes le reste du jour assez bien pour ne point porter d'envie aux plaisirs qu'on pouvoit prendre ailleurs.

Nous ne fûmes point suivis. Mr. de Lutry & d'autres gens de bon sens, qui se déclarèrent pour nous, calmèrent un peu les transports de Bernay, qui fulmina terriblement au commencement. Ils mangèrent le festin qui avoit été préparé pour la Profession, & qui fut pour Madame de Terny un festin de nopce, quoiqu'elle n'y assistât pas. Elle fit de son côté les choses de fort bonne grace, &

me donna à table, en préſence de mes amis & de la Tourière, un poignard qu'elle avoit effectivement ſur elle, & que je n'avois point apperçu, quoique je l'euſſe approché de fort près, & que ſans faire ſemblant de rien je l'euſſe cherché par-tout ſur elle où je croyois qu'elle pouvoit l'avoir mis.

Nous reſtâmes à Lutry quinze jours, en attendant que ma femme eût un train & eût changé de figure. J'envoyai deux fois, pendant ce temps-là, comme je fis encore hier, ſavoir du beau-père, s'il voudroit ſouffrir que nous lui rendiſſions nos devoirs. Il a toujours répondu, non. Je me le tiens dit pour toujours. J'ai emmené ma femme en Province, en une Terre que j'ai, dont nous ne ſommes revenus qu'avant-hier, afin de me faire recevoir à une Charge que mes amis m'ont négociée.

Voilà, Madame, pourſuivit Terny, s'adreſſant à Madame de Contamine, ce que vous avez ſouhaité de Madame de Terny & de moi. Pour ce qui s'eſt paſſé depuis, c'eſt à elle à vous dire ſi elle eſt mécontente. Si elle étoit ici, je ne dirois peut-être pas ce que je penſe; mais puiſqu'elle ne m'entend point, je vous avouerai ſincèrement que je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde plus heureux que moi dans ſon mariage. Sa tendreſſe à elle ne s'eſt point démentie, & mettant à part les careſſes privées d'un mari

& d'une femme, le reste est encore entre nous sur le pied d'amant & de maîtresse. Je suis très-content d'elle : si son père veut enfin se raccommoder avec nous, j'en serai fort aise, pourvu que cela nous rapporte du profit, car pour de l'honneur je l'en quitte. S'il lui laisse du bien, tant mieux : s'il ne lui en laisse pas, tant pire ; mais ma femme n'ayant pas mérité ses duretés, je ne l'en aimerai pas moins. Eh ! pourquoi ne dirois-tu pas cela devant moi, reprit Madame de Terny, en le prenant par la tête, & en le baisant. Ah, ah ! dit-il en se retournant, c'est donc toi. Tu sais bien que je ne le pense pas de même, & que ce que j'en dis n'est que pour sauver les apparences, & pour me faire croire mieux que je ne suis en effet.

Cette histoire donna matière à la compagnie d'une assez longue & fort bonne conversation, parce qu'elle se faisoit entre gens d'esprit ; & comme il commençoit à être tard, & que Mr. & Madame de Terny devoient aller souper à Versailles, ils prirent congé de la compagnie, & partirent.

En vérité, dit Madame de Contamine, après qu'ils furent sortis, une constance réciproque est bien louable. Elle triomphe toujours des obstacles qu'on lui oppose, quand elle a la vertu & la raison de son côté. Vous le savez par expérience, Madame, reprit Dupuis, qui ne faisoit que rentrer, n'ayant

point entendu ce que Terny avoit dit, parce qu'il ſavoit tout ce qu'il avoit à dire. Vous me répondez, Monſieur, lui dit-elle, comme intéreſſé dans le parti contraire, je ne m'en étonne pas. Vos infidélités ont aſſez fait de bruit pour vous obliger à ne pas convenir qu'on ne ſauroit donner trop de louanges à la conſtance. Il en a, Madame, reprit Des Frans; ſon mariage avec Madame de Londé en eſt une preuve. Je ne croyois pas Monſieur, lui dit-elle, que vous prêtaſſiez l'oreille à ce que nous diſions. Vous m'avez paru avoir juſques ici une ſi grande indifférence pour notre converſation, & vous avez été tellement occupés, Madame de Mongey & vous, à parler enſemble, que je ſuis ſurpriſe de vous voir parler à nous; c'eſt ſans doute une diſtraction que vous faites à quelque ſoin plus preſſant. En vérité, Madame, reprit Des Frans ſur le même ton railleur, vous êtes une femme bien dangereuſe. Vous prétendez approfondir ce que Madame de Mongey & moi avons dit enſemble, & nous tourner en ridicule devant la compagnie; mais...... Je ne le prétends pas, reprit cette Dame en l'interrompant; au contraire, j'allois vous citer l'un & l'autre pour des exemples de conſtance. Nous parlions de conſtance auſſi, dit-il, mais ſans aucun rapport, ni à Madame, ni à moi, &

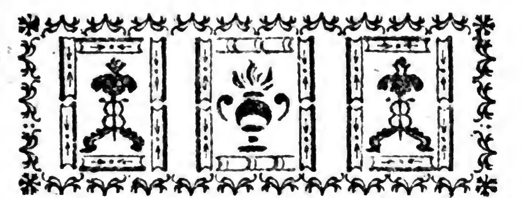
ſeulement parce que je voulois lui perſuader une réconciliation avec Mr. de Juſſy.

A propos de lui, dit Des Ronais, un laquais qui vient du logis, m'a dit qu'il étoit encore venu vous chercher. Vous nous avez promis, pourſuivit-il, de nous conter ſon hiſtoire, à Mr. Dupuis & à moi; vous avez même ſouhaité que Madame de Mongey fût préſente: la voilà, nous ſerions fort aiſes de la ſavoir. L'occaſion ne peut pas être plus belle, reprit Dupuis, cela nous entretiendra juſques au ſouper, & Madame de Contamine aura le plaiſir de l'entendre. Très-volontiers, reprit cette Dame; Mr. de Contamine ne reviendra que fort tard avec Madame de Cologny, & ma belle-mère eſt à ſa maiſon de Campagne, ainſi je n'ai à faire au logis que pour ſouper. Si ce n'eſt que cela qui puiſſe vous y faire retourner de bonne-heure, reprit Dupuis, j'y ai donné ordre. Ma Couſine vous a donné à dîner à l'occaſion de Mr. Des Ronais, & je vous donnerai à ſouper, s'il vous plaît. Madame de Mongey n'a que faire non plus; elle couchera même avec ma couſine. Cela eſt vrai auſſi, reprit l'aimable Dupuis. Puiſque perſonne, reprit Des Frans, n'a aucune affaire preſſée, je vais vous donner ſatisfaction: mais vous, notre ami, pourſuivit-il en riant, parlant à Dupuis, n'en coûtera-t'il rien à votre amour,

pour faire les honneurs de chez vous ? Que dira Madame de Londé si vous passez un jour sans aller chez elle ? Que cela ne vous embarrasse pas, reprit Dupuis, vous la verrez ce soir, elle est dans l'appartement de ma mère, & toutes deux m'ont congédié. Nous sommes donc votre pis aller, reprit en riant Madame de Contamine ; la déclaration est galante ! Adieu, poursuivit-elle en faisant semblant de se lever, je vais montrer l'exemple à la compagnie, de ne pas servir de prétexte au souper que vous donnez à votre maîtresse. Eh ! morbleu, Madame, reprit-il, en affectant comme elle un air de colère, & en la faisant rasseoir, vous êtes aujourd'hui en train de quereller. Mr. Des Ronais a été le premier, Mr. Des Frans & Madame de Mongey ne s'en sont point sauvés, & à présent vous vous jetez sur moi. Oui, ajouta-t'il, vous êtes mon pis aller, & à cause de cela je ne vous dirai pas qu'on fait plus pour moi dans la chambre de ma mère, que si j'y étois; car vous diriez que je serai marié dans cinq ou six jours, & qu'en faveur de mon mariage ma mère me fait des avantages très-considérables. Hé bien, reprit cette Dame, parce que vous êtes en colère, on vous dira qu'on n'y veut point prendre de part, & qu'en autre temps on en auroit

toute la joie poſſible: mais pour vous dire ce qu'on en penſe, il faut attendre que vous ſoyez défâché. Commencez donc, Monſieur, pourſuivit-elle, en s'adreſſant à Des Frans.





HISTOIRE DE MONSIEUR DE JUSSY ET DE MADEMOISELLE FENOUIL.

JE commence, Madame, reprit Des Frans ; mais avant que de vous rapporter l'histoire de Mr. de Jussy, comme il me la rapporta lui-même, il est à propos de vous dire qu'il y a deux ans que je le trouvai en Portugal, où nous liâmes amitié ensemble, & que depuis ce temps-là nous ne nous sommes point quittés qu'avant

hier, après son mariage. Qu'en rentrant en France, il a prit des certificats du jour de son débarquement à la Rochelle ; & que sur la route, depuis cette Ville jusqu'à Paris, nous avons fait telles journées qu'il a voulu, parce que par tous les endroits où nous passions les nuits, il recevoit des Lettres. Ces manières où je ne comprenois rien, m'inquiétoient au commencement ; mais comme je ne suis pas d'humeur à approfondir le secret de mes amis, qu'autant qu'ils le souhaitent, je ne lui en demandai point la raison, & ce ne fut que le jour même que nous arrivâmes à Paris, qu'il me dit ce que j'avois envie de savoir il y a long-temps. Nous arrivâmes au Bourg-la-Reine à sept heures du matin ; je voulois venir à Paris : mais pour m'obliger à rester il me conta ses aventures en ces termes, ou autres équivalens.

Puisque nous sommes à Paris, ou autant vaut, il est juste qu'avant que de nous quitter, pour vous remercier de la compagnie que vous avez bien voulu me tenir depuis deux ans, je vous confie les causes qui m'ont éloigné de ma Patrie. Les certificats que j'ai pris du jour de mon retour en France, ne vous surprendront plus lorsque vous en saurez la raison, & vous feront connoître en même-temps que toute l'espérance du bonheur de ma vie, n'est fondée que sur la fidélité d'une fille, ou plutôt d'une femme. Comme dans

toutes les converſations que nous avons eues enſemble, ſur le ſujet du ſexe, vous m'avez paru fort peu prévenu en ſa faveur, & que vous le croyez très-peu diſpoſé à ſoutenir un engagement, je vais vous faire connoître par ma propre expérience, que s'il y en a pluſieurs volages, il s'en trouve auſſi de fidelles & de réſolues à tout événement, plutôt que de ſe dédire du choix qu'elles ont une fois fait.

Je ſuis né à Paris d'une aſſez bonne famille dans la Bourgeoiſie; mais la quantité de frères & de ſœurs que nous étions nous laiſſa après la mort de mon père & de ma mère, hors d'état de pouvoir le porter ſur un pied conforme à l'ambition ordinaire des jeunes gens. Mon père étoit de Barreau; mes frères & moi embraſſâmes le même train de vie; les uns par inclination, les autres, dont j'étois du nombre, plutôt par néceſſité que par aucune autre raiſon. Au ſortir de mes Etudes, je portai la Robe au Palais, & ne voyant point d'apparence d'être jamais autre choſe qu'Avocat, je me donnai tout entier à ma Profeſſion; & j'oſe me flatter que je m'y ſerois acquis quelque réputation, ſi l'amour ne m'avoit pas ſuſcité mille traverſes, qui m'ont obligé de quitter tout, dans le temps que je commençois à me faire connoître. Je ne vous dirai rien de ma perſonne, ni de mon eſprit; l'une eſt préſente

à vos yeux, & le long-temps qu'il y a que nous sommes ensemble peut vous faire juger de l'autre. Vous saurez seulement qu'il y a peu d'hommes au monde qui aient eu la voix plus belle que moi, & peu d'hommes qui aient mieux entendu la délicatesse de la Musique; c'est par-là que j'ai eu accès chez Mr. d'Ivonne.

Cet homme avoit plusieurs enfans, entr'autres un de mon âge, de vingt-six ans, qui étoit fort de ma connoissance. Il étoit puissamment riche, & d'une famille au dessus de la mienne. Il avoit chez lui une nièce, que la mort de père & mère avoit laissée sous sa tutelle. Elle étoit fille unique & très-riche. D'Ivonne gouvernoit son bien, & l'élevoit comme son Tuteur avec ses enfans, sans différence, si ce n'est qu'elle n'étoit pas mise si simplement que les autres, & avoit un petit train que ses cousines n'avoient pas. Comme c'est elle qui a donné naissance à toutes mes aventures, il est juste de vous dire comment elle étoit faite lorsque je la vis il y a plus de huit ans; car à présent, quoiqu'elle n'en ait que vingt-cinq bien juste, elle doit être fort changée.

Mlle. Fenouil étoit grande & bien faite, la taille aisée, la peau délicate & fort blanche, aussi-bien que le teint; elle avoit les yeux, les sourcils & les cheveux noirs: les yeux grands & bien fendus, naturellement

vifs, mais le moindre chagrin les rendoient languiſſans ; pour-lors ils ſembloient demander le cœur de tous ceux qu'elle regardoit. Le front large & uni, le nez bien fait, la forme du viſage ovale, une foſſette au menton, la bouche fort petite & vermeille; les dents blanches & bien rangées, nez ſerré, un peu aquilin, la gorge faite au tour, le ſein haut & rempli, les bras comme la gorge, & la plus belle main que femme puiſſe avoir. Vous voyez par ſon portrait que je ſuis excuſable de l'avoir aimée juſqu'au point de tout haſarder pour elle. Les qualités de ſon corps ne ſont pourtant pas ce qu'elle a de plus aimable : c'eſt une ame toute belle, un eſprit ferme, ſincère, ennemie de la contrainte & de la flatterie : elle eſt généreuſe, hardie, déſintéreſſée & entreprenante, mais fidelle dans l'exécution. Elle eſt ſavante plus qu'une fille ne doit l'être. Les hiſtoires ſacrées & profanes lui ſont familières. Tous les Poëtes anciens & modernes n'ont rien d'obſcur pour elle. Elle ſait même de l'Aſtrologie ; mais cette ſcience, capable de faire tourner l'eſprit d'un autre, ou du moins de le jeter dans le ridicule, ne lui ſert que d'amuſement. Elle fait de ce qu'elle ſait une application toujours quadrante au ſujet ſérieux ou galant. Son eſprit eſt aiſé, ſes expreſſions ſont vives & naturelles ; elle a la mémoire heureuſe ; elle écrit juſte & bien ; elle fait quelque-

fois des vers. J'en ai vu de sa façon qui ont eu l'approbation des Connoisseurs. Elle est née railleuse ; mais si j'en crois ses Lettres, les traverses de la fortune ont fait sur elle un effet contraire à celui qu'elles font d'ordinaire ; c'est-à-dire, qu'au lieu de l'aigrir, elles l'ont adoucie. Elle danse fort bien, & chante d'une manière à charmer.

Elle étoit telle que je viens de vous la dépeindre, âgée d'environ dix-sept ans, lorsque je la vis. Cela vint par le moyen de son cousin, qui lui dit un jour qu'il avoit un ami qui chantoit autant bien qu'homme du monde. Elle le pria de m'amener chez elle. Il m'en parla ; & comme naturellement ceux qui aiment un art sont fort aises de trouver quelqu'un qui y excelle, j'acceptai le parti, & j'y allai dès le soir même. Elle ne fit point les honneurs de sa voix ; j'eus honte de chanter après ce que je venois d'entendre, qui étoit le redouble des Rochers du fameux Lambert. Elle sembloit avoir mille Rossignols dans la gorge. Je chantai ensuite ; elle me parut satisfaite, & me pria de lier avec elle un commerce, pour nous donner l'un à l'autre tous les airs nouveaux que nous pourrions apprendre. Je liai ce commerce, & sous ce prétexte il n'y avoit point de jours que je n'allasse la voir.

L'Opéra étoit tous les jours au logis ; Mlle. Fenouil & moi avions toujours quelqu'air nouveau

nouveau à nous donner. Nous concertions quelquefois ; & enfin pendant plus de quatre mois je me fis une néceſſité d'y aller tous les jours, & inſenſiblement l'amour s'en mêla ſans que je m'en apperçuſſe.

Il avoit été impoſſible pendant tant de temps, que nous n'euſſions pas trouvé quelque moment à nous parler en particulier. J'avois remarqué dans elle tant de bonnes qualités, que j'étois venu à l'aimer trop pour mon repos. Il me paroiſſoit qu'elle ne me regardoit pas indifféremment. Ses yeux, & aſſez ſouvent même ſes actions me diſoient qu'elle ſentoit pour moi ce que je ſentois pour elle ; mais il y avoit entr'elle & moi tant de diſtance pour la fortune, que je n'oſois profiter des occaſions que j'avois de m'expliquer. Les airs que je chantois n'inſpiroient que l'amour. Je m'y plaignois d'un ſilence forcé ; mais tout cela n'avançoit rien ; elle les chantoit auſſi-bien que moi. Enfin je réſolus de parler ſi intelligiblement, qu'il n'y eût pas moyen de ne me point entendre. Je fis ce couplet-ci, je le lui donnai : & comme je commence à avoir l'eſprit ſatisfait, je ne puis m'empêcher de vous les chanter : en effet, il chanta ſes paroles.

CHANSON.

Mes yeux ne regardent que vous ;
Ils vous expliquent mon martyre,
Que je n'ose autrement vous dire ;
Mais vous n'entendez point un langage si doux :
Ma voix n'inspire que tendresse,
Mon amour en forme les sons.
Mais l'amour qu'on chante sans cesse,
Passe chez vous pour des Chansons.

Les vers n'en valent rien, mais l'air n'est pas mauvais, & quadre assez aux paroles. La pensée parut plaisante ; on me demanda le nom de l'auteur de l'air, & des vers ; je dis que c'étoit moi, & que j'avois fait l'un & l'autre pour une fille que j'avois fort aimee. Je regardai Mlle. Fenouil dans ce moment ; je remarquai qu'elle m'avoit entendu. Elle chanta le même air dans le moment, & le chanta mieux que moi. Je lui en eus obligation, mais je n'étois pas encore content. Je voulois la faire expliquer à son tour. J'étois fort persuadé qu'une déclaration de bouche n'auroit pas été mal reçue ; je ne la précipitai pourtant pas. Je voulois avoir avant cela une espèce de certitude à une réponse favorable ; mais un mariage qu'on me proposa fit plus que je n'avois attendu.

Ma famille m'avoit trouvé un fort bon

parti : c'étoit une fille de l'âge de Mlle. Fenouil, fort belle, bien faite & riche. Le peu d'apparence de réussir auprès de celle-ci, fit que j'y prêtai les mains ; en effet, le parti m'étoit très-avantageux par toutes sortes d'endroits, & passoit même mes espérances. Ce furent, Madame, continua Des Frans, en parlant à Madame de Mongey, les propres termes dont Jussy se servit ; mais vous allez entendre le reste. Mlle. Fenouil, poursuivit-il, sut ce traité de mariage, & fit tant qu'elle vit Mlle. Grandet, qui étoit la personne qu'on me destinoit. Sa beauté l'alarma ; & elle perdit toute considération lorsqu'elle sut que les articles devoient être signés le même jour, ou le suivant. Il y en avoit deux que je n'avois été chez elle ; le troisième, qui étoit celui des articles, je trouvai ce Billet-ci le matin chez moi.

BILLET.

» NE précipitez rien dans votre maria-
» ge, vous pourriez vous en repen-
» tir dans la suite. Il se présente un parti
» pour vous préférable à celui qu'on vous
» propose ; venez me voir incessamment. Je
» vous attends.

J'y allai, espérant en être de retour d'assez bonne-heure, pour me trouver à l'assem-

blée de mes parens. Je la trouvai dans sa chambre seule, fort pensive. Les yeux, qu'elle avoit gros, humides & rouges, me firent croire qu'elle avoit pleuré; je ne me trompois pas. Je viens recevoir vos ordres, Mademoiselle, dis-je en entrant; je viens savoir de vous ce qu'il vous plaît que je devienne, & quel est cet autre parti qui m'est offert? Elle rougit à cette demande. Avant que de vous le déclarer, Monsieur, me dit-elle, il faut savoir si vous aimez avec sincérité la Demoiselle que vous allez épouser, & si le cœur a part à votre union, ou l'intérêt? Non, Mademoiselle, lui dis-je; il est certain que si je ne suivois que mon cœur, je n'épouserois pas Mlle. Grandet. Elle est toute aimable; mais avant que de l'avoir vue, j'étois charmé par une autre que j'aime de toute ma tendresse; mais ma raison s'oppose aux vœux de mon cœur; elle est d'un rang trop au dessus de moi pour y prétendre. L'amour que j'ai pour elle est parvenu à l'excès, & ma raison me fait voir que n'ayant aucun bonheur à espérer de ce côté-là, je dois tâcher de l'oublier par toutes sortes de moyens. Mes parens m'en ouvrent une voie, je l'accepte dans l'espérance que les devoirs que je serai obligé de rendre à une femme, les dissipations d'un ménage, les occupations de ma Profession, & outre cela, la nécessité où je me serai mis d'étouffer

dans mon cœur des ſentimens qui n'y doivent point être pour mon repos, m'arracheront à ma première paſſion.

Hé! qui eſt-elle cette première paſſion que vous voulez étouffer, reprit-elle, avec quelque confuſion? Dans l'état où je ſuis, lui répondis-je, en me jetant à ſes pieds, il ne m'eſt plus permis de feindre. Mes yeux, mes actions, mon embarras auprès de vous ont dû vous faire connoître que c'eſt vous-même qui m'avez inſpiré des ſentimens qui m'étoient inconnus avant que je vous euſſe vue; & ma bouche vous le dit pour la première fois. Oui, Mademoiſelle, pourſuivis-je, en lui ſerrant les genoux, c'eſt vous que j'adore; je n'ai jamais manqué au reſpect que je vous dois; je me ſuis toujours tû; je me tairois encore ſi vous ne m'aviez pas mis dans la néceſſité de m'expliquer.

La réſolution eſt d'un véritable héros de Roman, reprit-elle; vous m'aimez & vous conſentez d'en épouſer une autre; bien plus encore, je comprends que ſi vous ne m'aimiez point, vous ne vous marieriez pas. Non, lui dis-je; ſi mon cœur étoit tranquille, je ne chercherois pas à l'occuper ſi cruellement pour moi: ce n'eſt que le déſeſpoir où je ſuis de ne pouvoir être jamais à vous, qui me jette entre les bras d'une autre, & me force à recourir à un remède ſi violent. Et ſur quoi fondez-vous ce déſeſpoir, dit-elle? Sur-tout,

Mademoiselle, lui répondis-je. Ma famille n'est point assez considérable pour m'élever jusques à vous : il y a tant de disproportion de votre bien au mien, que je n'ai pu me flatter de surmonter un si grand obstacle. M'aimez-vous autant que vous voulez me le faire croire, me demanda-t'elle, en me regardant fixement. Oui, lui répondis-je, Mademoiselle, & vous me feriez tort d'en douter. Hé bien, dit-elle, qui vous a dit que vous ne pouviez pas prétendre jusques à moi ? Il n'y a pour tout obstacle, ajouta-t'elle, que la naissance & le bien. Pour le bien il m'appartient, & m'étant permis d'en faire, quand je serai en âge, tout ce qu'il me plaira, je vous jure de vous en faire le maître. Pour la naissance, je ne vois pas qu'il y ait une si grande différence. Mlle. Grandet l'emporte sur moi : elle est noble de race, & ma noblesse à moi ne provient que d'une Charge, dont mon aïeul étoit revêtu lorsqu'il est mort ; & vous pourrez un jour en acheter une pareille, puisque je vous en fournirai les moyens. Mon oncle est mon Tuteur, il gouverne mon bien, mais il n'est pas le maître. Je puis dans peu de temps me faire émanciper, en toucher le revenu, & en disposer comme bon me semblera. Voyez si le parti que je vous offre ne vous est pas plus avantageux que celui de Mlle. Grandet, puisque vous m'aimez, à ce que vous dites, & que

vous n'avez pour elle qu'un ſimple dehors de bienſéance, ſans amour.

Que je ſerois heureux, Mademoiſelle, répliquai-je, de vous voir expliquer ſi avantageuſement pour moi! mais que je mériterois peu vos bontés, ſi j'avois la foibleſſe de m'en prévaloir! Non, Mademoiſelle, pourſuivis-je, vous méritez tout un autre parti que moi. Une fortune meilleure vous attend, & je ne dois pas non-ſeulement vous laiſſer borner vos eſpérances, mais même décheoir de l'état où vous êtes née. Choiſiſſez-vous un parti qui ſoit digne de vous, & ne me regardez que comme un objet de votre pitié, & non pas de votre tendreſſe. Je n'attendois pas un pareil conſeil de votre part, me dit-elle; la générofité eſt un peu trop à contre-temps pour être bien ſincère. Je vois bien que vous aimez Mlle. Grandet, puiſque vous recevez ſi mal mes offres; allez, Monſieur, continua-t'elle avec dépit, je ne veux point retarder votre bonheur; allez lui vanter ce ſacrifice. Laiſſez-moi diſpoſer de ma deſtinée; je vous l'ai offerte, vous la refuſez, le Couvent me ſauvera de faire jamais de pareilles avances.

Non, Mademoiſelle, repris-je, en la retenant & en lui ſerrant les genoux, (car elle vouloit s'échapper) je vous aime avec toute l'ardeur dont un cœur vivement touché peut être atteint. J'admire vos bontés

pour moi, mais le moyen d'en profiter ? Vous êtes extrêmement jeune, votre famille s'opposera toujours à mes vœux & aux vôtres ; vous pouvez changer, & me laisser le plus malheureux de tous les hommes après avoir conçu des espérances si flatteuses : laissez-moi le soin de l'avenir, répondit-elle, le temps & les occasions vous fourniront des moyens pour ma famille & pour moi ; il ne tiendra qu'à vous, ajouta-t'elle en rougissant, de m'engager si avant, que vous soyez à couvert de mon inconstance. Rompez l'engagement où vous êtes avec Mlle. Grandet, mais rompez-le d'une manière qui m'ôte toute crainte de retour ; j'en serai informée, & je vous promets de vous en tenir compte. Allez joindre les gens qui vous attendent, il en est temps. Ne me revoyez point que vous n'ayez tout-à-fait rompu : mais cachez-en le sujet, je veux seule savoir la part que j'y aurai. Je suis jalouse, & il est de votre intérêt de ne me laisser aucun ombrage. Je vais rompre avec tant d'éclat, lui dis-je, Mademoiselle, que vous aurez lieu de croire le sacrifice sincère. Je prévois tous les chagrins que mes parens en auront ; je prévois le ressentiment d'une fille méprisée sans sujet légitime ; je m'exposerai à tout avec plaisir, puisque c'est par-là que je puis vous assurer que rien ne m'est considérable que votre amour ou votre haine ;

vous en faurez des nouvelles ce foir, foit par écrit, foit de vive voix. Allez, me dit-elle, & venez me voir le plutôt que vous pourrez; mais ne me revoyez point qu'après votre rupture & votre dégagement. Je fortis après cela fort embarraffé de trouver un prétexte qui pût me dégager, fans qu'il parût y avoir de ma faute.

J'allai chez Mlle. Grandet, où mes parens étoient affemblés avec les fiens : elle me parut belle comme un Ange. J'eus regret de perdre une fi belle conquête, qui m'étoit affurée, mais ce remords fut fans fruit. Je lui fis civilité en entrant, & me mis auprès d'elle. Je laiffai à nos parens le foin d'ajufter les articles de notre mariage, & pendant ce temps-là je cherchai les moyens de le brouiller. Je lui dis brutalement que je la trouvois trop propre & trop magnifiquement mife. Que je n'étois pas d'humeur à fouffrir tant de dépenfe en habits, & qu'une femme qui ne veut plaire qu'à fon mari ne doit point le porter fi haut. Elle me dit honnêtement, que l'état où je la voyois étoit celui que fa mère lui avoit toujours fait prendre, qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire à fa parure. Que jufques à notre mariage elle fe conformeroit aux volontés de fa mère, mais qu'après cela je ferois le maître de fes habits, & d'en réformer la magnificence, s'il y en avoit trop, & qu'elle fuivroit en tout & par

tout ce qui me plairoit lui en ordonner. Une réponse si honnête & si soumise me déconcerta, mais ne me rebuta pas. Je lui parlai des compagnies & du jeu, comme un jaloux jusques à la brutalité. J'affectai d'en dire mille fois plus qu'un jaloux effectif n'en auroit pensé. Je la chicannai sur tout, & lui fis comprendre qu'en m'épousant, elle pouvoit s'attendre d'être éternellement malheureuse. Je la fis pleurer ; je la picotai & la brutalisai encore de nouveau, & lui en dis tant, qu'elle ne pût s'empêcher de me dire qu'elle étoit au désespoir que les choses fussent si avant, & qu'après ce que je venois de lui dire, elle ne m'épouseroit qu'avec répugnance.

Il n'y avoit rien de plus scélérat que le tour que je lui jouois. Il est certain que cette fille étoit d'une douceur & d'une honnêteté achevée, comme sa conduite l'a fait voir avec l'homme qu'elle a épousé depuis, & dont elle est veuve, avec qui elle a souffert tout ce qu'une femme peut souffrir d'un homme emporté & jaloux ; en un mot aussi brutal en effet que je me feignois. J'étois convaincu qu'elle avoit toutes les qualités qu'une honnête femme peut avoir pour rendre un homme heureux ; cependant ayant dessein de rompre, je ne laissai pas échapper l'occasion que sa réponse m'offroit. Vous ne m'épouserez qu'avec répugnance, repris-

je tout haut, je ne ſuis pas d'humeur à vous avoir malgré vous; je vous en offre autant de ma part. Il eſt inutile, dis-je à mes parens, que vous preniez tant de peines pour accommoder les articles, entre Mademoiſelle & moi; nous ne ſommes pas nés l'un pour l'autre. Elle ſe dégage avec joie, & je me retire ſans regret.

On n'avoit entendu que nos dernières paroles de toute la converſation que nous avions eue elle & moi. On crut que la pauvre fille m'avoit dit quelque parole mal-à-propos; on voulut entrer en éclairciſſement; on voulut me retenir, & je ne voulus pas reſter. Je dis ſimplement que Mlle. Grandet m'ayant dit qu'elle ne m'épouſeroit qu'avec répugnance, je ne croyois pas devoir, en honnête homme, abuſer de l'autorité de ſes parens, qui me la donnoient malgré elle. Après cela je ſortis.

Cette fille fut queſtionnée par tout le monde; elle dit ingénument ce qu'elle m'avoit répondu ſur ce que je lui avois dit. Comme je ne paſſois pas pour être auſſi brutal qu'elle me peignoit, & qu'en effet je lui avois paru, on ne la crut point; d'autant moins que ce mariage m'étant très-avantageux, on ne pouvoit croire que j'euſſe voulu rompre de gaieté de cœur, & ſans un très-grand ſujet. Sa mère ſur-tout ſe déchaîna contre. On lui donna tout le tort de l'aventure; & ſes pa-

rens lui en voulurent tant de mal, que pour se délivrer de leur persécution, elle fut obligée environ un an après d'épouser un nommé Mr. de Mongey, homme de qualité, Campagnard, & très-riche, qui commença par la voir, l'aimer & la demander. Il étoit sans contredit un des plus désagréables & des plus malhonnêtes hommes du monde. Elle a souffert avec lui, pendant plus de quatre ans, tout ce qu'une femme de vertu peut souffrir d'un brutal, d'un jaloux & d'un homme âgé, & c'est toute l'obligation qu'elle m'a, dont je suis très-fâché. Mlle. Fenouil m'en a elle-même écrit d'une manière à me faire connoître qu'elle partageoit les douleurs de cette innocente victime, d'autant plus qu'elle en étoit cause. Son mari est mort enfin, il y a près de deux ans, & l'a laissée veuve très-riche, tant de son bien à elle, que de ses bienfaits à lui. Elle n'a jamais eu d'enfans, & est encore comme fille. Quoiqu'il y ait sept ans & plus que je suis hors du Royaume, je suis instruit de tout par le commerce de Lettres que j'ai toujours eu avec Mlle. Fenouil, pendant mon absence, comme je vous dirai bientôt. Pour revenir à Mlle. Grandet, ce fut ainsi que je rompis avec elle, & je vous laisse à penser si elle n'est pas en droit de me regarder comme un fourbe & comme un scélérat.

Je n'interrompis point Juſſy en cet endroit de ſa narration, pourſuivit Des Frans, en s'interrompant ſoi-même, & parlant à Madame de Mongey. Ce ne fut point ici que je lui dis que j'avois l'honneur de vous connoître, laiſſez-moi pourſuivre, vous ſaurez tout en ſon temps. Je commence à le faire parler.

Après ce bel exploit, dit-il, je vins trouver Mlle. Fenouil. Je lui dis ce que j'avois fait. Il eſt certain qu'elle me blâma du prétexte que j'avois pris, qui expoſoit une fille fort aimable & fort innocente à la colère de ſes proches. J'en avois du repentir moi-même, & je trouvai ſa penſée trop juſte pour m'en plaindre; mais dès que je lui eus fait connoître que je n'avois point trouvé d'autre expédient pour rompre dans le moment, je ne lui parus plus ſi blâmable.

Sept ou huit jours après, je lui fis comprendre que je n'avois abandonné une ſi belle proie que dans l'eſpérance d'en poſſéder une autre; elle entendit ce que je voulois dire, & que je voulois me défier de ſes paroles. Je lui dis que je craignois que tôt ou tard ſon oncle ne l'engageât lorſqu'elle y penſeroit le moins. Que je ne doutois pas qu'elle ne fît toutes ſortes de difficultés avant que de ſe rendre; mais qu'elle pourroit ſe rendre enfin, ſoit par ambition, ſoit par intérêt, ſoit par complaiſance pour ſes parens,

ou par tous ces motifs ensemble. Je la fis souvenir de ce qu'elle m'avoit dit, qu'il ne tiendroit qu'à moi de l'engager si avant que je fusse à couvert de son inconstance. L'amour qu'elle avoit pour moi acheva de la persuader. Nous nous fîmes chacun une promesse de mariage; & un morceau de papier nous tenant lieu de tout, nous nous jurâmes une fidélité éternelle, & vécûmes dès ce jour-là comme mari & femme.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un plaisir plus grand que celui d'un pareil commerce. Nous le goûtâmes six mois; sans troubles, sans crainte d'être surpris, lorsque nous passions les nuits ensemble, ce qui arrivoit assez souvent; & ce sont les seuls momens heureux que j'ai passés dans la vie, & qui furent aussi la cause des malheurs qui nous accablèrent.

Elle devint grosse : cela nous déconcerta; & bien plus encore, lorsqu'avec sa grossesse qui commençoit à paroître, son oncle voulut la marier. On lui proposoit un grand parti; tout le monde y voyoit son avantage. Son bien n'étoit pas ce qui attiroit le plus le Cavalier qui la recherchoit; quoiqu'elle soit très-riche, il est constant qu'il pouvoit trouver mieux qu'elle. C'étoit un homme de grande qualité, parfaitement bien fait, & fort bel homme, de réputation, d'esprit, en un mot un amant accompli. Elle n'avoit au-

cun prétexte pour le refuser, & elle n'étoit point en état de l'accepter. Je n'en fus pas fâché; il est certain que j'aurois trouvé son infidélité excusable. Tout mon rival qu'il étoit, je ne pus pas m'empêcher de l'aimer & de l'estimer; & peu s'en fallut même que je ne lui découvrisse l'état où nous en étions elle & moi.

Je vous laisse à juger quel étoit notre embarras. Elle étoit jeune, & tous deux sans expérience; le péril le plus proche nous parut le plus grand. Il nous sembloit que nous n'aurions rien à craindre que de l'éclat que feroit sa grossesse, & du ressentiment de son oncle, & du reste de sa famille. Il n'y avoit que cela, en effet, mais c'étoit beaucoup. Je voulus lui persuader de faire parler à son oncle par des gens que nous savions avoir du pouvoir sur son esprit; elle n'en voulut rien faire, & me dit pour toutes raisons, qu'elle étoit au désespoir d'être dans l'état où elle étoit; mais que puisque c'étoit une chose faite, où il n'y avoit point de remède, il falloit prendre le parti de nous retirer. Que nous ferions mieux notre paix de loin que de près; qu'elle comptoit que je ne l'abandonnerois point. Que nous avions autant d'argent qu'il nous en falloit pour sortir de France, & n'y point rentrer qu'elle ne fût absolument maîtresse d'elle-même. Que pour cela il falloit que je l'enlevasse; qu'elle

étoit prête à me suivre par tout où je voudrois la mener; & qu'enfin, puisque la faute nous étoit commune, il étoit juste que nous en courussions les risques ensemble.

J'avoue que cette proposition me fit trembler. Je lui dis que c'étoit-là le vrai moyen de me conduire à une fin infame. Qu'attendu sa jeunesse de près de dix années moins que moi, & la différence du bien & de la naissance, on ne manqueroit pas de m'accuser de subornation & de rapt. Que si nous étions arrêtés, le moins qu'il pouvoit lui arriver, étoit d'être renfermée toute sa vie dans un Couvent, & moi de finir la mienne par la main d'un Bourreau. Que ce n'étoit point un crime digne de mort que de faire des enfans; mais que le rapt en étoit un, qui ne s'étoit jamais pardonné, sur-tout lorsqu'il y avoit à présumer que par le grand bien & la jeunesse de la fille, & l'âge du garçon, il avoit agi par intérêt; ce qui se rencontroit entre nous. Elle ne goûta point mes raisons, & voulut absolument que je l'enlevasse. Tout ce que je pus lui dire contre ce dessein, ne la fit point changer. Je m'y opposai de tout mon pouvoir, & tellement qu'elle me reprocha le peu d'amour que j'avois pour elle. Je ne vous en parlerai plus, ajouta-t'elle en me regardant fixement, mais demain vous verrez le moyen que j'ai trouvé pour finir tout d'un coup, & sortir d'affaire en un moment.

Je ne ſavois ce qu'elle vouloit me dire par-là. Je la quittai fort embarraſſé, & fort en peine de ce nouveau moyen dont elle m'avoit parlé comme en me menaçant. Je retournai le lendemain chez elle, où je fus pleinement éclairci de ſa réſolution. Il y a long-temps que je vous attendois, Monſieur, me dit-elle, mais enfin vous voilà venu. Nous ſommes ſeuls, parlez ſans contrainte; qu'avez-vous enfin réſolu? M'abandonnerez-vous, ou me ſuivrez-vous? Je viens encore, répondis-je, tâcher de vous faire changer la réſolution où vous me parûtes hier de ſortir de France; je n'en prévois que des malheurs horribles pour vous & pour moi. Je n'en ai pourtant point changé, reprit-elle; mais puiſque vous avez aſſez d'indifférence & de dureté pour m'abandonner dans l'état où je ſuis, à tout ce que mon déſeſpoir peut me ſuggérer, je veux tout d'un coup vous délivrer de vos inquiétudes, & me punir d'avoir aimé un homme qui ne m'a aimée que pour ſon ſeul plaiſir, ſans attache à ma perſonne.

En achevant ces paroles, elle tira d'un petit coffre un papier plié, dans lequel il y avoit d'une poudre jaune, que je ne connoiſſois pas. Elle en mit les trois quarts dans un gobelet d'argent, verſa de l'eau deſſus, & les brouilla. Elle prit le reſte de cette poudre, qu'elle mêla avec des confitures, &

les fit manger à une petite chienne qu'elle avoit. A peine ce petit animal en eut-il dans le corps, qu'il tomba mort sans branler. Je regardois cette chienne, & j'étois tellement étonné de ce que je voyois, que je restai immobile ; mais lorsque je lui vis prendre ce gobelet, & le porter à sa bouche, tous mes sens me revinrent. Je me jetai dessus, j'en répandis une partie à terre, & je jetai le reste dans la cour. Un gros chien qui appartenoit au cocher d'Ivonne, vint lécher cette composition, & mourut un moment après.

Quoi, dis-je, ma chère enfant ! c'est donc là ce moyen que vous avez trouvé pour sortir d'affaire ? Oui, Monsieur, ce l'est, me répondit-elle. Vous m'avez empêché de mourir devant vous, vous avez jeté le poison que je voulois avaler, mais je suis fort aise que vous sachiez quelle est ma résolution. Demain, poursuivit-elle, vous me verrez dans le même état que je viens de mettre ma petite chienne. J'ai encore autant de poison qu'il m'en faut. Non, repris-je, en l'embrassant, vous n'en viendrez point à cette funeste extrêmité, je suis résolu à tout ce qu'il vous plaira que je fasse. Mille Bourreaux assemblés pour me trouver un nouveau genre de supplice, n'offrent rien à mes yeux de si cruel pour moi que votre mort. Je vous emmenerai, où, & quand il vous

plaira. Je vous laiſſe maîtreſſe de votre ſort & du mien. Je ne vous demande pour toute grace que de me remettre entre les mains le reſte du poiſon que vous avez. Le voilà, me dit-elle, en me donnant un autre petit paquet de papier, que je jetai devant elle dans le feu ſans l'ouvrir. Je ne m'en ſoucie pas, ajouta-t'elle, en me voyant faire, je ſuis bien ſûre d'en retrouver d'autre ſi vous me manquez de parole; mais ne craignez rien, comptez que je ne vous abandonnerai jamais. Repoſez-vous du ſoin de votre vie ſur la fidélité que je vous ai juré, elle dépendra toujours de moi; & ſi le malheur veut que nous ſoyons arrêtés dans notre fuite, je vous juſtifierai devant toute la Terre. A quand, lui dis-je, en fixez-vous le jour? A demain, reprit-elle, ſans aller plus loin. Mais nous n'avons rien de prêt, lui dis-je, pour notre fuite, ni pour nous conduire aſſez loin, pour avoir du moins un jour d'avance ſur ceux qui pourroient nous ſuivre. Il n'importe, dit-elle, j'ai de l'argent, & il faut tout riſquer. Il me fut impoſſible de la faire changer de réſolution; nous réſolûmes d'aller à Lyon, & de-là à Avignon.

Dès le lendemain je la trouvai dans l'endroit qu'elle m'avoit indiqué. Elle n'avoit pour tout train que ſa ſeule fille de chambre, à qui elle s'étoit confié. N'ayant rien

de prêt, nous fûmes obligés de prendre la première commodité que nous trouvâmes, & nous allâmes avec aſſez de bonheur juſqu'à dix-ſept lieues de Paris, où nous fûmes arrêtés le matin du troiſième jour de notre départ.

L'abſence de Mlle. Fenouil avoit mis toute la maiſon en alarmes; on ne ſavoit ce qu'elle étoit devenue. On la chercha partout; & enfin comme on vit qu'elle n'étoit point à Paris, ſans vous dire comment notre route fut découverte, on la ſut, on nous ſuivit, & on nous ſurprit que nous étions encore au lit. Je me défendis le plus qu'il me fut poſſible, mais je fus accablé par le nombre de mes ennemis. Je fus maltraité, & fus moins ſenſible à tout ce qu'on me faiſoit, qu'à ce que je voyois qu'on lui faiſoit à elle. L'homme entre les mains de qui nous étions, pouvoit par ſa naiſſance prendre quelque autorité ſur elle; il en abuſa. J'en fus au déſeſpoir, mais je n'étois point en état de la venger que par ma douleur. Je priai qu'on me fit tout ce qu'on voudroit, & qu'on ne l'outrageât pas; qu'on tournât contre moi tous les effets que la rage pouvoit inſpirer, & mille autres choſes de pareille nature, qui ne furent point entendues par ces gens impitoyables.

Si j'étois ſenſible pour elle, elle ne l'étoit pas moins pour moi. Je fus lié comme

le plus scélérat de tous les Criminels. Ce fut en vain qu'elle cria que j'étois son mari; qu'elle demanda par quelle autorité on nous séparoit, & pourquoi j'étois puni d'un crime dont elle seule étoit coupable.

Nous fûmes ramenés à Paris; j'y fus mis dans un cachot; & elle qui avoit refusé de retourner chez d'Ivonne, fut mise à la garde d'un Officier de Justice, qui se chargea d'elle. On travailla à mon procès; & comme je m'y étois bien attendu, on m'accusa de subornation & de rapt. Je me justifiai, & fis voir mon innocence autant que je pus. Je savois bien que je n'offenserois point Mlle. Fenouil, en montrant qu'elle seule avoit fait toutes les avances de notre commerce. Je montrai toutes ses Lettres; je dis la vérité telle qu'elle étoit; malgré cela, les voix n'étoient point en ma faveur: & vraisemblablement mes ennemis l'auroient emporté sur moi, si elle-même n'avoit travaillé à ma justification, comme elle me l'avoit promis.

Les promesses & les menaces de ses parens ne purent l'ébranler; elle ne voulut jamais consentir à m'abandonner. Nous fûmes confrontés ensemble devant mes Juges: leur présence ne l'empêcha point de se jeter à mon cou, les yeux baignés de larmes. Elle me demanda pardon de tout ce que je souffrois pour elle. Elle jura devant eux de ne me point abandonner; elle me dit que je

savois bien que la mort ne lui faisoit pas peur, & que quelque chose qu'on pût ordonner de moi, elle ne me survivroit pas. Elle se jeta à genoux devant les Juges : elle les supplia de lui rendre son mari ; elle les assura que c'étoit elle qui m'avoit jeté dans l'état où j'étois : que je n'avois consenti à partir avec elle que lorsque je l'avois vue résolue à s'empoisonner ; que je lui avois même arraché le poison des mains. Elle continua ses prières à ma justification avec tant de larmes & tant de véhémence, que j'en fus attendri. J'avois supporté mon malheur avec assez de constance, mais je n'étois point à l'épreuve de ce que je lui vis faire. Je fus saisi au cœur, je tombai pâmé ; & je me vis sur un lit lorsque je revins de ma pamoison. J'ai su depuis que les Juges qui voyoient que je n'étois point si criminel qu'ils avoient cru, & qui peut-être étoient attendris par un spectacle si touchant, ou du moins bien convaincus qu'il y avoit beaucoup d'animosité dans mes parties, expliquèrent en notre faveur la sévérité des Loix.

Le Procureur du Roi lui même, qui avoit donné ses conclusions cachetées, dit avec une intégrité de véritable Magistrat, que le devoir de sa Charge l'avoit obligé de pancher vers la sévérité, mais que les circonstances qu'il venoit de voir, l'obligeoient à réformer ses conclusions trop rudes ; & il

conclut plus favorablement pour moi. On savoit l'âge de Mlle. Fenouil, & entre plusieurs autres choses, il fut prononcé qu'elle seroit remise entre les mains de ses parens, ou dans un Couvent à leur choix jusques à sa majorité, & moi banni de France pendant sept ans du jour de ma sortie : & la fin de mon Ban quadroit juste à quinze jours près, autant que les Loix permettent à une fille de disposer d'elle.

Je fus condamné à tous les dépens du procès, à prendre l'enfant, en assurer la subsistance & l'éducation, & en de grands dommages & intérêts envers la mère. Elle se fit émanciper, & renonça malgré toute sa famille à toutes les prétentions que cette sentence lui donnoit contre moi. Notre promesse fut déclarée nulle, & nous n'appellâmes ni l'un ni l'autre.

Elle accoucha peu de temps après d'un garçon qui est encore en vie, & que vous verrez bientôt avec la mère. Je sortis de prison; je pris des mesures pour lui faire tenir mes Lettres, & avoir ses réponses. Je me suis servi d'un ami affidé, qui ne nous a point trahis. Je partis le même jour sans la voir, ne l'ayant point vue depuis le jour cruel que je la vis en présence de nos Juges. Je ne me suis pas fort éloigné de France. J'ai presque toujours resté en Hollande, en Allemagne, en Espagne, ou en Italie,

excepté les deux dernières années de mon Ban, que je passa en Portugal avec vous sans en sortir. J'ai pris sous mon véritable nom un certificat de ma sortie de France; j'en ai pris un autre en rentrant, afin que mes ennemis ne puissent point me chagriner faute d'avoir accompli mon Ban, qui a duré hors de France sept ans & huit jours, & plus d'un mois davantage hors de Paris, où je ne rentrerai que lorsque Mlle. Fenouil le voudra. Elle doit être ici à neuf heures juste; je n'ai point sujet de m'impatienter, il n'en est pas encore huit; cependant comme j'ai reçu d'elle quantité de Lettres, & que j'en ai eu une hier au soir extrêmement longue, où elle me fait le détail de tout ce qui est arrivé depuis mon départ, je puis vous en instruire avec autant de certitude que si j'étois resté à Paris.

Peu de jours après ses couches, qui arrivèrent au commencement de sa dix-neuvième année, elle entra dans un Couvent, où elle resta trois ans entiers. Elle en sortit, & revint chez son oncle sans faire semblant de prendre aucune part à ce qui me regardoit. On ne prononçoit point mon nom devant elle, & elle ne le prononçoit jamais, ni devant ses parens, ni devant leurs amis. Elle ne paroissoit pas s'en informer. Elle voyoit souvent, quoiqu'en cachette, l'enfant qu'elle avoit eu de moi. Elle a vécu tout-

à-fait retirée du monde, & paroiſſoit être tout-à-fait dans la dévotion. Le bruit de notre aventure étoit aſſoupi, & notre commerce de Lettres n'étoit point ſoupçonné.

La manière de vie qu'elle menoit, avoit fait oublier ce qu'elle avoit fait. Il s'eſt préſenté pluſieurs Partis, qui n'ont pas demandé mieux que de l'épouſer. Un, entr'autres, d'une maiſon égale à la ſienne, qui ſavoit fort bien ce qui lui étoit arrivé avec moi, & qui n'a pas laiſſé de l'aimer de bonne-foi: elle a tout refuſé, & celui-ci moins civilement que les autres. Elle a été obligée, pour ne plus être importunée de ce côté-là, de déclarer tout haut qu'elle ne ſe marieroit jamais, & vivroit à ſon particulier.

Elle a fait cette déclaration peu de temps avant la nouvelle de ma mort. Car afin qu'elle pût être moins obſédée & plus libre, nous avons jugé à propos de faire courir ce bruit. Voici ce qui en donna le moyen.

J'ai déguiſé mon nom, comme vous ſavez; je me faiſois nommer Saint Cergue, & ce n'eſt que depuis la Rochelle que vous ſavez que mon véritable nom eſt de Juſſy. Le haſard voulut qu'étant en Eſpagne, je trouvai à Madrid, entr'autres François, un jeune homme qui s'appelloit de Juſſy, comme moi, qui étoit Pariſien, qui couroit le pays comme moi, & qui n'étoit ni de la ſuite de Mr. l'Ambaſſadeur, ni marchand.

Je le questionnai sur sa famille ; je ne m'apperçus pas que nous fussions parens. Je ne lui dis point mon nom ; je me crus seulement obligé, à cause de la patrie, de lui donner quelques avis sur sa conduite, qui étoit extrêmement libertine, sur-tout dans un pays où la jalousie règne, & où les maris se croient tout permis pour venger l'honneur qu'ils croient qu'on leur ôte par le commerce qu'on peut avoir avec leurs femmes, ou avec une autre de leur famille. Il ne profita pas de mes avis : il soutenoit sa dépense par le moyen de quelque Dame qui lui faisoit des présens, ce qui n'est pas-là fort rare ; enfin au retour d'un voyage, je sus qu'il avoit été assassiné.

Comme on savoit que je le connoissois, on m'instruisit de sa destinée. J'obligeai les gens de l'Ambassadeur d'écrire à mes parens que j'étois mort. Je leur fis mettre dans la Lettre, que ce garçon les en avoit priés avant que de mourir ; ce qui étoit vrai. Je les priai même d'envoyer un certificat de mort, & un extrait de sépulture. Ils le firent ; de sorte que mes parens me croient encore présentement en l'autre monde. Mais j'ai cru devoir les tromper les premiers, afin qu'ils aidassent de bonne-foi à tromper les autres. Cependant pour ne pas laisser Mlle. Fenouil dans cette croyance, je lui écrivis de ma main tout ce qui en étoit. Je lui envoyai

le paquet qui étoit pour mon frère, afin qu'elle en usât comme elle le jugeroit à propos. Je confiai le tout à un marchand François, qui revenoit de Cadix à Paris, & qui passoit à Madrid. Il rendit ce paquet à Duval, qui est mon correspondant, à qui je l'adressois. Celui-ci, à qui je mandois tout, & que vous allez voir venir avec elle, le lui donna en main propre. Ils consultèrent ensemble ce qu'ils en feroient, & jugèrent à propos de s'en servir.

Duval reprit ce paquet qui étoit pour mon frère; il alla trouver ce marchand qui le lui avoit apporté, le pria de le donner à son adresse, parce que, dit-il, c'est un paquet qui lui est de conséquence, & que je ne veux point lui faire de tort, quoique que nous ne soyons pas assez bons amis pour le lui donner moi-même. Cet homme le prit, & le porta à mon frère, qui le questionna sur tout ce qui me regardoit; mais il n'eut rien à dire, sinon, que tous les François qui étoient à Madrid, disoient qu'il étoit mort depuis peu un nommé Mr. de Jussy, Parisien. Mon frère prit le deuil, & fit prier pour mon ame. Mlle. Fenouil me mande qu'il en a fort bien usé, & qu'il a eu autant de soin de mon fils, que s'il avoit été à lui; ce sont des obligations dont je m'acquitterai demain. Le bruit de ma mort se répandit; mes parens écrivirent tout droit à son Excellence pour

en être plus aſſurés. Ils eurent même réponſe, auſſi-bien que d'Ivonne, qui voulut s'en éclaircir auſſi; ainſi perſonne ne doute de ma mort à Paris, excepté ma maîtreſſe & Duval. Quelle ſurpriſe lorſqu'ils vont me voir en bonne ſanté! Ce bruit fit ce que j'en avois eſpéré. D'Ivonne laiſſa ſa nièce en repos. Mes parens ceſſèrent de m'envoyer de l'argent, mais je n'en avois pas beſoin; au contraire j'en avois plus qu'il ne m'en falloit. Mlle. Fenouil étant émancipée, elle recevoit le revenu de ſon bien, & n'en dépenſant pas la dixième partie, n'ayant pour tout train qu'un petit laquais, & la même fille de chambre, qu'elle a repriſe malgré ſon oncle, elle m'en envoyoit plus que je n'en voulois. C'eſt ce qui eſt cauſe que n'ayant rien à faire à Lisbonne, je me ſuis intéreſſé ſur différens vaiſſeaux; j'ai conſidérablement gagné, & je rapporte tout en Lettres de change. J'ai écrit à ma maîtreſſe tout ce que j'ai fait; elle a tout approuvé. Je l'ai priée, il y a dix-ſept mois, de ne me plus envoyer d'argent, & de garder ſon ſuperflu pour ſe meubler avant mon retour; elle l'a fait: voici comment elle s'y eſt priſe.

Elle a fait ſemblant d'être mécontente de ſa fille de chambre. Elle l'a congédiée en apparence. Cette fille, de concert avec Duval, a loué une maiſon dans un quartier fort éloigné de celui d'Ivonne. Mlle. Fenouil a

fourni tout l'argent qui a été nécessaire, tant pour la garnir que pour la meubler entièrement. Elle a même fait plus ; car elle me mande que je trouverai chez moi des domestiques, qu'elle même ne connoît pas. Que je trouverai une maison fort proprement meublée, où rien ne manquera, par le bon ordre qu'elle & Duval y ont donné ; qu'elle ne viendra au devant de moi que dans mon carrosse. J'attends à m'expliquer du reste avec elle, & je crois être en droit de vous dire que je la trouverai fidelle & constante.

Une attente de sept années est assez longue, pour être considérée comme quelque chose d'extraordinaire ; ajoutez-y les persécutions de son oncle, qui doivent entrer en compte. Il est vrai que pour son honneur elle a dû soutenir son engagement ; mais il est vrai aussi qu'il est très-rare que le sexe soit si sensible, sur-tout étant attaqué par autant de partis qu'il s'en est présenté pour elle. J'espère enfin qu'elle & moi serons contens pour le reste de nos jours. Ses parens n'ont plus rien à nous dire. Elle est maîtresse d'elle-même, puisqu'elle entre sur sa vingt-sixième année. J'ai gardé mon ban ; & nous voulons bien tous deux confirmer par un mariage légitime, ce que nous avons fait de contraire aux Loix, & qui que ce soit, je pense, ne peut nous en empêcher. Elle & moi devons prendre ici des mesures pour nous

épouser sans éclat. Nous avons assez fait parler de nous, il est temps de finir les caquets & notre séparation, & de donner à un enfant un état fixe que nous lui devons. Voilà, Monsieur, poursuivit Jussy, ce que vous avez désiré de moi. Ce que je vous demande à présent, c'est de vouloir bien attendre ici ma chère maitresse; de ne point nous quitter que vous n'ayez vu la conclusion de notre Roman & notre mariage, & de vouloir bien nous servir de témoin, si, comme vous me l'avez dit, vous n'avez point d'affaires qui demandent si promptement votre présence. A mon égard, je serois bien venu en poste, comme vous m'en pressiez, mais les mesures que j'étois obligé de prendre pour avoir tous les jours de ses nouvelles, & pour concerter le lieu de notre entrevue, ne se seroient point accordées avec tant de diligence sur la route.

Ja prends trop de part, lui répondis-je, dans une affaire aussi extraordinaire que la vôtre, pour ne pas souhaiter d'en voir la conclusion. Non-seulement je vous servirai de témoin, mais encore si vous avez besoin d'appui, je ne vous abandonnerai point, quoique je vous veuille du mal pour le tour que vous avez joué à Mlle. Grandet, que j'estime infiniment; cependant je n'en ais de ressentiment que pour vous bien remettre ensemble si je puis. Je vous jure, reprit

Juſſy, que j'en ai eu toute ma vie un vrai remords. Je ſuis prêt de lui en demander pardon, lorſqu'elle voudra bien me ſouffrir en ſa préſence. Mlle. Fenouil m'en écrit comme d'une des plus vertueuſes & des plus aimables femmes de France; & qu'elle a donné des preuves de ſa vertu ſi convaincantes, qu'on ne la regarde qu'avec admiration. Ce que je vous dis, pourſuivit-il, n'eſt point par flatterie pour elle : voilà des Lettres de Mlle. Fenouil, vous pouvez les lire. Elles vous convaincront que je ne vous dis rien qui ne m'ait été écrit, & de ma part je ſuis prêt à lui faire telle ſatisfaction qu'elle voudra que je lui faſſe, & je ſuis ſûr que Mlle. Fenouil ſe joindra à moi avec plaiſir.

Voilà, Madame, continua des Frans, en parlant à Madame de Contamine, ce que je diſois à Madame de Mongey, lorſque vous avez prétendu deviner notre converſation. Je ne vous interromps point, Monſieur, reprit cette Dame en riant, nous aurons du temps pour parler de tout; achevez l'hiſtoire de Mr. de Juſſy, toute la compagnie vous en prie.

Lui voyant, pourſuivit Des Frans, des ſentimens ſi honnêtes, je lui dis que de ma part je pardonnerois à Mlle. Fenouil le tort qu'elle étoit cauſe qu'il avoit fait à Mlle. Grandet, parce qu'elle lui rendoit juſtice, & faiſoit connoître qu'elle n'avoit point mé-

rité un traitement si indigne. Nous en parlâmes assez long-temps : mais pour revenir à lui ; le portrait que vous m'avez fait de votre maîtresse, lui dis-je, m'a charmé, & sa constance me paroît un prodige de ce siécle. Vous saurez quelque jour, continuai-je, par quel endroit l'infidélité des femmes est si bien établie dans mon esprit, & vous m'avouerez que ce n'est pas sans raison que je me déchaîne contre leurs fourbes & leur peu de bonne-foi. Ce que vous dites-là est fort galant, interrompit Madame de Contamine, & c'est fort bien nous faire votre cour. Eh ! Madame, reprit-il, ce n'est point à vous que je m'adresse ; il est permis à un malade de se plaindre ; vous saurez demain le sujet que j'en ai ; pour aujourd'hui, laissez-moi poursuivre l'histoire de Jussy. Votre maîtresse, lui dis-je, me fait connoître qu'il s'en trouve qui se distinguent ; j'en ai de la joie, puisque c'est pour un homme de mérite, & que je regarde comme ami.

Comme nous en étions-là, nous entendîmes un carrosse qui arrêtoit à la porte de l'Auberge. Je regardai ce que c'étoit. J'en vis en effet un fort propre, tout neuf & doré, attelé de quatre fort beaux chevaux pies. Il y avoit trois laquais & un cocher de même livrée grise sans galon. Tout me parut neuf, & l'étoit. Je vis sortir de ce carrosse un homme, un enfant, & une femme magnifi-

quement vêtue, ſuivie d'une fille aſſez propre. Je ne doutai plus que ce ne fût Mlle. Fenouil, & j'en fus aſſuré lorſque je vis Juſſy qui étoit promptement deſcendu prendre cet enfant dans ſes bras. Il l'apporta dans la chambre, où il me le donna, & retourna vers la porte, où la mère entroit. Il ne ſe peut rien voir de plus tendre que leurs embraſſemens; elle voulut quelque temps ſe défendre contre la joie de le revoir. Il s'en apperçut; ne craignez rien, lui dit-il, c'eſt un de mes amis, qui ſera aſſurément des vôtres. Elle s'abandonna enfin au plaiſir de l'embraſſer. Ils furent plus d'un quart-d'heure entre les bras l'un de l'autre ſans dire un mot, & bien leur prit qu'elle étoit ſur une chaiſe, car lorſque Juſſy la quitta elle étoit évanouie. On la fit revenir, ils s'embrassèrent encore; mais comme je craignois pour eux une nouvelle foibleſſe, je ne leur donnai pas le temps de ſe défaire de nouveau. Je les ſéparai. Ils avoient tous deux les larmes aux yeux, & la joie les ſaiſiſſoit tellement qu'ils n'avoient pas la force d'ouvrir la bouche: en effet quel plaiſir de ſe trouver fidèles après tant de traverſes, & une abſence ſi longue! N'eſt-ce pas là triompher de la fortune, & ne devoir ſon bonheur qu'à ſa propre vertu?

Ces embraſſemens firent place à d'autres; Juſſy embraſſa Duval, qui étoit monté en

même-temps que Mlle. Fenouil. Je la saluai, & vis une des plus belles personnes qu'on puisse voir. La maîtresse & son amant se firent mille questions. Je les interrompis pour déjeûner. J'appellai mon valet & celui de Jussy, je fis servir. Les laquais nouveaux venus montèrent; on ne dit rien en leur présence qui dût être secret. Duval se contenta de leur dire qu'ils servoient à déjeûner à leur maître & à leur maîtresse: ces gens firent leur devoir: Mlle. Fenouil dit devant eux, par manière de conversation, qu'elle n'étoit sortie de son Couvent que le matin même, pour venir au devant de lui; & que c'étoit Mr. Duval qui s'étoit donné la peine de choisir tous leurs domestiques. Car, poursuivit-elle en leur présence, vous n'étant point à Paris, je n'ai point voulu tenir de maison, & j'ai mieux aimé rester dans un Couvent jusques à ce que vous fussiez de retour.

Lorsque nous fûmes seuls, c'est-à-dire, l'amant & la maîtresse, Duval, sa fille de chambre & moi, on tint conseil, où chacun donna son avis. On s'arrêta à celui de Duval. Ils avoient les extraits de Baptême de l'un & de l'autre, celui de leur enfant, & la sentence qui avoit causé leur séparation. Cela étant, dit Duval, il n'y a point d'autre parti à prendre que de présenter une Requête à Mgr. l'Archevêque de Paris, où

tout cela ſera énoncé, & le prier, pour éviter de nouveaux embarras & les caquets, de vous permettre de vous épouſer le plutôt que vous pourrez, dès aujourd'hui même, ſi faire ſe peut. L'avis eſt juſte, dis-je, & bien penſé.

C'étoit mon deſſein de m'y prendre par cette voie, reprit Juſſy, & je ſuis fort aiſe que tous nos ſentimens s'accordent, car ſi nous nous remettons dans les procédures, ce ne ſera jamais fait. Il fut donc réſolu que nous reviendrions à Paris dans la nouvelle maiſon de Juſſy; que ſi-tôt que nous y ſerions, Duval iroit chercher quelque Officier de l'Officialité pour tâcher de terminer promptement. Ils montèrent donc en carroſſe, c'eſt-à-dire, Juſſy & ſa maîtreſſe, leur enfant & la fille de chambre. Duval & moi montâmes à cheval. Nous prîmes tous le chemin de Paris. Je me fis montrer la maiſon de Juſſy en paſſant, & pris après le chemin de ce quartier-ci. Je vous rencontrai au bout du Pont Notre-Dame, pourſuivit-il, s'adreſſant à Des Ronais, j'acceptai vos offres, j'allai chez vous, où je ne reſtai que le temps qu'il me falloit pour changer de linge & d'habit. Je ne vous dis point où je retournois, parce que vous auriez peut-être voulu me ſuivre, & que dans la crainte où j'étois que les choſes ne ſe paſſaſſent pas auſſi tranquillement qu'elles ſe ſont paſſées,

je ne voulois pas vous commettre, outre que j'avois promis le secret. Je me fis porter dans cette maison, où j'ai resté jusqu'à avant-hier après-midi.

A peine y fus-je arrivé, que Duval entra avec un Notaire Apostolique. On lui expliqua toutes choses papiers sur table. Il approuva le parti qu'on prenoit; il dressa une Requête selon son style. Mr. de Jussy & Mlle. Fenouil la signèrent. Il l'emporta, & une heure après il revint avec la permission qu'on demandoit pour célébrer le mariage dans telle Eglise du Diocèse qu'on voudroit, avec un mandement en bonne forme, à tout Prêtre ou Curé requis de leur donner la Bénédiction. Il fit plus, il amena avec lui un Curé son parent, dont la Paroisse n'étoit qu'à une petite lieue de Paris, qui offrit son ministère quand on voudroit.

Etant impossible que d'Ivonne pût découvrir ce qui se passoit, & l'endroit où étoit sa nièce, & qu'elle vouloit que son mariage se fît dans les formes, on résolut d'aller à cette Paroisse le soir, afin qu'ils pussent être épousés à minuit avec les solemnités ordinaires.

On retint à souper le Curé & le Notaire, qui furent fort bien traités, & encore mieux récompensés; on les pria de ne rien dire devant les domestiques, qu'on ne vouloit instruire que lorsqu'on ne craindroit plus leurs

langues. Ils le firent : on prit un autre carrosse pour eux, Duval & moi. On y fit mettre de quoi déjeûner après la Messe ; & après avoir fort bien soupé, nous prîmes tous de compagnie le chemin de cette Paroisse. Ce fut là que Jussy fit entrer dans le Presbytère tous ses nouveaux domestiques, à qui il dit son nom, & tout ce qu'il jugea à propos qu'ils sussent de son aventure, & conclut par dire qu'ils alloient être mariés, & qu'à leur retour à Paris ils pourroient en informer qui bon leur sembleroit.

Ces gens furent plus aises de cette confidence que si Jussy leur avoit donné tout son bien, & ils parurent tous résolus à se faire plutôt couper en pièces que de souffrir qu'on fît la moindre insulte à leur maître ou à leur maîtresse.

L'alégresse fut entière ; le Notaire, Duval & moi, pendant que les mariés étoient dans l'Eglise avec le Curé, passâmes le temps à nous promener. Nous fîmes boire les valets à la santé de leurs maîtres. Minuit sonna, nous allâmes tous à l'Eglise ; le mariage y fut célébré, & l'enfant légitimé. Nous servîmes de témoins avec quatre habitans de cette Paroisse. Jussy prit dans le moment un certificat de tout, que nous signâmes tous, après quoi nous déjeûnâmes fort bien. Nous rentrâmes à Paris sur les quatre heures du matin ; chacun prit le chemin de chez soi,

excepté moi qui couchai chez les mariés, qui comme moi étoient encore au lit à midi. Duval vint me voir; nous allâmes enſemble trouver au lit Juſſy & ſon épouſe. Ils ſe levèrent, & on réſolut, en dînant, de faire connoître le mariage à d'Ivonne & à leurs parens avec éclat; ce qui ſe fit mardi dernier au ſoir: voici comment.

Madame de Juſſy monta en carroſſe au ſortir de table; elle alla chez ſon oncle, qui fut extrêmement ſurpris de la voir ſi magnifique, elle qui l'avoit toujours porté chez lui comme une dévote. Il lui demanda d'où elle venoit, & où elle étoit reſtée depuis le matin de la veille? Pour toute réponſe elle lui montra ſon extrait-baptiſtère, & lui dit qu'ayant plus de vingt-cinq ans, & pouvant diſpoſer d'elle à ſon choix, elle s'étoit retirée à ſon particulier, & qu'elle venoit le prier, lui, ſa femme, & ſes enfans, d'honorer ſon ménage de leur préſence, en venant le ſoir même ſouper chez elle. Jamais homme ne fut plus ſurpris d'une pareille réponſe. Elle leur promit de leur envoyer un laquais pour les conduire chez elle, s'ils vouloient venir, & les laiſſa enſuite faire tant de réflexions qu'ils en voulurent faire. Ils avoient d'autant plus beau champ, que ſes laquais avoient dit à ceux du logis qu'elle avoit été mariée la nuit. Ils ne pouvoient ſavoir avec qui, tant la mort de Juſſy, qu'on

croyoit certaine, les mettoit hors d'œuvre. C'étoit une énigme qu'ils ne comprenoient pas, ni sa résurrection, ni comment ils avoient entretenu commerce ensemble pendant tant de temps, sans que personne s'en fut apperçu, ni comment ils avoient concerté leur mariage, ni par quels charmes Jussy s'étoit trouvé si juste à l'échéance de son Ban & de la majorité de sa maîtresse. Ils résolurent pourtant de venir souper chez elle, & y vinrent en effet le soir. Ils trouvèrent bonne compagnie, parce que Jussy avoit envoyé querir ses deux frères & deux de ses amis, & que sa femme avoit envoyé querir de son côté quelques-unes de ses bonnes amies; de sorte que nous étions déja quatorze Conviés lorsque d'Ivonne & sa femme entrèrent avec deux de leurs enfans, un garçon & une fille.

Leur surprise redoubla en voyant tant de gens assemblés. La salle où nous étions étoit propre, rien n'y manquoit. On servit, il fallut se mettre à table. Jussy ne paroissoit point, sa femme fit les honneurs du logis. Chacun prit de la place avec un certain silence sérieux, qui ne laissoit pas d'avoir quelque chose de divertissant pour moi, qui n'y prenois part que par simple curiosité. Je ne pouvois m'empêcher qu'avec peine de rire, en voyant l'embarras de l'oncle & de la tante. Cependant afin de prévenir tout, Ma-

dame de Juffy fe mit entre Duval & moi, lui à droite & moi à fa gauche. Le petit de Juffy étoit à côté d'elle, & devoit refter à table entre Duval & fon père; de forte qu'entre cet enfant & fa mère, il y avoit un couvert qui étoit celui de Juffy. On s'affit dans le même filence, lorfque Madame de Juffy fe retournant, dit à un laquais: allez donc dire à Monfieur que nous n'attendons plus que lui, & qu'il prenne la peine de venir. Il achève une Lettre, Madame, dit ce laquais. Cela redoubla l'étonnement de d'Ivonne & de fa femme, qui fut à fon comble, lorfque Juffy entra précédé d'un laquais qui portoit un flambeau. Il n'avoit point de chapeau, & étoit comme peut être chez lui le maître de la maifon, mais vêtu d'un air qui me furprit moi-même: c'eft-à-dire, que tout y étoit complet. En effet, on avoit acheté tout ce qu'il lui falloit avant qu'il arrivât, & fon Tailleur n'avoit eu qu'à prendre fa mefure.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, dit-il en riant; d'Ivonne & fa fa femme qui le reconnurent firent un grand cri. Me voici reffufcité, continua-t'il, & de retour à Paris auprès de ma femme, vous demandant votre amitié, & vous affurant que je la réciproquerai par une véritablement fincère. Vous ne pouvez comprendre quel fut l'étonnement du mari & de la femme. Il

quitta la table brusquement, & sans répondre. Il vit bien que la violence n'étoit plus de saison, & qu'il n'en sortiroit pas le plus fort, ni à son honneur. Il sortit; sa femme & sa fille le suivirent, quelque chose qu'on pût leur dire pour les faire rester; car on ne permît pas que Madame de Jussy allât après. Le fils seul, qui n'entroit point tant dans le ressentiment, resta à souper; on l'instruisit de tout. Il loua fort la conduite de sa cousine, & leur fit mille civilités à l'un & à l'autre; ils y répondirent avec tout l'honnêteté possible. On le pria de tâcher de faire entendre raison à son père, pour lui faire accommoder à l'amiable tous les différens qui pouvoient naître entre lui & eux, pour reddition du compte de tutelle de Madame de Jussy sa nièce, & de lui faire comprendre qu'elle avoit dû, pour son honneur, faire ce qu'elle avoit fait.

Ce garçon, qui est de bon sens, tomba d'accord de tout, & promit de faire son possible pour une réconciliation sincère de part & d'autre. Nous soupâmes fort bien & avec joie; on chanta, & comme la compagnie étoit assez nombreuse, on envoya chercher des violons; on dansa, & il se fit une manière de Bal, qui n'a fini que mercredi matin, avant-hier à trois heures. Je me couchai plus las & plus fatigué que si j'avois couru quinze jours la poste. J'ai laissé

les mariés dans leur lit, & ne les ai point vus depuis : mais leur devant une visite, je la leur ferai demain matin, & vous m'y accompagnerez, Messieurs, si vous voulez, dit-il à Des Ronais & à Dupuis. Après cela si Madame de Mongey veut bien en recevoir une d'eux, je me fais fort qu'elle sera contente de leurs honnêtetés & de leurs excuses. Ces deux amis acceptèrent la partie pour le lendemain matin.

Je sais bon gré à Madame de Jussy, dit Madame de Contamine ; sa constance fait que je lui pardonne volontiers sa faute : en effet, est l'a lavée, & n'en est à présent que plus à estimer, quoiqu'on ne doive pas l'imiter. Je prie Madame de Mongey de leur pardonner le peu de considération qu'ils ont eu pour elle. Je n'en conserve aucun ressentiment, reprit cette belle veuve ; je le sacrifie à ce que je viens d'entendre. Si j'étois bien persuadé de cela, reprit Des Frans en riant, je les amenerois demain ici, au moins la satisfaction seroit publique. Vous voulez douter de l'oracle, reprit la belle Dupuis ; je connois Madame de Mongey, & puisqu'elle dit qu'elle leur pardonne, je suis certaine qu'il est vrai. Elle est la sincérité même. Outre cela, quand vous ne nous ameneriez pas Mr. & Madame de Jussy pour l'amour de Madame de Mongey, je vous prie de les amener pour Madame de Contamine

& pour moi ; je suis fort trompée si elle n'a aussi-bien que moi envie de voir un homme si extraordinaire : & plus encore elle, interrompit Madame de Contamine, je la verrai assurément demain, quand je devrois mettre un laquais en sentinelle pour savoir où elle ira à la messe.

S'aimer après avoir été sept ans sans se voir ! dit Mlle. Dupuis avec un ton d'admiration, & en regardant Des Ronais ; & surtout sans aucun ombrage l'un de l'autre ! Votre rancune n'est pas bien éteinte, ma belle maîtresse, reprit Des Ronais ; vous me jetez la balle. Ce n'est point Jussy que j'admire, interrompit Des Frans ; un homme a toujours de la constance de reste ; c'est elle qui est à admirer, ajouta-t'il, car les femmes sont presque toutes des fourbes.

Vous vous ferez battre assurément, lui dit en riant Madame de Contamine ; quelle effronterie de parler en ces termes des femmes devant nous ? Je vous ai déjà dit, Madame, répondit-il, que je vous regarde toutes comme des Saintes à miracles dans le siècle où nous vivons. Je suis très-aise que mes amis soient tombés en bonnes mains ; mais pour moi, à qui le contraire est arrivé, vous ne m'empêcherez point de déclamer. Vons en avez moins de sujet que vous ne pensez, dit Dupuis : & quand Monsieur en auroit tous les sujets du monde, reprit

Madame de Contamine, faut-il que, parce qu'il y en aura une qui donne sujet de plainte, on accuse le général? Nous vous rendons plus de justice, poursuivit-elle; il n'y a personne ici qui ne loue Mr. de Jussy, & il n'y a personne qui ne blâme Monsieur que voilà, en montrant Dupuis, de ses amourettes, & qui ne regarde avec horreur Mr. Des Prez, qui a si lâchement abandonné la pauvre Mlle. de l'Epine, que nous avons tous connue. Nous louons ce qui est à louer, & nous blâmons ceux qui sont à blâmer, mais nous n'attaquons point le général. Avez-vous fini, Madame, interrompit Dupuis, les deux bras croisés sur l'estomac? Pour une Dame aussi sage que vous, la médisance est bien mordicante! Quand vous saurez mon histoire, peut-être ne me blâmerez-vous pas tant. Pour Mr. Des Prez il est plus digne de pitié que de blâme; & vous-même, Madame, qui lui faites son procès sur l'étiquette du sac, en conviendriez si la vérité vous étoit connue comme à moi. Voudriez-vous bien nous la dire, Monsieur, reprit Madame de Mongey. Vous savez que nous avons été elle & moi Pensionnaires dans le même Couvent, & je vous avoue que sa mort me donne de l'horreur pour lui, & que je voudrois bien le regarder d'un autre œil, parce que d'ailleurs il me paroît un fort honnête homme. Très-volon-

tiers, Madame, lui dit-il, & si la compagnie le veut bien, chacun en va être instruit. Tout le monde l'en pria, & il alloit commencer lorsque Madame de Londé parut à la porte de la salle.

Il alla au devant d'elle; toute la compagnie se leva & lui fit civilité. Hé! bien, Madame, lui dit-il, ai-je gain de cause à la fin? Oui, lui dit-elle en riant; votre parent que j'ai laissé là-haut avec Madame votre mère, a tant fait qu'il l'a persuadé. Que je suis heureux, Madame, lui dit-il, de recevoir un si bonne nouvelle, & de la recevoir de votre bouche! C'est-à-dire, interrompit Madame de Contamine, que le cousin & la cousine seront bientôt contens. Ce sera pour moi, lorsque Madame le voudra, reprit Dupuis. Et pour moi, reprit Des Ronais, lorsqu'il plaira à ma belle maitresse. Cela étant, reprit Des Frans, il faut que vous preniez un même jour, afin que le plaisir des uns ne rende point les autres jaloux. Nous parlerons du jour une autre-fois, dit Madame de Londé; cependant, ajouta-t'elle, Madame Dupuis, qui ne peut se lever, m'envoie vous dire à tous, qu'elle vous prie de monter dans sa chambre, pour souper auprès de son lit. Elle me fait déjà la grace, poursuivit cette aimable veuve, de me traiter comme sa fille, c'est-à-dire, sans façon, & me fait plaisir: ou plutôt c'est qu'elle avoit

quelque choſe à dire à ſon parent qu'elle ne veut pas que je ſache: cela doit être dit à préſent, montons.

Tout le monde ſortit de la ſalle, & prit le chemin de la chambre de la bonne femme. Son fils donna la main à Madame de Londé, Des Frans à Madame de Contamine & à Madame de Mongey, & Des Ronais à ſa maîtreſſe. On ſe mit en cercle proche du lit de Madame Dupuis; mais ſa nièce & Madame de Contamine ayant fait ſigne à Des Frans qu'ils vouloient lui parler en particulier, il ſe retira avec elles dans un coin de la chambre, où ils ſe parlèrent fort bas; quoiqu'avec beaucoup d'action. Nous dirons une autre fois quel étoit le ſujet de leur converſation, qui fut aſſez longue. Des Ronais en parut inquiété, & Madame de Contamine lui en fit la guerre fort ſpirituellement lorſqu'on fut à table.

On ſoupa fort bien auprès du lit de Madame Dupuis, qui étoit toute réjouie de voir tant de jeuneſſe de bonne humeur. Ce fut-là que Des Ronais fut pillé & raillé de l'inquiétude qu'il avoit eue de la converſation de ſa maîtreſſe, où il n'avoit point été appellé. Il ſe défendit fort galamment; on y parla de la jalouſie, & cela fit inſenſiblement tomber le diſcours ſur le ſujet de Des Prez. Madame de Londé dit qu'elle en avoit entendu parler confuſément, & témoigna